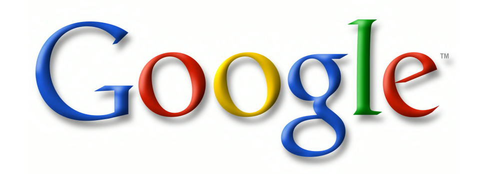
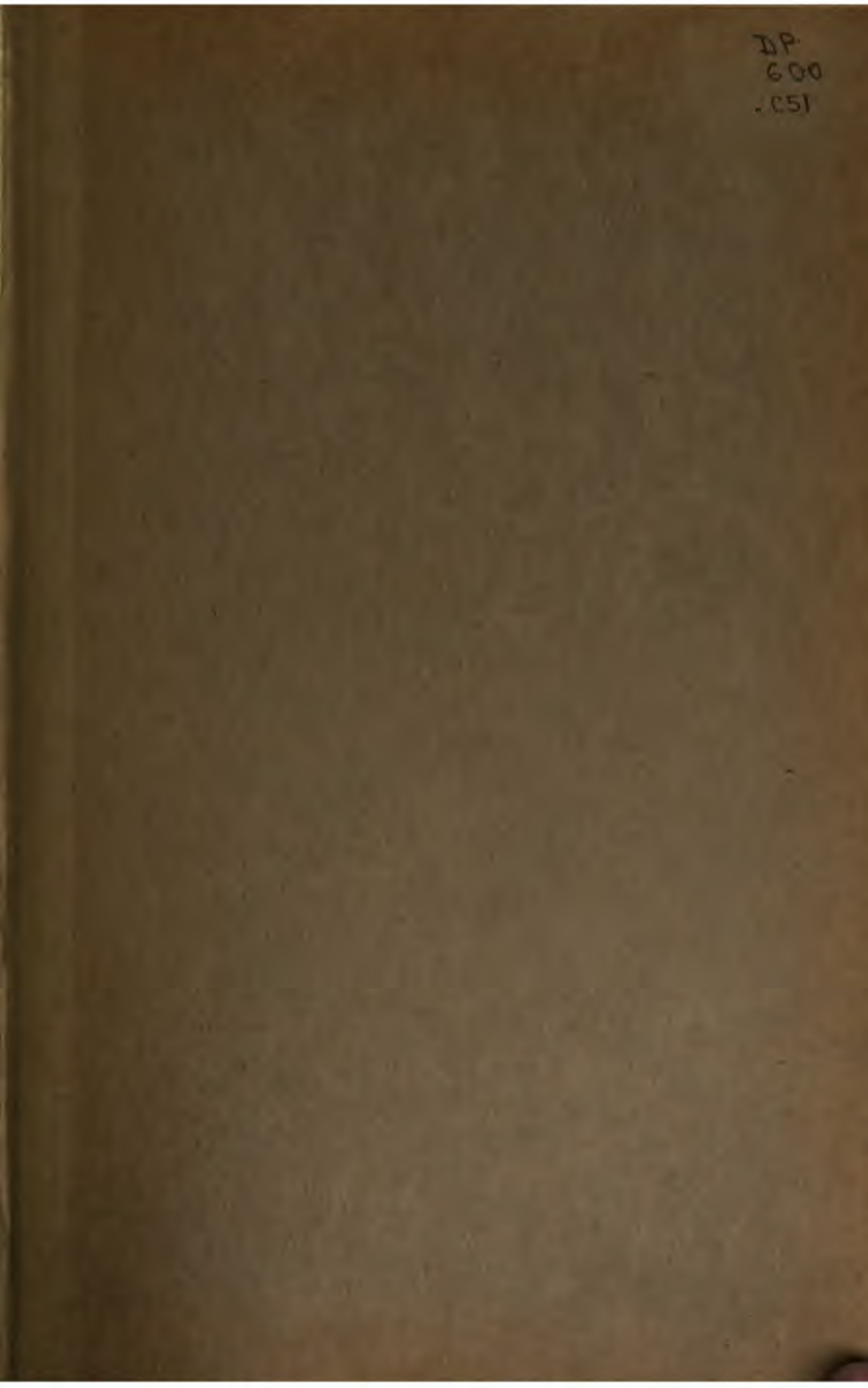
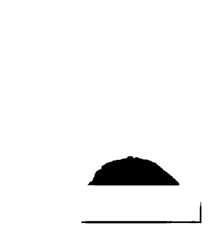



SE TAIRE ET FAIRE


DP
600
.C51







JEAN II

ROI DE PORTUGAL

SUIVI DE

L'ÉLOGE DE CAMOENS

PAR

PATRICE CHAUVIERRE
Membre de plusieurs sociétés savantes.

PARIS
66, RUE BONAPARTE, 66
LEIPZIG
34, QUERSTRASSE, 34

BRUXELLES
14, RUE DES PAROISSIENS, 14
TOURNAI
11, RUE GALLAIT, 11

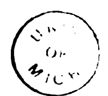
Vve H. CASTERMAN
TOURNAI

JEAN II

ROI DE PORTUGAL



JEAN II.



JEAN II

ROI DE PORTUGAL

SUIVI DE

L'ÉLOGE DE CAMOENS

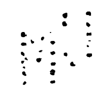
PAR

PATRICE CHAUVIERRE
Membre de plusieurs sociétés savantes.

PARIS
66, RUE BONAPARTE, 66
LEIPZIG
34, QUERSTRASSE, 34

BRUXELLES
14, RUE DES PAROISSIENS, 14
TOURNAI
11, RUE GALLAIT, 11

Vve H. CASTERMAN
TOURNAI
1882



L'histoire de Jean II, roi de Portugal, surnommé le *Parfait,* comprend les découvertes maritimes des Portugais au moyen âge, la légende du prêtre Jean, la conversion d'un prince Yolof, l'évangélisation du Congo, la découverte du Cap de Bonne-Espérance, l'expédition par terre aux Indes orientales, l'entrevue de Christophe Colomb au retour de son premier voyage en Amérique, enfin la célèbre expédition de Vasco de Gama, remplie d'une foule de touchantes péripéties.

J'y ai joint l'éloge de Camoens, c'est-à-dire du rénovateur de la poésie épique, dont les *Lusiades* ne sont, pour ainsi dire, que le complément du règne de Jean II, qui avait préparé l'expédition de Vasco de Gama. Sa Majesté don Luiz Ier a bien voulu agréer l'hommage de l'éloge de Camoens.

PROLOGUE

A l'époque où commence notre récit, les Lusitaniens, qui occupèrent autrefois la majeure partie du territoire portugais, avaient joué leur rôle dans l'histoire. Suivant une tradition fabuleuse, ils descendaient de Lusus, fils de Bacchus; mais, quelle que soit l'origine de ces anciens habitants des rives du Tage et du Douro, toujours est-il qu'ils luttèrent courageusement contre les Romains, dont l'ambition était de s'assujettir le monde. Viriate, un simple pâtre, devenu chef d'armée, combattit avec une grande ardeur pour l'indépendance de son pays; son nom a mérité de passer à la postérité.

Ecoutons Camoens évoquer, dans son immortel poème, le souvenir du guerrier lusitanien : « C'est Viriate, dit-il; ce héros fut berger. Plus habile encore à manier la lance que la houlette, il battit des préteurs et des consuls, et fit trembler les maîtres de la terre. »

A la chute de l'empire d'Occident, la Lusitanie devint la proie des Barbares. Les Vandales, les Alains, les Suèves, les Vigisoths s'emparèrent tour à tour des belles régions situées au couchant de la péninsule ibérique. Du VIII[e] au XI[e] siècle, s'exerça la domination des Arabes. Il ne faut pas oublier que c'est un Français qui, le premier, reçut, en récompense de ses exploits contre les Maures envahisseurs, le titre de comte de Portugal.

Henri de Bourgogne, dont l'aïeul tenait de près à Hugues Capet, roi de France, étant venu au secours d'Alphonse VI,

souverain de Castille et de Léon, montra une telle valeur sur les champs de bataille et une telle sagesse dans la gestion des affaires qui lui furent confiées, qu'il acquit bientôt une réputation éclatante. Il épousa la princesse Thérèse, fille du monarque qui l'avait appelé, et reçut le gouvernement de la région dont Porto était la capitale. De cette ville maritime et du château de Guaya, qui la dominait, est venu, dit-on, le nom de Portugal qui ne comprenait alors qu'une partie des provinces annexées depuis au territoire qu'il légua à son héritier.

Il n'entre point dans notre sujet de retracer la célèbre bataille d'Ourique, à la suite de laquelle Alphonse, fils du comte Henri, fut proclamé roi par le peuple. On dit que le prodige dont fut favorisé Constantin, se renouvela en faveur des chrétiens portugais; l'auteur des Lusiades le rapporte ainsi : « L'aube matinale répandait au loin la fraîcheur et la sérénité; le feu des étoiles commençait à pâlir, quand sur une croix lumineuse le fils de Marie apparut aux yeux d'Alphonse. Le héros se prosterne, et s'écrie, dans l'ardeur de sa foi : C'est aux infidèles, Seigneur, c'est aux infidèles qu'il faut des prodiges, et non pas à moi qui crois à ta puissance. Cet aspect miraculeux enflamme les Portugais. L'enthousiasme se répand dans tous les rangs; le nom de roi vole de bouche en bouche; un cri général s'élève jusqu'au ciel et va retentir au camp des barbares : Vive le grand Alphonse! vive le roi de Portugal! Marchons, combattons avec lui. »

Sanche Ier, qui succéda au roi Alphonse, combattit également les Sarrasins et remporta, avec le secours des croisés du Nord qui se rendaient en Syrie, l'éclatante victoire de Sylves en Algarve.

Sous le règne d'Alphonse II, la prise d'Alcacer, après un siége terrible, ébranla profondément la puissance des Maures dans la Péninsule.

Avec Sanche, deuxième du nom, commença le règne du favoritisme, si fatal aux Etats et aux princes; mais, avec le comte de Boulogne, connu sous le nom d'Alphonse III, s'ouvrit une nouvelle ère de prospérité pour le Portugal.

Son fils, appelé à recueillir son héritage, lui fut encore supérieur en vertus et en talents. Camoens, parlant du roi Denis, dit : « Avec lui, la patrie fleurit et prospère. La paix, fille du ciel, ramène sur cette terre, si longtemps agitée, les lois, les mœurs, les arts et l'abondance. » C'est à Denis qu'est dû l'établissement de l'ordre du Christ.

Alphonse IV, surnommé le Brave, s'immortalisa à la bataille de Tariffe où périrent, si l'on en croit les historiens espagnols et portugais, plus de deux cent mille musulmans. Il ternit plus tard sa gloire en immolant à sa politique la célèbre Inès de Castro, que l'on présume avoir été mariée secrètement à son fils. Quoi qu'il en soit, don Pèdre, arrivé au trône, fit célébrer des funérailles royales à cette infortunée et se vengea de ceux qui l'avaient accusée.

A ce monarque sévère jusqu'à la cruauté, succéda Fernand qui, à l'exemple de Sanche II, ne sut point résister à la flatterie. Voici le jugement qu'en porte le grand poète lusitanien : « Plongé dans les plaisirs, le nouveau roi livra son pays sans défense aux ravages des Castillans. La couronne chancela sur sa tête ; l'Etat tout entier pencha vers sa ruine : on eût dit que les Portugais ne connaissaient plus de patrie. Ce sont les rois faibles qui énervent les nations fortes. Une passion fatale, des liens coupables enchaînaient l'indolent souverain. »

Jean Ier, fils de don Pèdre et d'Inès de Castro, eut à soutenir de longues luttes avant d'arriver au pouvoir. Acclamé par le peuple et couronné à Coïmbre, ce prince ne tarde pas à signaler sa bravoure ; il s'agit de chasser de l'Amentéjo le roi de Castille qui s'est emparé de cette belle contrée, grâce à la faiblesse de Fernand et de Léonore, son indigne épouse. La rencontre des deux armées a lieu dans les environs d'Aljubarota ; des prodiges de valeur éclatent de part et d'autre ; enfin le roi Jean, soutenu par Nuno-Alvarès, son fidèle connétable, remporte un succès éclatant et rentre triomphant à Lisbonne.

Les expéditions que tenta contre les Maures d'Afrique le roi Edouard, fils et successeur de Jean Ier, ne furent point toutes heureuses ; elles ruinèrent les finances de l'Etat, et

le fléau de la peste vint se joindre à la misère publique. Alphonse V, qui reçut le surnom d'Africain à cause de ses victoires de Tanger et d'Arzilla, fut battu à Toro par Alphonse le Catholique, roi de Castille, et il ne dut le salut du reste de son armée qu'à la présence d'esprit et à l'intrépidité de don Jean, son fils, qui donna l'idée de ce qu'il serait un jour quand il deviendrait le maître du Portugal.

La découverte du cap de Bonne-Espérance et la recherche de la route des Indes orientales suffiraient pour donner au règne de Jean II un intérêt particulier; mais, outre les grands travaux entrepris par ce prince en vue de la gloire de son pays, il faut tenir compte de la fermeté qu'il sut déployer dans l'administration de l'Etat. Il eût vraiment mérité le titre de *Parfait*, qui lui a été, selon nous, trop légèrement décerné, s'il eût été plus juste à l'égard du duc de Bragance et moins cruel envers le duc de Viséo. Sans doute, le roi don Luiz I[er], qui occupe aujourd'hui en paix le trône de Portugal, a pardonné les injures faites à l'un des plus illustres chefs de sa famille, mais l'histoire est plus sévère. Il s'agit maintenant de retracer les faits mémorables de l'époque la plus marquante de la monarchie portugaise.

JEAN II

ROI DE PORTUGAL

I. — NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE JEAN II.

Le 3 mai 1455, la ville de Lisbonne était en fête; les cloches sonnaient à toutes volées; l'artillerie, encore à son début, faisait aussi résonner le bruit du canon; on voyait des drapeaux et des oriflammes flotter aux édifices et aux maisons particulières; il n'y avait dans la foule qui se pressait aux abords du palais d'Alcaçara, qu'un immense cri de joie : Le roi a un fils! vive l'infant!

Ce cri, répété par une multitude immense, remplissait d'une douce allégresse le cœur d'Alphonse V jusqu'alors en proie à des soucis nombreux. Une fille lui était déjà née, il est vrai, de son mariage avec Isabelle d'Alfarrobeira; mais il comptait vivement sur un héritier mâle pour se décharger du poids des affaires. Depuis la mort de don Pèdre, son oncle et beau-père, dont il n'avait pu se justifier entièrement, le roi était sombre et préoccupé; il fallut un évènement heureux pour le faire sortir de la tristesse qui l'absorbait malgré lui.

Il n'entre point dans mon plan de décrire les cérémonies du baptême, accompagnées et suivies de fêtes splendides. A peine le prince eut-il atteint l'âge d'un mois, que les Etats du royaume s'assemblèrent et déléguèrent une députation qui vint lui prêter serment comme au souverain légitime et héritier présomptif de la couronne.

Lorsqu'il fut arrivé à sa sixième année, le conseil royal jugea à propos de lui former ce qu'on appelle, en style de cour, une maison. Sur l'invitation du roi Alphonse, don Diego Soarès d'Albergaria reçut la charge de gouverneur et s'en acquitta avec un zèle égal aux éminentes qualités qui l'avaient désigné pour ce poste d'honneur. Le royal élève fit de tels progrès, que ses précepteurs en furent étonnés.

Histoire, géographie, étude des langues, tout ce qui, en un mot, constituait alors une bonne éducation, entrait avec la plus merveilleuse facilité dans l'esprit de l'infant qui, s'il ne fût né sur les marches du trône, eût pu aspirer à devenir un philosophe et un grand savant. La gymnastique, l'équitation, l'escrime, la musique et le dessin, quoique moins perfectionnés que de nos jours, trouvèrent place dans les exercices destinés à former l'esprit et le corps du futur monarque.

Ce n'est pas sans raison que l'historien Vasconcellos remarque que les princes ignorants sont la ruine des Etats, tandis que plus les souverains sont doués de lumières, plus ils travaillent efficacement au bonheur de leurs sujets.

Tout le temps que Jean n'employait pas à acquérir les connaissances nécessaires au développement de son intelligence naturellement sérieuse, était consacré à des amusements en rapport avec la stratégie militaire. La chasse, qui l'habituait au maniement des armes, les joûtes et les tournois, où il faisait briller ses qualités guerrières, occupaient une partie de ses loisirs, et, quand il se sentait fatigué, il se reposait en jouant aux échecs. Il avait en aversion les jeux de hasard qui, trop souvent, hélas! engendrent le vice et la corruption.

Pourquoi ne pas mentionner ici quelques écarts de jeunesse dont il est si difficile aux grands de se préserver? Entourés de flatteurs qui, loin de les prémunir contre le danger des passions, ne cherchent qu'à leur

insinuer que tout leur est permis, il est bien rare qu'ils ne se laissent aller à l'attrait des plaisirs.

Le sage et vertueux Fénelon disait au duc de Bourgogne par la bouche de Mentor : « Sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les use bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si malsain que les plaisirs où l'on ne sait se modérer. »

Tels n'étaient pas les conseils que donnaient à l'infant ses lâches adulateurs. « Il est bon, lui disaient-ils, qu'un prince destiné à régner connaisse par lui-même le fort et le faible des choses; » et, sous prétexte de l'initier aux détails les plus infimes des mœurs du peuple, ils l'entraînaient à la débauche.

Bientôt cependant l'amour du devoir, joint à la honte du vice, détourne Jean des honteuses fréquentations qui l'avaient séduit; il retrouve sa dignité en songeant aux destinées auxquelles il est appelé; comme Télémaque au milieu des flots, il s'écrie enfin : « Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. »

II. — MARIAGE DU PRINCE. — SA CAMPAGNE D'ARZILLA ET DE TANGER.

La réputation de sagesse et de talent que s'acquit l'héritier d'Alphonse V fixa sur lui les regards de tous les souverains de l'Europe. Il n'en était aucun qui ne fût prêt à se l'attirer par des liens de famille; cependant Henri IV, roi de Castille, lui fit les plus grandes avances. Forcé d'obéir à la volonté de son père, Jean ne put

faire un libre choix et se vit contraint d'épouser sa cousine germaine, dona Léonore de Lancastre, fille de Ferdinand, frère du roi, quoique plus avancée en âge que son fiancé.

Aussitôt les dispenses obtenues, commencèrent les préparatifs de la cérémonie nuptiale, mais un deuil de famille vint entraver les fêtes annoncées. La mort de Ferdinand, arrivée à l'improviste, répandit un voile de tristesse sur la cour, et l'union de l'infant eut lieu sans pompe extérieure.

Plus malheureux sous ce rapport que les moindres de leurs sujets, les princes ne peuvent toujours consulter leur cœur quand il s'agit de contracter des liens indissolubles. Léonore, c'est-à-dire ~~Béatrix, c'est le nom de~~ l'épouse de l'infant, rachetait son âge par d'excellentes qualités et méritait vraiment le titre de reine; Jean, qui ne cessa de la traiter avec les égards dus à son rang, la soumit néanmoins à de dures épreuves en s'acharnant contre ceux qu'elle aimait le plus au monde. A quoi bon alléguer ici les nécessités de la politique? La justice et la bonté passent avant tout.

Le Portugal jouissait alors d'une paix profonde : les seigneurs, trop nombreux pour la petite étendue du territoire, commençaient à s'ennuyer dans l'oisiveté; les soldats et les marins, habitués aux expéditions plus ou moins lointaines, ne demandaient qu'à entrer de nouveau en campagne. Pour calmer ces inquiétudes et éviter les séditions, le roi Alphonse ne trouve rien de mieux que d'entreprendre une expédition sur les côtes de Barbarie; mais, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, il garde autant que possible le secret sur ses desseins belliqueux.

Jean, qui ne rêve qu'à se signaler sur les champs de bataille, a-t-il à peine découvert les projets de son père, qu'il s'empresse de manifester la volonté de prendre part à l'entreprise. Exposer la vie d'un fils sur qui

reposent les plus précieuses espérances de la nation, semble au roi quelque chose de trop téméraire. Il connait les intentions de l'infant; il ne peut s'empêcher d'approuver son courage, mais il cherche en même temps à le dissuader d'un dessein qui pourrait mettre la patrie en danger. Craignant donc de céder à un accès de faiblesse paternelle, il charge un de ses conseillers intimes, don Alvarès de Castro, de prévenir son fils que la régence du royaume appartenant à l'héritier du trône, il lui confie pendant son absence les rênes de l'Etat.

A cette nouvelle, Jean s'écrie : « De grâce, monsieur le comte, dites au roi, mon auguste père, que je tiens à mériter la couronne avant de la porter; que le hasard de la naissance ne me flatterait nullement si je n'aspirais à la gloire de mes aïeux; que pour commander aux autres le sacrifice de leur vie, il ne faut pas craindre d'exposer la sienne; qu'enfin je serais honteux de ne pas suivre l'exemple qu'il me donne lui-même en bravant le danger. »

Le messager royal a beau lui représenter l'intérêt du pays qui exige impérieusement qu'on n'expose point en même temps deux princes aux périls de la guerre, le besoin de veiller à l'ordre public, de protéger la reine et l'infante, le prince persévère dans sa résolution. Il dit en terminant : « Je me trouve encore trop jeune pour gouverner, mais je me sens d'âge à combattre. »

Quoique contristé par la détermination de son fils, le roi reconnaît avec un noble orgueil qu'un sang généreux coule dans les veines de don Jean, et n'oppose plus de résistance.

Il fallait assurément qu'Alphonse V connût bien l'esprit guerrier des Portugais, pour réunir en peu de temps une armée de trente mille hommes et de trois cents trente-huit voiles prêtes à les embarquer. Le port de Restélo, où l'on voit aujourd'hui les vestiges majestueux de l'antique abbaye de Bélem, servit de point de départ;

deux jours de navigation suffirent pour atteindre la rade de Lagos, dans laquelle les troupes furent passées en revue et instruites du but de l'expédition.

Un vent favorable contribuant à hâter la marche des vaisseaux, les hommes et les munitions arrivèrent sans encombre au pied des murs d'Arzilla, située sur les bords de l'Atlantique, à quarante-huit kilomètres de Gibraltar.

Cette ville forte, si l'on s'en rapporte aux récits arabes, fut bâtie par les Romains et reçut le nom de *Julia-Zilis*. Les Goths, qui embrassèrent le christianisme dès l'époque de Constantin, s'en emparèrent ainsi que de Ceuta, et la possédèrent jusqu'à l'an 94 de l'Hégire, où elle tomba au pouvoir des musulmans. Si les chrétiens purent s'y maintenir au milieu des conquérants de l'Afrique, ce n'est que grâce à sa position exceptionnelle. Trois ans après la perte de l'Espagne, les Arabes ayant repris cette place importante, la fortifièrent, et la défendirent pendant deux siècles contre de nombreux assauts. Ensuite les Anglais s'en rendirent maîtres et la rasèrent. Rebâtie par les califes de Cordoue, derniers sectateurs de Mahomet dans la péninsule ibérique, elle servit de citadelle aux Sarrasins qui, de là, inquiétaient sans cesse les villes de la côte espagnole et la garnison portugaise d'Alcacer-Kébir.

Alphonse V, soutenu de don Jean qui fit des prodiges de valeur, occupa Arzilla après trois jours de siège, le 24 août 1471. L'épée de l'infant fut tordue à force de combattre; mais, si les musulmans éprouvèrent des pertes terribles, les chrétiens eurent la douleur de compter au nombre de leurs morts Alvarès de Castro et Jean Coutinho, comte de Marialva.

C'est en présence de la dépouille mortelle de ce dernier, dans la grande mosquée convertie en église, que le roi arma son fils chevalier, en lui disant : « Je prie Dieu qu'il fasse de vous un homme de guerre aussi accompli que l'était celui qui gît devant nous. »

La prise de cette place si formidable répandit une telle frayeur à Tanger, que les habitants ouvrirent leurs portes au vainqueur, sans même songer à se défendre. Après avoir pourvu au gouvernement des deux cités africaines, Alphonse et Jean rentrèrent triomphants à Lisbonne.

Deux ans plus tard, Henri, roi de Castille, légua à son lit de mort sa couronne à Jeanne, sa fille, à la condition qu'elle épouserait le roi de Portugal, veuf depuis l'année 1455. Celui-ci, s'étant empressé d'accepter la clause du testament, fit célébrer ses fiançailles à Placentia, et, en attendant la conclusion de son mariage, prit ouvertement le double titre de roi de Portugal et de Castille.

III. — BATAILLE DE TORO. — RÉGENCE DE L'INFANT.

Cet acte souleva de vives oppositions de la part d'Isabelle, sœur du feu roi, qui, du vivant de son frère, avait été désignée pour lui succéder; pour elle, les droits de Jeanne étaient frappés de nullité, vu sa légitimité douteuse et la décision tardive arrachée à Henri par des courtisans sans scrupule.

Mariée à don Ferdinand, prince d'Aragon, Isabelle entraîna facilement son époux à défendre une cause qui les intéressait également; de son côté, Alphonse se prépara à soutenir par la force les prétentions de sa fiancée, qui avaient l'avantage d'être fondées sur acte authentique.

Après de longs pourparlers, il fallut s'en remettre au sort des armes. Les armées rivales se rencontrèrent le 2 mars 1476 aux environs de Toro, dans la province de Zamora, et là éclata de nouveau la valeur de l'infant

qui, s'il ne put assurer la victoire à son père, l'empêcha toutefois de tomber aux mains de ses ennemis.

Camoens, en son poétique langage, a si bien décrit le rôle de Jean dans cette mémorable affaire, que je ne puis résister au désir de le citer. « Le fils d'Alphonse rougirait de demeurer oisif, quand son père va combattre. Il s'élance sur ses traces et court le secourir au jour de la bataille. Les étendards des deux nations flottent dans les plaines de Toro. Une lutte ardente s'engage. La victoire, longtemps incertaine, abandonne les drapeaux d'Alphonse et reste fidèle à son fils. Le jeune héros ensanglante le triomphe des Castillans, arrête leur impétuosité, soutient, un jour entier, leurs efforts, et couvre l'honneur de son père. Tel, aux plaines de Philippes, on vit Antoine victorieux sauver Octave vaincu, dans cette grande journée où leurs armes réunies vengèrent la mort de César. »

Le roi de Portugal, profondément humilié de cette défaite, prit le parti de passer en France pour solliciter le secours de Louis XI, qu'il espérait intéresser à sa cause en flattant ses prétentions sur les comtés de Roussillon et de Cerdagne, occupés par Jean d'Aragon, père de Ferdinand, vainqueur à la bataille de Toro.

La naissance de don Alphonse, fils de l'infant et de Léonore de Lancastre, son épouse, qui avait eu lieu le 18 mai 1475, donnait de grandes espérances à la nation portugaise. Si cet évènement ne fut point célébré par des fêtes aussi brillantes que celles qui signalèrent vingt ans auparavant la venue au monde de l'héritier direct de la couronne, il ne faut s'en prendre qu'aux préparatifs de la guerre, qui absorbaient l'attention générale. Le roi et son fils n'ignoraient pas qu'ils jouaient gros jeu en se mesurant avec les souverains de Castille et d'Aragon.

Peu de temps avant son départ, Alphonse V convoqua les Etats généraux de son royaume, et, en présence des évêques, des nobles et des députés des principales villes,

il tint ce langage : « Illustres seigneurs et fidèles sujets, je vous présente ici l'infant don Jean, mon fils de naissance et le vôtre d'affection, et je le charge de veiller avec vous au bien public, en mon absence. C'est à sa vertu bien connue que je vous confie; je ne vous donne point un gouverneur, mais un roi, c'est-à-dire un autre moi-même; et à lui, ce ne sont point des sujets que je remets, mais des frères, car je veux qu'il vous regarde tous ainsi. Je craindrais de vous offenser en vous recommandant l'obéissance et la fidélité à sa personne; votre qualité de Portugais me répond assez de votre attachement à vos princes. Ce peu de mots suffit : en m'étendant davantage, je semblerais douter de vos bons sentiments; adieu donc et au revoir; je suis heureux de pouvoir compter sur vous, quels que soient les desseins de la Providence sur notre cher pays. »

A la suite de ce discours, toutes les personnes présentes vinrent prêter serment de fidélité à l'infant en lui baisant la main, et le roi s'embarqua pour un des ports de la Provence, accompagné d'une suite convenable à son rang. Nous ne le suivrons pas à la cour du roi de France, qui ne fit que l'amuser par de vaines promesses; Louis XI, dont la maxime favorite était : « Qui ne sait dissimuler ne sait régner » ne se piquait point d'une probité à toute épreuve; aussi sommes-nous heureux d'avoir à lui opposer d'autres rois qui font plus d'honneur à notre patrie.

Alphonse, désabusé, s'aperçoit qu'il est en butte à un espionnage continuel et ne sait trop comment s'y soustraire. Il prend la résolution de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte et d'y finir ses jours; c'est pourquoi il écrit à son fils d'avoir à se faire proclamer roi et d'assurer le bonheur de ses sujets; que pour lui, désillusionné des choses du monde, il veut achever sa carrière dans la solitude de la vie religieuse.

Cette nouvelle inattendue met Jean dans une grande

perplexité : il ne sait à quoi attribuer la détermination du roi son père, et se demande s'il n'y a point là-dessous quelque trame machiavélique de Louis XI. Cependant, sur l'avis des conseillers de la couronne, il revêt la puissance royale.

Quatre jours plus tard, se promenant sur les bords du Tage avec le duc de Bragance et un évêque de la cour, quel n'est pas son étonnement d'apprendre le retour de son père! Il consulte ses compagnons pour savoir la conduite qu'il a à tenir, et, sur leur réponse, il va rendre ses devoirs au roi Alphonse et se contente de reprendre le titre d'infant.

Il ne m'appartient pas de sonder les motifs qui amenèrent, de gré ou de force, le monarque à renoncer à la visite des Lieux-Saints; toujours est-il qu'à partir de son retour en Portugal, il ne mena plus qu'une existence pleine de tristesse et de mélancolie. Obligé de signer un traité qui reléguait dans un couvent dona Jeanne dont il avait voulu faire sa seconde épouse, il se retira à Cintra au moment où la peste sévissait dans la capitale de ses Etats, et mourut victime de la contagion, le 28 août 1481, à l'âge de quarante-neuf ans et sept mois.

Dès le lendemain, Jean fut proclamé roi pour la seconde fois; les courtisans marquèrent plus ou moins d'empressement, suivant leurs espérances ou leurs craintes, autour du nouveau maître; le caractère ferme et sévère de l'infant effrayait les ambitieux, mais sa justice rassurait les vrais amis de la nation.

IV. — COMMENCEMENT DU RÈGNE DE JEAN II.

Lorsqu'il eut rendu les honneurs de la sépulture à son père et récompensé les serviteurs qu'il lui avait

recommandés, Jean s'occupa sérieusement des affaires de l'Etat. Les finances, épuisées par des guerres continuelles, ne suffisaient plus aux charges du gouvernement, et, à l'exception des riches seigneurs possesseurs du sol, tout le monde vivait dans un état *près* de la misère.

Initié de bonne heure aux secrets de l'administration, le jeune monarque, car il n'avait encore que vingt-six ans, connaissait les abus et était décidé à y remédier. Il nous reste maintenant à le montrer à l'œuvre.

Les premiers jours de son règne furent employés à régler ses affaires domestiques; il consacre ensuite tout son temps à l'administration générale du royaume. Ayant, dès le mois de septembre 1481, convoqué les Cortès à Evora, il manifesta hautement la volonté de gouverner par lui-même. « Mon père, dit-il, a fait de grandes actions qui honoreront sa mémoire, mais son caractère irrésolu a été aussi la cause d'une foule de maux qu'il s'agit de guérir; or, au premier rang de ces maux, je considère l'excessive prépondérance de la noblesse. Mon plus vif désir est d'assurer le bonheur du peuple, et, pour cela, je suis disposé à user de l'autorité dont je suis investi par mon avènement au pouvoir suprême. »

En conséquence, Jean II publia un édit par lequel il abolissait les *alvaras* ou privilèges arrachés à la faiblesse du roi son père, ou accordés par lui-même lorsqu'il n'était qu'infant. Aux courtisans qui lui rappelaient ses promesses d'autrefois, il répondait : « Souvent un jeune prince se laisse conduire par l'attrait des plaisirs et n'écoute pas la voix de la raison; il n'est point assez en défiance contre la flatterie. Loin de récompenser les hommes qui m'ont circonvenu lorsque j'étais dénué d'expérience, ne devrais-je pas plutôt les punir d'une façon exemplaire? »

Pour arriver à de sérieuses réformes, il se faisait rendre compte par des conseillers dévoués et sûrs de

tout ce qui se passait dans les provinces touchant la distribution de la justice, la répartition des charges, l'instruction des classes populaires, le bien de l'agriculture et du commerce, et, quand on lui signalait de la négligence ou des excès, il s'empressait d'y mettre bon ordre. Il aimait à faire connaître à l'avance les noms de ceux qu'il destinait aux emplois, afin de pouvoir consulter l'opinion publique.

Les renseignements, que se procurait ainsi le roi, étaient consignés dans un livre où chaque action mémorable, où chaque individu ayant rendu des services au pays, avaient une place particulière. Quand il s'agissait d'accorder quelque récompense ou quelque faveur, Jean consultait ce répertoire et y trouvait des indications précieuses. Aussi était-il rare que le mérite modeste fût longtemps méconnu.

Assidu au travail, le nouveau roi répétait à ses ministres, qui l'engageaient quelquefois à prendre du repos, la parole de Vespasien : « Il faut qu'un bon prince meure debout. » Cependant les grands du royaume, mécontents de la perte d'une partie de leur influence, murmuraient et cherchaient le moyen de se soustraire, autant que possible, aux conséquences de l'édit royal. Obligés de faire régulariser leurs titres de propriété, beaucoup d'entre eux craignaient que quelques-uns de leurs biens ne retournassent à l'Etat. C'est ce qui arriva en effet. Aux sourdes rumeurs succédera bientôt une conjuration déclarée.

Quant à l'emploi de son temps, Jean II peut servir de modèle non-seulement aux souverains, mais encore aux magistrats et à toutes les personnes investies de fonctions importantes. Après avoir entendu la messe, où il ne manquait jamais d'assister chaque jour, il donnait audience jusqu'à une heure de l'après-midi et même plus, s'il y avait lieu, à tous ceux qui se présentaient. Parlant peu, écoutant beaucoup, n'interrompant point

les discours les plus ennuyeux, il attendait patiemment la fin de ce que l'on avait à lui dire avant de prendre lui-même la parole. C'est alors qu'avec une grâce et une majesté parfaites il s'efforçait de contenter les sujets de tout rang et de toute condition qui avaient recours à lui. Il se faisait ainsi aimer de son peuple.

Ensuite il se mettait à table, ce qui ne lui arrivait tout au plus que deux fois par jour, car il était très sobre; et, pendant le repas, il s'entretenait avec les gens de sa cour ou demandait qu'on lui lût quelque livre instructif. La foule, les jours de fête surtout, envahissait les abords du palais et venait témoigner son affection à ce monarque qui avait pour tous un cœur de père; Jean l'accueillait avec joie et lui procurait le plaisir de la musique et de la danse. Quand il parcourait à pied les rues de Lisbonne, seul ou avec quelques seigneurs de son entourage, tout le monde se mettait aux fenêtres pour le voir et l'acclamer, et jamais il ne refusait de s'entretenir avec les plus humbles de ses concitoyens.

Le roi passait le reste de la journée à expédier les affaires courantes. Ami de l'étude et des savants, il consacrait ses veilles à parcourir les nouvelles qui le mettaient au courant des découvertes signalées dans le monde entier; rien de ce qui pouvait intéresser la cosmographie, la navigation, la tactique militaire, ne lui était étranger. Il se plaisait à s'entretenir avec les voyageurs qui revenaient des pays lointains; sans cesse il leur parlait de l'espoir qu'il avait de découvrir un jour la route des Indes. Les cartes géographiques abondaient dans son cabinet de travail.

Comment se fait-il, hélas! qu'un prince si accompli, toujours en garde contre les ambitieux et les flatteurs, ait souillé sa réputation par des actes de cruauté? Le cœur humain est un abîme où Dieu seul peut porter la lumière : sans vouloir sonder ce qui s'est passé au fond de l'âme de Jean II lorsque, juge et partie, il a assisté

à la condamnation d'un des plus fermes appuis du trône de son père, je dois dire que le supplice de don Ferdinand, fut, à mon sens, une grande faute.

V. — EXÉCUTION DU DUC DE BRAGANCE.

Pour connaître l'origine de la famille qui règne aujourd'hui en Portugal, il faut remonter à l'époque de Jean Ier, le vainqueur des Castillans à Aljubarota. Ce roi eut un fils naturel nommé Alphonse, qui prit le titre de duc de Bragance et le légua à l'aîné de ses enfants. Le troisième descendant de cette maison, dont les membres occupaient les premières charges de l'Etat, était Ferdinand, que ses richesses et ses talents, non moins que sa naissance, mettaient surtout en vue. Jean II, décidé à gouverner seul, voyait avec déplaisir les prétentions des grands et ne cherchait qu'à les abaisser; d'un autre côté, la noblesse, jalouse de ses prérogatives, opposait une vive résistance à ce qu'elle appelait les innovations dangereuses de la couronne.

Les seigneurs donc, menacés dans leurs dignités et dans leurs biens, cherchaient tous les moyens de s'opposer à la réalisation des édits du roi, qu'ils considéraient comme attentatoires à leur honneur et à leur liberté. A leur tête marchait le duc de Bragance qui avait épousé la sœur de la reine, et qui croyait de bonne foi que des respectueuses remontrances suffiraient pour arrêter les desseins précipités du jeune monarque.

Don Ferdinand était en relations suivies avec la cour de Castille; des liens de parenté et d'amitié autorisaient ces rapports, qu'il ne soupçonnait pas même devoir donner ombrage au roi de Portugal. Celui-ci néanmoins



s'en inquiétait. Déjà il avait éloigné de sa personne le comte d'Olivença et le marquis de Montémayor, frères du duc, et il ne cherchait que l'occasion de se débarrasser aussi de ce dernier, dont l'importance au sein de la noblesse nuisait à l'accomplissement de ses projets de réforme.

Les conseillers, chargés de l'examen des titres de propriété et des lettres patentes ayant trait aux faveurs royales, traînaient leur besogne en longueur; les seigneurs, incertains du sort qui les attendait, perdaient patience et faisaient entendre des murmures qui ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles de Jean II.

Enfin, comme délégué des grands du royaume, le duc de Bragance se résout à prendre la parole; et, dans un langage à la fois simple et digne, il demande à Sa Majesté quels sont les griefs qui la font agir d'une manière si inusitée à l'égard des premiers serviteurs de la couronne. En quoi ont-ils failli?... Ne sont-ils pas tout disposés à sacrifier leurs biens et leurs vies quand il s'agit de défendre le roi et la patrie? Si les grâces accordées aux actions d'éclat sont révocables au gré des princes, n'est-il pas à craindre que cela ne diminue le zèle des sujets au service du pays? Il termine son discours en faisant appel aux sentiments nobles et généreux de l'héritier d'Alphonse V, qui, pour l'honneur de sa propre renommée, ne peut manquer de s'efforcer de le surpasser encore en libéralité.

Ces observations, dictées par la vérité et faites avec une parfaite déférence, ne pouvaient trouver accès dans un esprit prévenu. Tout le souci du roi était de découvrir des griefs contre ceux dont il voulait anéantir la puissance, et, pour porter un grand coup, il s'attaquait principalement à la maison de Bragance.

Déjà un traître, du nom de Figuérédo, lui avait livré la correspondance de don Ferdinand avec le roi de Castille; il faut croire que les lettres saisies n'avaient rien

de bien compromettant, puisqu'elles se trouvaient parmi les papiers de famille que le duc avait envoyé chercher pour obéir aux édits en question. « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme et je me charge de le faire pendre » a dit un diplomate moderne; ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moyen d'une interprétation mal intentionnée, il y a presque toujours moyen d'incriminer des notes souvent inoffensives.

Le comte d'Olivença et le marquis de Montémayor étaient loin d'être aussi prudents que le chef de leur famille; écartés des affaires, ils ne se faisaient pas faute de critiquer les actes de Jean II et d'exciter les mécontents à la résistance. Aucune de leurs manœuvres n'échappait à l'œil vigilant du roi; mais, toujours inébranlable dans ses résolutions, il n'en dissimulait pas moins son ressentiment. La noblesse, sans doute, avait de graves sujets de plainte, cependant que pouvait-elle contre la volonté absolue du souverain?

A une situation si tendue il fallait un dénouement. Il fut terrible. Arrêté comme conspirateur, le duc de Bragance est dépouillé de ses titres et de sa fortune; pendant qu'il gémit en prison sur des dissensions qu'il s'est efforcé de conjurer à tout prix, les juges, choisis par le roi, instruisent son procès.

Les accusations contre don Ferdinand se réduisent à six principales : « Il a, dit-on, livré les secrets de l'Etat au roi de Castille; il a favorisé les dilapidations du marquis de Montémayor, lorsque ce dernier était investi des fonctions de connétable de Portugal; il s'est opposé à la reddition des otages livrés au vainqueur après la défaite de Toro; il a voulu associer l'Espagne aux fruits de la conquête de la Guinée; il a semé la discorde dans l'assemblée générale d'Evora, en exhortant le tiers Etat et la noblesse à s'opposer aux vues de la couronne; il s'est enfin rendu coupable d'injustice envers ses vassaux en s'attribuant une juridiction qu'il n'avait

pas, et en les empêchant de recourir à l'autorité royale. »

Voyant que sa perte était résolue, le duc de Bragance ne voulut se prêter à aucun interrogatoire; il se contenta d'affirmer son droit d'être jugé par ses pairs, c'est-à-dire les princes et seigneurs du royaume dont la loyauté et l'indépendance lui étaient connues. Quant aux commissaires nommés par le roi, il les récusait comme suspects de vénalité. Au bout de vingt-cinq jours, une sentence de mort fut prononcée. La veille de son supplice, don Ferdinand fit ses adieux à sa femme et à ses enfants, et il les exhorta vivement au pardon des injures. Resté seul dans la tour où il était détenu, il s'endormit d'un sommeil paisible; depuis quelque temps déjà il avait mis ordre aux affaires de sa conscience, et, quand le moment décisif fut arrivé, il monta à l'échafaud avec un courage héroïque. Ceci se passait le 22 juin 1483.

Il ne m'appartient point de juger longuement un évènement historique de cette importance; je crois, comme M. Ferdinand Denis, qui a écrit d'une manière si intéressante sur le Portugal, que la gloire de Jean II était intéressée à ménager la vie d'un homme aussi illustre par ses ancêtres que par ses grandes actions. Un noble héritier de la famille de Bragance régnant aujourd'hui à Lisbonne, il me semble bon de jeter un voile de deuil sur les malheurs de sa maison, pour ne songer qu'aux bienfaits que le roi don Luiz Ier se plaît à répandre sur ses fidèles sujets.

VI. — CONSPIRATION ET MORT DU DUC DE VISÉO.

Les frères de don Ferdinand furent, ainsi que sa femme et ses enfants, enveloppés dans sa ruine; ils ne

purent échapper à la confiscation de leurs biens et à l'exil. Cependant la noblesse s'agitait; le peuple lui-même, du moins en grande partie, s'effrayait d'un acte d'autorité qui portait partout l'épouvante. Il fallait au roi une conviction bien arrêtée pour poursuivre un plan dont les dangers se révélaient à chaque instant.

Relever les finances de l'Etat et se mettre ainsi en mesure de poursuivre les conquêtes d'Afrique, même celle des Indes; s'assurer une libre action dans l'exercice de son pouvoir; tel était le but de Jean II. Des réformes dans la répartition des charges, dans l'administration de la justice, dans la police générale du royaume, avaient, sans doute, leur raison d'être; mais y avait-il urgence de brusquer les choses, d'offusquer les grands avant même de leur demander s'ils consentaient à des sacrifices devenus nécessaires? C'est une question plus facile à poser qu'à résoudre; nous l'abandonnons au jugement de chacun.

Parmi les hommes les plus notables du parti des seigneurs qui s'indignaient contre la perte de leurs privilèges, se faisait remarquer don Diégo d'Alfarrobeira, duc de Viséo et frère de la reine de Portugal. Superstitieux à l'excès, il ajoutait foi à la prédiction d'un imposteur qui, pour le flatter et en tirer profit, lui avait annoncé qu'il devait un jour porter le sceptre et ceindre la couronne royale.

Le roi traitait don Diégo en enfant gâté, et déjà il lui avait pardonné de nombreuses imprudences; la naissance les avait faits cousins germains, le mariage du monarque les avait rendus presque frères. Mais, égaré par l'ambition de régner, le duc de Viséo oublia vite les liens du sang et de l'amitié. Esprit remuant, beau parleur, d'un physique agréable, il avait une grande influence parmi les seigneurs qui, habitués aux faveurs d'Alphonse V, ne pouvaient supporter les prétentions et l'humeur sévère de son fils à leur égard.

D'ailleurs le souvenir de la fin tragique du duc de Bragance impressionnait fortement les esprits : loin de diminuer, le nombre des mécontents s'accroissait de jour en jour. Il se forma donc une vaste conjuration, non plus seulement contre les projets, mais bien contre la vie du souverain, qu'on ne désignait dans les réunions secrètes que sous le nom de tyran.

Toutes les mesures sont prises; Gutterez Coutinho, plutôt pour assurer sa fortune que pour satisfaire un ressentiment, n'hésite pas à se charger de l'exécution du complot, mais il a l'imprudence de se confier à son frère qu'il croit favorable à ses desseins. Ce frère, une fois en possession de la liste des conjurés, est saisi d'horreur quand il voit qu'il s'agit d'un crime de lèse-majesté, et fait taire la voix du sang pour sauver la vie de son roi.

D'un autre côté, Jean II, toujours bien renseigné, avait eu connaissance de quelques-unes des machinations du forfait qui se préparait contre sa personne. Un obscur citoyen d'Evora lui avait donné l'éveil; la révélation plus importante de Vasquez Coutinho lui mettait en main tout le fil de l'odieuse trame.

Loin de se retirer au fond de son palais et de se rendre invisible comme autrefois Pygmalion, dont l'auteur de Télémaque nous a retracé la sombre peinture, le monarque portugais semblait affecter de se montrer en public. La cour était en ce moment à Sétubal, ville importante située à l'embouchure du Sadao, à trente-cinq kilomètres de Lisbonne, où chaque année la famille royale venait passer une partie de la belle saison.

C'est là que devait avoir lieu le dénouement de l'infernale conspiration qui, si elle eût réussi, pouvait amener des suites incalculables, mais

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Quoique d'une grande rigidité lorsqu'il s'agissait de

l'observation des lois, le roi était aimé du peuple; tout le monde s'accordait à lui reconnaître une valeur bien au-dessus du commun, et, les seigneurs eux-mêmes, quand ils n'étaient point dominés par l'intérêt privé, rendaient justice à ses hautes qualités administratives.

Si le duc de Viséo figurait parmi ses ennemis, c'était plus par jalousie et désir d'arriver au pouvoir que par haine personnelle; il tenait une conduite d'autant plus odieuse qu'il se révoltait contre son bienfaiteur. Enfin, Jean II, pressé par son entourage de se soustraire aux périls qui l'environnent et dont il lui est impossible de se dissimuler la réalité, prend une détermination soudaine. Pour couper court aux lenteurs qui accompagnent toujours les procédures où doivent être entendus un grand nombre d'inculpés, il se fera justice lui-même.

Ayant donc réuni toutes les preuves de culpabilité contre son beau-frère et ses complices, il écrit à don Diégo, qui se trouvait alors à Palmella, de venir le voir pour une affaire importante. Le jeune duc, que trouble la voix de sa conscience, ne sait d'abord quel parti prendre; il n'ose se montrer à la cour et serait tenté de prendre la fuite. Il finit cependant par se déterminer à payer d'audace. Arrivé à une pièce isolée où se tenait le roi avec quelques conseillers, il fait un salut profond et attend les communications qu'on a à lui faire. C'est alors que Jean lui touche le bras, en lui disant : « Mon cousin, que feriez-vous à celui qui voudrait vous tuer? » Le duc se trouble et répond néanmoins : « Sire, si je le pouvais, je le tuerais. » Le roi s'écrie : « Vous avez vous-même prononcé votre sentence, » et, en même temps, il lui plonge un poignard dans le cœur.

Je frémis en rapportant cet acte de barbarie, digne de l'affreux Soulouque, de sanglante mémoire; sans doute, le duc de Viséo méritait la mort, mais pourquoi ne pas le livrer à la justice et au bourreau? La crainte d'une sédition, qui a été alléguée comme excuse, ne me satisfait

nullement, car, lors de l'affaire du duc de Bragance, dont les amis étaient infiniment plus nombreux que ceux de don Diégo, il n'y eut point d'émeute.

Il me tardait d'en finir avec les deux faits qui ont porté le plus de préjudice à la mémoire de Jean II; libre désormais de raconter ce qui honore le règne de ce prince entreprenant, je poursuivrai avec moins de peine mon récit.

VII — DÉCOUVERTES NAVALES DES PORTUGAIS A L'ÉPOQUE DE JEAN II.

Les complices du duc de Viséo[1] ne demeurèrent pas impunis : Ferdinand de Ménézès et Pierre d'Ataïde portèrent leur tête sur l'échafaud; Guttiérez Coutinho ne dut la vie qu'à l'intercession de son frère Vasquez, encore fut-il condamné à une prison perpétuelle; un petit nombre prit la fuite et vécut dans l'exil. Quand le roi se vit délivré de ses plus dangereux ennemis, il ne songea plus qu'à reprendre la suite des expéditions lointaines qui avaient tant contribué à la renommée de la nation portugaise, et pour lesquels il se sentait plus de goût que son prédécesseur. Par un acte de clémence que l'on ne saurait trop louer, le jeune frère du duc Viséo rentra dans la possession des biens de sa famille, à la condition de changer son titre en celui de duc de Béja. C'était le seul moyen d'effacer le souvenir de la trahison de Diégo. Du reste, Jean II s'est illustré par un grand nombre de belles actions.

Il me faut remonter au règne de Jean Ier pour donner un aperçu des découvertes opérées par les navigateurs

(1) Le duc de Viséo fut mis à mort le 22 août 1484.

lusitaniens, car c'est à don Henri, troisième fils de ce monarque, qu'est dû principalement l'essor imprimé à l'art nautique en Portugal.

Henri, qui avait un attrait prononcé pour l'étude des mathématiques, de la géographie et de l'histoire, était le personnage le plus éclairé de son temps. Il commença ses voyages en 1439 et les continua pendant deux ans sans beaucoup de succès; mais, Gil Eannez, un des meilleurs marins de l'époque, ayant doublé le cap Bojador sur la côte occidentale de l'Afrique, que nous appelons aujourd'hui le Sahara, le prince voulut pousser plus loin encore ses explorations.

Afin de se mettre sous la protection du Saint-Siège Apostolique, il envoya au pape Martin V, qui gouvernait alors l'Eglise, une ambassade chargée de lui présenter quelques nègres amenés en Europe, et d'implorer des grâces spirituelles en faveur de ses nouvelles entreprises et de tous ceux qui s'y associeraient. Le pontife romain, désireux de voir la lumière de la foi pénétrer chez les peuples infidèles, loua hautement le zèle de don Henri et assura à la couronne de Portugal la possession des terres que ses flottes découvriraient dans l'Atlantique, sans en excepter les Indes. Il ne faut pas oublier qu'au moyen âge les rois chrétiens invoquaient l'arbitrage du pasteur suprême dans les différents qui pouvaient s'élever au sujet de leurs conquêtes.

Les papes Eugène IV, Nicolas V, Sixte IV, confirmèrent les donations dont il s'agit. En sa qualité de grand-maître de l'ordre du Christ, le prince Henri brûlait du désir de travailler à la propagation de la religion catholique, en faisant pénétrer l'Evangile jusqu'aux confins de la terre. D'autre part, jaloux de la gloire de son pays, il s'étudiait à l'illustrer par la navigation et le commerce, qui peuvent seuls assurer la prospérité des nations maritimes. Tel fut le but constant de ses efforts jusqu'à l'année 1453, où il rendit son âme à Dieu. Suivons-le un

instant dans ses plans d'excursion au milieu de l'Océan et admirons sa science et sa valeur.

S'il fallait s'en rapporter aux prétentions des Italiens, des Catalans et des Dieppois, les régions explorées par les Portugais auraient été longtemps auparavant, c'est-à-dire dès le XIVe siècle, occupées par des établissements européens. Quoi qu'il en soit, vu l'absence de documents précis à l'appui de ces assertions, il me paraît de toute justice de laisser à don Henri le mérite insigne de découvertes navales de la plus haute importance.

Fort de l'approbation du Saint-Père, le fils de Jean Ier continue ses savantes recherches avec une nouvelle ardeur; et, pour vaquer plus tranquillement au travail, il va s'établir en Algarve près du promontoire de Sagres, où il établit une école de navigation. De là, il dirige les expéditions de Gonçalvez Baldaya et de Nuno Tristam, qui s'avancent au delà du cap Bojador, découvrent les côtes de la Guinée et se mettent en rapport avec les noirs habitants de ces parages. Peu de temps après, Denis Fernandez, écuyer d'Alphonse V, pénètre jusqu'au fleuve Sénégal, poursuit sa route et arrive au cap Vert.

Les relations qui s'établirent bientôt entre les Africains et les Portugais amenèrent des échanges de poudre d'or et de marchandises diverses; puis, hélas! vint la traite des nègres, odieux trafic qui révolte toute âme honnête. Pourquoi ne pas évangéliser ces pauvres sauvages dans leur pays même, plutôt que de les réduire en servitude loin du sol natal?

Heureusement que, pour l'honneur de l'humanité, l'esclavage a presque tout à fait disparu; je fais les vœux les plus sincères pour qu'il n'en reste plus la moindre trace dans un prochain avenir.

L'île d'Arguin, qui vit en 1816 le fameux naufrage de la *Méduse,* fut découverte un an avant la mort de don Henri; les guerres de Castille et les expéditions contre les Maures, qui occupèrent le règne d'Alphonse V, arrê-

tèrent l'élan des excursions lointaines. Néanmoins, de 1469 à 1471, c'est-à-dire dans l'intervalle de deux années, d'intrépides voyageurs se rendirent à la Mina, ainsi appelée à cause de ses gisements d'or, au pays des Achantis sur la côte de Guinée, pénétrèrent aux îles Fernando-del-Po, doublèrent le cap Sainte-Catherine et visitèrent successivement San-Thomé, Anno-Bueno, et plusieurs autres contrées dont le souvenir se perdit un moment au milieu des agitations politiques.

Jean II, comme nous l'avons dit, tenait surtout à favoriser le commerce en entretenant parmi ses sujets une noble émulation pour les grandes entreprises. A peine affranchi des luttes et conspirations auxquelles il avait coupé court par des actes d'autorité, qu'on peut regarder comme excessifs si on les envisage en eux-mêmes, ce monarque absolu prend toutefois l'avis de son conseil, et, après un long débat où il réunit la majorité des voix, il charge Diégo d'Azambuja, homme courageux et expérimenté, de s'embarquer pour la Mina et d'y bâtir un fort sous le vocable de saint Georges, patron des guerriers. Le roi avait une dévotion particulière à ce glorieux protecteur des gens qui exercent la profession des armes.

Diégo met à la voile et arrive à destination après une traversée de trente-sept jours, sans avoir éprouvé de graves avaries de la part des vents et des tempêtes. Son premier soin est de rendre visite à Caramança, roi des Noirs, qu'il sait bien disposé en faveur des étrangers. Comme il est dans la nature des peuples primitifs de se laisser prendre par les sens, le capitaine portugais ne néglige rien pour donner un aspect imposant à son escorte; il fait revêtir à ses marins leurs plus beaux habits, sur lesquels brillent des armes d'un superbe éclat; et descendu à terre, il avise l'arbre le plus majestueux, pour y placer le drapeau national. Sous l'ombrage de ce géant des forêts, (sans doute un baobab) un autel est bientôt dressé, et, en présence de Caramança et de sa

cour, et d'une foule de nègres attirés par la curiosité, commence le chant d'une messe célébrée pour le repos de l'âme de don Henri, de savante et glorieuse mémoire. C'était la première fois que le saint sacrifice était offert sous la zône torride.

L'office terminé, l'entrevue a lieu dans une immense case faite de branchages ingénieusement entrelacés et recouverte de larges feuilles de balisier. Des palmiers, des cocotiers, des fougères gigantesques et une foule de plantes inconnues à l'Europe frappent d'abord la vue, mais, en somme, le pays peut à peine suffire à la nourriture de ses habitants. Sans ses mines et sa situation avancée dans la mer, jamais le roi de Portugal n'eût songé à y établir une garnison permanente.

Après les compliments d'usage, traduits par des interprètes, don Diégo et le chef africain s'occupent d'un traité d'alliance. La construction du fort est décidée : des présents s'échangent de part et d'autre; et, quand la nuit arrive, on allume des feux de joie, qui éclairent au loin la vaste étendue de l'Océan.

Pendant les travaux de la citadelle, qui durent deux ans, les meilleures relations ne cessent d'exister entre les indigènes et les envoyés de Jean II. Le roi Caramança vient souvent accompagné de ses principaux officiers armés de zagaies et de carquois garnis de flèches visiter don Diégo et ses ingénieurs. Ces entrevues ont quelque chose de solennel; les plus distingués parmi les noirs portent une ceinture tissue de fibres de palmiers et teinte de diverses couleurs; leurs bras et leurs jambes sont ornés de bracelets d'or; des chaînettes de même métal se font remarquer dans les cheveux et la barbe de ces hommes du désert. Quoique livrés au fétichisme le plus grossier, ils écoutent avec attention les paroles d'Azambuja qui s'efforce de leur démontrer l'existence de Dieu, seul créateur de l'univers, et les bienfaits de la religion chrétienne.

Le polythéisme, chacun le sait, n'a jamais été le plus grand obstacle à la propagation de l'Evangile, car il suffit d'un peu de raison pour comprendre l'absurdité du culte des idoles; mais ici, comme chez les Turcs et les Arabes qui cependant n'admettent qu'un seul principe de toutes choses, la pluralité des femmes est une coutume contre laquelle viennent échouer le zèle et l'éloquence des prédicateurs. Il est bien plus facile de redresser l'esprit que de guérir les faiblesses du cœur.

Enfin la redoute s'élève sur la pointe d'un monticule qui domine les flots; des soldats aguerris sont préposés à sa garde, et, au bout de peu de temps, il s'établit aux environs un centre de commerce assez important pour acquérir le titre de cité. Au retour de don Diégo, le roi de Portugal ajoute à ses titres celui de *seigneur de Guinée.*

VIII. — ÉVANGÉLISATION DU CONGO.

En 1484, un autre capitaine, connu sous le nom de Diégo Cam, ayant reçu les instructions de Jean II, appareillait pour la Mina et devait pousser plus loin ses explorations. Après avoir doublé le cap Sainte-Catherine, ce hardi navigateur s'avance jusqu'à l'embouchure d'un fleuve appelé le Zaïre, qui prend sa source dans une montagne de la tribu des Régas, l'une des plus importantes de la contrée. Là, il plante une borne sur laquelle est gravée une inscription en latin, en arabe et en portugais, où se lisent le nom du roi, le sien et celui des officiers qui l'accompagnent. C'est une prise de possession.

Le fleuve dont il s'agit s'appela longtemps, en mémoire de ce fait, le *Rio del Padron,* ou le fleuve du Monu-

ment; il est connu aujourd'hui sous le nom de Congo, ainsi que le pays qu'il arrose.

Assemblage de petits Etats indépendants, le Congo est situé sous la zône torride, au sud de l'équateur. Il s'étend au nord jusqu'au cap Lopez, est borné à l'est par la région des Régas, au midi par l'Angola, et confine à l'ouest à l'océan Atlantique. Diégo Cam, ayant remonté le cours de l'eau, rencontre à une certaine distance des naturels de cette région inconnue et cherche à s'aboucher avec eux. Vaine tentative : ils ne peuvent converser que par signes; néanmoins, dans ce langage muet, le navigateur finit par comprendre que ces nègres lui disent qu'ils ont un roi dont la demeure n'est pas fort éloignée.

Il envoie des marins à terre avec un lieutenant chargé d'offrir des présents consistant principalement en colliers de verre et en clochettes au potentat qui exerce son autorité sur les rives du Congo. Quelques jours se passent : ne voyant point revenir ses hommes, le capitaine portugais s'empare, par ruse ou par force, d'un certain nombre de noirs et remet à la voile pour Lisbonne. Cet acte, sans doute, manque de loyauté, mais il appartient à l'histoire.

On dit que, pendant la traversée qui fut longue et orageuse, les indigènes de la côte d'Afrique, traités humainement, apprirent assez passablement la langue portugaise pour être en état d'en faire usage à leur arrivée au port. Afin de ne pas les désespérer, Diégo Cam, en s'emparant de leurs personnes, s'était engagé à les ramener dans leur patrie au bout de deux ans.

Jean II accueillit avec bonté ces otages d'un nouveau genre; puis, les questionnant sur les mœurs et usages du Congo, il en retira de précieux renseignements pour ses expéditions futures. Plus doux et plus accessibles à la civilisation que les habitants de la Guinée qui avaient déjà paru à la cour, les captifs des bords du Zaïre firent bientôt l'admiration de la capitale. C'était à qui voudrait les voir et les interroger.

Les chroniques lusitaniennes ne disent pas si ces idolâtres se convertirent au christianisme; il est cependant permis de le présumer. Toujours est-il que, quand vint le temps fixé pour leur retour, ils étaient parfaitement au courant des habitudes européennes.

Que ne m'est-il donné de retracer l'enthousiasme du roi pour de nouvelles découvertes? Il cherche avidement la route des Indes, désireux d'ajouter un fleuron à sa couronne, et de contribuer au bonheur de son peuple en ouvrant des débouchés aux produits nationaux. Mais, si les intérêts matériels sont l'objet de ses constantes préoccupations, il ne néglige pas non plus de veiller à la propagation de la foi. Diégo Cam s'embarque une seconde fois avec ordre de pousser plus loin encore ses investigations; sur le navire qu'il commande, se trouvent des missionnaires destinés à évangéliser le Congo.

Pour charmer les ennuis d'une longue traversée, les matelots racontaient les péripéties de leurs voyages passés, les nègres faisaient la description de leur pays qu'ils allaient bientôt revoir, les prêtres chantaient des hymnes et des cantiques; une douce joie régnait à bord de la flotte. Seul, le commandant était inquiet. Comment les compagnons qu'il avait laissés au milieu des sauvages, le recevraient-ils, si toutefois ils étaient encore vivants?...

Arrivée à l'embouchure du fleuve qui, comme nous l'avons dit, a donné son nom à toute la côte, l'escadre, composée de quelques caravelles, en remonte le cours jusqu'à Benguéla, où réside le roi africain. Celui-ci, qui s'est montré favorable aux Portugais abandonnés, reçoit avec joie les présents que lui envoie Jean II, et rassure Cam et ses officiers sur le sort de leurs compatriotes. Peu de temps après, les exilés paraissent, et, tout entiers au bonheur de revoir des visages blancs et d'entendre les accents de leur langue maternelle, ils se jettent dans les bras de leurs anciens camarades en pardonnant les torts qu'on a pu avoir à leur égard.

Le temps que passèrent ces soldats chrétiens parmi les infidèles ne fut pas perdu. Ils apprirent à ces derniers à se bâtir des logements plus commodes que les misérables cabanes en usage avant leur arrivée, à cultiver les terres d'une manière plus intelligente, à mieux vaquer aux soins d'hygiène et de propreté, et s'appliquèrent enfin à leur donner une haute idée de la religion chrétienne.

C'est ainsi que s'ouvrirent les voies à la prédication de l'Evangile. Les missionnaires, animés d'un saint zèle, trouvèrent le roi du Congo dans les meilleures dispositions à leur égard. Ce prince, que son intelligence et son courage avaient placé à la tête d'un peuple guerrier, suivait, comme le plus simple de ses sujets, les instructions religieuses. La grâce opérait si bien en lui que, sur le point de livrer une grande bataille à d'injustes agresseurs, il demanda le baptême.

Entraînées par l'exemple du souverain, les masses, déjà éclairées mais hésitantes encore entre l'erreur et la vérité, se décident à renoncer au culte insensé des idoles et à se ranger sous la bannière de Jésus-Christ, le vrai libérateur du genre humain.

Quel beau jour de fête que celui où le monarque des Noirs et son fils aîné renoncèrent à Satan, à ses pompes et à ses œuvres! Les conversions devinrent si nombreuses, qu'il fallut appeler de nouveaux ouvriers évangéliques; puis, comme toujours, la civilisation marchant à la suite du christianisme, on vit bientôt les familles indigènes les plus notables envoyer leurs enfants à Lisbonne pour les former à la science et à la vertu.

IX. — LÉGENDE DU PRÊTRE JEAN.

« Parmi les récits merveilleux qui ont eu cours dans le moyen âge, dit M. Ferdinand Denis, il n'est peut-être pas un mythe plus généralement répandu que celui du prêtre Jean ou preste Jean; non-seulement il circule dans toute l'Europe, mais il frappe toutes les imaginations, et s'il agrandit le cercle des fictions poétiques qui s'étendent jusqu'à la renaissance, à l'imitation des grandes traditions fabuleuses de l'antiquité, il contribue dès l'origine à étendre le champ des découvertes dans le monde réel. »

Jean II, qui cherchait la route des Indes par terre, se tenait au courant de tout ce qui pouvait favoriser son entreprise. Or, à cette époque, on croyait généralement en Portugal que dans l'Ethiopie occidentale, au pays des Abyssins renommé pour ses richesses, il y avait un prince revêtu à la fois du sacerdoce et de l'empire.

Voulant à tout prix se mettre en rapport avec le prêtre Jean, comme on l'appelait, il envoya en 1486 à Jérusalem un religieux de l'ordre de Saint-François et un gentilhomme de mérite, avec la recommandation de se joindre aux pèlerins d'Abyssinie quand ceux-ci se remettraient en route pour regagner leur patrie. Il paraît que, faute de connaître la langue arabe, ces deux messagers ne purent remplir leur mission.

Contrarié mais non découragé, le roi de Portugal n'abandonna pas son dessein; nous verrons plus tard l'exécution qu'il lui donna. C'est ici, il me semble, le lieu d'éclaircir, autant que possible, la fameuse légende du prêtre Jean, personnage célèbre qui peut-être n'a jamais existé.

Les Nestoriens, condamnés au concile général d'Ephèse pour leurs erreurs sur l'incarnation du Verbe, se répandirent de bonne heure dans l'Asie centrale; on croit

qu'au XIe siècle ils convertirent à la foi chrétienne altérée par le schisme le roi de Karaït en Tartarie, et que même ils l'ordonnèrent prêtre.

Plus tard, sous le pontificat d'Alexandre III, l'un des successeurs de ce prince oriental ayant témoigné le désir de se mettre en communication avec le Saint-Siège apostolique, envoya au chef de l'Eglise romaine une lettre par laquelle il lui faisait acte de soumission et sollicitait la faveur de posséder une église dans la ville éternelle et un autel dans la basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.

Le pape, disent les Annales ecclésiastiques de Baronius, accéda à cette requête; il fit même plus, car il chargea un de ses légats de se rendre auprès du roi de Karaït pour recevoir son abjuration, ainsi que celle de ses sujets. Là se terminent nos renseignements.

Ce n'est que deux cents ans plus tard, au XIVe siècle, après la conquête de la Tartarie par les Mongols, que nous retrouvons un des derniers rejetons de la race des princes Karaïtes revenu à l'hérésie de Nestorius et converti par un missionnaire franciscain.

Que le premier roi tartare qui s'est fait chrétien ait pris le nom de Jean au baptême, c'est fort possible; que le sacerdoce ait été conféré à ce monarque ou à quelqu'un de ses successeurs régnant sous le même nom, il n'y a encore là rien d'invraisemblable. Il est certain que les évêques nestoriens n'ont jamais été bien exigeants pour les dispositions quand il s'est agi de conférer les ordres. A l'époque où la légende du prêtre Jean s'est répandue, l'Orient était peu connu; il n'est, par conséquent, pas étonnant qu'on n'ait pu bien préciser le pays où vivait ce souverain extraordinaire.

Un ambassadeur du roi de Bénin, région du golfe de Guinée, découverte en 1484 par le navigateur portugais Joseph d'Aveiro, ayant appris à Jean II qu'à une distance de vingt lunes de marche, c'est-à-dire à deux cents

cinquante lieues environ de la Nigritie maritime, il y avait un puissant empire dont tous les Etats voisins étaient tributaires, il n'en fallut pas davantage pour éveiller l'attention d'un prince qui ne se lassait point d'étudier la cosmographie.

— Quel est, dit-il à l'envoyé africain, le nom du roi de cette grande contrée?

— Sire, on l'appelle Okané, et il ne se montre aux étrangers que couvert d'un manteau de soie qui lui cache tout le corps.

— Comment reçoit-il les députations?

— Il fait de beaux présents ~~à ses suzerains~~ aux rois étrangers et à leurs représentants.

— En quoi consistent ces présents?

— Je ne saurais tous les énumérer, mais il s'y trouve toujours un bourdon, un casque de cuivre brillant et une croix à peu près semblable à celle que portent les commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, que j'ai vus près de votre Majesté. On dit que ce grand seigneur est pontife et roi.

Après avoir congédié l'ambassadeur, Jean II entre dans son cabinet de travail, consulte toutes ses cartes, suit de l'œil les contours du royaume du Bénin, passe en revue les pays limitrophes, et finit par s'arrêter à l'Abyssinie.

— C'est ici, dit-il en lui-même, que doit habiter ce roi chrétien dont on parle tant; ce roi, après tout, ne saurait être autre que le prêtre Jean.

Joyeux de ce qu'il considère comme le résultat de ses recherches, le roi de Portugal appelle ses conseillers, leur fait partager son enthousiasme et décide une nouvelle expédition par terre et par mer.

D'un autre côté, les croisades, en multipliant les rapports avec l'Orient, pays par excellence du merveilleux, avaient depuis longtemps déjà accrédité la légende de ce personnage fameux qu'on prétendait faire descendre des

anciens Mages et régner sur un grand peuple à l'extrémité de l'Asie.

Dès l'an 1145, un évêque de Gabula, en Syrie, avait présenté au pape Eugène III une députation d'Arméniens qui racontaient des choses étonnantes au sujet du prêtre Jean, dont la renommée était arrivée jusqu'à leurs oreilles.

Selon les rapports qui leur étaient parvenus, ce roi, revêtu de la dignité sacerdotale, avait vaincu les Perses et les Mèdes, s'était emparé d'Ecbatane et accourait au secours de Jérusalem, lorsque des circonstances imprévues l'avaient forcé de rentrer dans ses États. Ils citaient également une lettre que le même souverain aurait adressée à Manuel, empereur de Byzance.

Environ un siècle plus tard, c'est-à-dire en 1219, Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, rendant compte au pape Honorius III des succès de la cinquième croisade, lui parle d'un roi des Indes, appelé David et surnommé le prêtre Jean, qu'il regarde comme suscité de Dieu pour combattre les infidèles.

Je pourrais m'étendre longuement sur les récits légendaires qui ont occupé tout le moyen âge au sujet d'un héros, dont l'existence n'est rien moins que certaine. L'insistance de Jean II à découvrir le royal pontife, qu'il croyait propre à favoriser ses desseins dans la conquête du Malabar, n'eût-elle eu pour résultat que de faire avancer les études cosmographiques, qu'il faudrait encore s'en féliciter.

A des connaissances extraordinaires pour son temps, le roi de Portugal joignait une fermeté de caractère que rien ne pouvait déconcerter. Toujours entouré de voyageurs et de savants, il ne rêvait que découvertes et conquêtes nouvelles; il s'agit maintenant d'un des événements les plus remarquables de son règne, je veux parler du résultat d'une importante expédition maritime.

X. — LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Diégo Cam avait dépassé les limites du Congo; il était réservé à d'autres d'aller encore plus loin. Le 2 août 1446, deux navires de cinquante tonneaux chacun, suivis d'une embarcation chargée de vivres, partaient de Lisbonne sous le commandement en chef de Barthélemy Diaz, gentilhomme distingué, qui avait déjà fait ses preuves dans les excursions lointaines. L'équipage était composé d'hommes aguerris aux dangers de la navigation.

Jusqu'au fort de la Mina, il n'y avait qu'à suivre la route connue, mais au delà des parages visités par Cam, se présentaient des côtes que nul navigateur n'avait encore explorées. Aussi, à chaque baie, à chaque embouchure de rivière où il pouvait jeter l'ancre, Diaz plantait-il une borne aux armes de sa nation, selon l'usage d'alors, en signe de prise de possession.

Plus hardi que ses prédécesseurs, il ne craint pas de perdre la terre de vue pour s'élancer dans les solitudes sans fin de l'immense océan. Ayant laissé sur les dernières limites de la Guinée la caravelle pourvue du ravitaillement, l'intrépide marin commence par se diriger au nord et ne tarde pas à s'apercevoir d'un changement presque subit de température. Le vent souffle avec furie : il faut carguer les voiles qui offrent le plus de prise à l'ouragan et se tenir à la cape. Ballottés par les vagues, dont les brusques mouvements soulèvent et creusent tour à tour une mer déchaînée, les deux navires sont bientôt dispersés; la nuit, en amenant les ténèbres, ajoute encore de nouveaux périls à la situation déjà si effrayante des explorateurs portugais. Toujours calme au milieu de l'orage, Diaz ordonne de gouverner à l'est; puis, lorsque le soleil paraît à l'horizon, il découvre, à une faible dis-

tance, l'autre bâtiment qui a manœuvré dans la même direction.

Enfin le beau temps revient : on s'oriente, on tient conseil, et il est décidé qu'en remontant vers le nord, il y a plus de chances de rencontrer promptement un port où se reposer et s'abriter pendant quelque temps. Pour lors, naviguant de conserve, le chef de l'expédition et son lieutenant ne visent qu'un seul but; et, au bout de peu de jours, ils atteignent une baie, sur le rivage de laquelle paissent de nombreux troupeaux gardés par des nègres. Ceux-ci s'enfuient à l'aspect des blancs et abandonnent leur bétail. En souvenir de cette rencontre, ce lieu fut appelé l'Anse des Vachers, *Angra dos Vaqueiros;* continuant ensuite à longer la côte, Diaz et ses compagnons finissent par se résoudre à aborder un îlot qui leur semble propre à assurer leurs quartiers d'hiver.

C'est sur ce coin de terre, peu isolé du continent, que se décida l'une des plus importantes découvertes du règne de Jean II. Découragés par les effroyables bourrasques qu'ils avaient subies, et craignant de mourir de faim dans ces lointains parages, les matelots demandaient à retourner dans leur patrie. Le commandant, au contraire, qui tenait à signaler son voyage par quelque chose de grand, voulait pousser ses vaisseaux jusqu'au point où se termine l'Afrique. « Si nous ne reconnaissons le cap que nous avons pris à cœur de doubler, disait-il à son équipage, ne serons-nous pas déshonorés aux yeux de nos concitoyens? Encore un peu d'efforts, mes amis, et notre gloire sera assurée. »

Comme Christophe Colomb le fera quelques années plus tard, Barthélemy Diaz supplie ses hommes d'avoir confiance en lui, mais ils demeurent sourds à ses prières. Les murmures devenant plus forts, il y a lieu de prendre un parti. Dans cet îlot de la Cruz, ainsi nommé de l'érection d'une croix, on délibère sur la conduite à tenir dans les circonstances présentes. Les avis sont partagés;

cependant la majorité demande le retour immédiat en Portugal.

Quelle n'est pas la tristesse du chef de l'expédition à la vue de cet arrêt sans réplique. Il veut toutefois mettre sa responsabilité à couvert en faisant signer à ses officiers l'acte qui l'oblige à renoncer à ses projets. Pourquoi tant de fatigues et de peines pour arriver à un si pauvre résultat? Que pensera le roi de l'échec d'une entreprise à laquelle il attachait tant d'espérances en vue de la conquête de l'Inde?

Trop épris de son idée pour l'abandonner soudain, Diaz se recueille, consulte ses cartes et sollicite comme une faveur trois jours de nouvelles recherches. Ce délai est accordé et les navires reprennent le large. Le temps s'écoule rapidement et n'amène point le résultat désiré; les murmures redoublent; et, après avoir reconnu l'embouchure du fleuve connu aujourd'hui sous le nom de *Rivière aux Poissons,* il faut songer à rebrousser chemin.

En revoyant l'îlot de la Cruz, l'infortuné Diaz pleure comme un enfant : « Nous ne sommes donc venus jusqu'ici à travers mille dangers que pour y planter une borne! » s'écrie-t-il dans sa douleur. Il s'éloigne à regret du rocher que domine la croix; une tempête s'élève et le jette plus près de la côte d'Afrique; et, tout à coup, au fort de la tourmente, ses yeux distinguent le grand cap, objet de ses vœux, qu'il avait déjà doublé sans le savoir, à une distance de quarante lieues.

Quand une accalmie vient succéder à l'orage, le commandant est radieux; il relève le plan de cette pointe de terre cachée pendant tant de siècles aux regards des mortels, et dit à ses compagnons : « Notre mission est remplie; nous pouvons maintenant nous livrer à la joie, car nous avons plus fait pour notre pays que tous ceux qui nous ont précédés; donnons, si vous le voulez, le nom de *Cap des tempêtes* à ce promontoire où nous avons failli trouver la mort, et hâtons-nous de regagner les bords

chéris du Tage. Allons hardiment nous présenter au roi de Portugal, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle qui doit combler tous ses désirs. »

A mesure qu'on remonte vers l'équateur, les vents soufflent avec moins de violence; une brise favorable gonfle les voiles, et lorsque se révèlent les abords dentelés du golfe de Guinée, l'aviso chargé de vivres, qui a été laissé sous la garde du frère de Diaz, apparaît comme une épave flottante, au-dessus des eaux.

L'espace qui sépare les deux portions de l'escadre étant franchi, un bien triste spectacle s'offre à la vue des excursionnistes. Des neuf hommes préposés aux soins de l'embarcation d'approvisionnement, il n'en reste plus que quatre, dont un infirme, qui meurt de joie en retrouvant ses compatriotes; les autres ont été massacrés par les noirs, en s'avançant imprudemment dans l'intérieur du pays. Diaz, pour se conformer aux instructions de Jean II, avait aussi déposé le long des côtes, de temps en temps, des nègres portugais, bien vêtus et munis du nécessaire, chargés de faire des échanges et de s'informer du prêtre Jean. Aucun de ces Libyens, amenés à Lisbonne pendant les guerres contre les Maures, ne revint sur le littoral rendre compte de sa mission; on a toujours ignoré quel fut leur sort.

Il n'y avait point à songer à remettre en route l'aviso, que les vers avaient à moitié rongé; on en retira les denrées, et on y mit le feu. Les deux autres navires, continuant leur marche, s'arrêtèrent un peu à Saint-Georges de la Mina où ils prirent un assez fort chargement de poudre d'or, dont le commerce commençait à s'étendre par les rapports des Européens avec les naturels. Enfin, après une absence de seize mois et dix-sept jours, Barthélemy Diaz rentrait à Lisbonne et rendait compte au roi d'une expédition qui laissait en arrière toutes les entreprises antérieures.

Jean II était à Santarem, où il passait une partie de

l'année dans le beau château de l'Alcazaba, bâti sur une éminence, près de la rive droite du Tage. C'est là qu'il reçut le grand navigateur, lorsque celui-ci vint lui faire la relation de son voyage.

Toujours préoccupé de la route des Indes, l'entreprenant monarque ne négligeait aucune occasion de s'instruire de tout ce qui pouvait favoriser ses vues de conquête. Il n'était pas tellement sûr de l'exactitude du rapport de l'ambassadeur du roi de Bénin, qu'il ne cherchât à découvrir par tous les moyens à sa disposition la véritable demeure du prêtre Jean. Nous avons vu avec quel enthousiasme il s'était prononcé pour l'Abyssinie, cependant il avait eu soin d'envoyer des émissaires sur les côtes de la Guinée. Après avoir reçu les hommages de Diaz, le roi lui adresse ainsi la parole :

— Eh bien! quel a été le résultat de votre longue excursion?

— Sire, lui répond le gentilhomme, je suis allé plus loin que mes devanciers, mais cela n'a pas été sans peine.

— Je vous remercie de votre zèle à mon service et suis décidé à le récompenser; continuez votre récit.

— Assailli par des ouragans affreux, j'ai été porté au delà de la langue de terre où finit l'Afrique, et ce n'est qu'en revenant sur mes pas, que j'ai découvert le cap que nul vaisseau n'avait encore doublé. En souvenir de la tourmente qui régnait en ce moment, nous l'avons, mes compagnons et moi, nommé le *Cap des Tempêtes.*

— Qu'il soit désormais appelé le *Cap de Bonne-Espérance,* s'écrie Jean II en serrant les mains de l'habile marin et en le félicitant avec effusion.

Une réflexion se présente ici à mon esprit : je me suis demandé souvent comment il se fait que Barthélemy Diaz ne se trouve plus, à partir de cette entrevue, à la tête d'aucune expédition importante. A-t-il donc été oublié? Sans doute, aussi modeste que méritant, le vaillant capitaine n'est point allé implorer les faveurs de la

cour, mais je ne puis croire qu'un souverain aussi appréciateur des services rendus que l'était le roi de Portugal ait négligé de récompenser celui qui fraya la voie à la conquête des Indes orientales.

Il est vrai que la découverte du cap fut la dernière des grandes entreprises maritimes du règne de Jean II. Emmanuel, son successeur, semble s'être peu souvenu de Diaz qui, à la suite de Vasco de Gama, ne montait qu'une simple caravelle et ne fut point autorisé à aller au delà des îles du cap Vert. Par une fatalité étrange, ce courageux navigateur revenant du Brésil, où il s'était distingué sous les ordres d'Alvarez Cabral, périt dans une tempête au cap de Bonne-Espérance, sur le théâtre même de sa première gloire.

Dès avant le retour de Diaz, Jean II avait songé à une expédition par terre au pays du fameux prêtre royal, dont il espérait le concours pour s'ouvrir la route de l'Hindoustan. L'insuccès de ses deux envoyés à Jérusalem, loin de le déconcerter, n'avait fait qu'augmenter le désir qu'il avait de réussir dans cette entreprise. Toutefois, il prend mieux ses mesures.

Comme nous l'avons dit, la connaissance de l'arabe, ou mieux de *l'algavaria,* idiome très répandu alors, pouvait seule assurer la réussite de la mission. Or, il y avait en ce moment à la cour un gentilhomme nommé Pierre de Covilhan, qui possédait parfaitement cette langue et avait beaucoup voyagé. On lui adjoignit un autre chevalier appelé Alphonse de Païva, et bientôt le jour de leur départ fut décidé.

XI. — EXPLORATION PAR TERRE DE LA ROUTE DES INDES.

Le 7 mai 1487, après avoir pris les dernières instructions du roi, les deux ambassadeurs, munis d'argent et

de lettres de recommandation, quittèrent le palais de Santarem pour se rendre à Naples, où ils ne passèrent que le temps strictement nécessaire aux renseignements dont ils avaient besoin pour gagner l'Egypte. Ils s'embarquèrent pour Rhodes, et là les chevaliers de Saint-Jean leur fournirent les moyens de passer à Alexandrie.

Cette ville, qui remonte à l'an 332 avant Jésus-Christ, et qui porte le nom de son fondateur, possédait, à l'époque de sa splendeur, près d'un million d'habitants; elle déchut sous la domination des Turcs, mais le coup le plus fatal pour son commerce sera, à la fin du XVe siècle, la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance.

On était, pour ainsi dire, à la veille de cet évènement lors de l'arrivée des gentilshommes portugais dans la cité d'Alexandre le Grand, puisque, dix ans plus tard, l'expédition de Vasco de Gama faisait abandonner le chemin de l'Asie par l'Égypte.

Un incident imprévu faillit faire échouer une seconde fois les projets du roi de Portugal touchant la recherche des Etats du prêtre Jean. Pierre de Covilhan et Alphonse de Païva tombèrent malades sous l'influence de la chaleur excessive de l'été, et coururent même le danger de perdre la vie par suite des fièvres pernicieuses qu'ils avaient contractées. Ils finirent néanmoins par se rétablir; et, aussitôt leurs forces revenues, ils partirent pour le Caire, où ils firent la rencontre d'une caravane de Maures qui se rendaient à Aden sur la côte méridionale de l'Arabie, près de l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb.

Arrivés à Tor, à l'entrée du golfe de Suez, les deux voyageurs portugais se séparèrent, en se donnant rendez-vous dans un an. Ils devaient, au bout de ce temps, qui paraissait suffisant à l'accomplissement de leur mission, se retrouver au Caire et de là regagner leur patrie.

Païva, au milieu de mille dangers, traverse la Haute-Egypte en remontant le cours du Nil, s'engage parmi les

tribus sauvages de l'Ethiopie et pénètre enfin au pays des Abyssins. Il n'est guère possible de le suivre dans les déserts brûlants où les sables entravent sa marche, où le *khamsin,* vent terrible qui rappelle le siroco de la Méditerranée, soulève des flots de poussière et le forcent à fermer les yeux; le défaut de documents m'oblige à garder le silence sur les aventures de ce brave chevalier, dont les relations écrites, s'il en existe, n'ont point encore vu le jour.

Quant à l'autre émissaire de Jean II, son histoire est plus connue. De Tor, il passe à Aden et attend une occasion favorable pour s'embarquer sur la mer Rouge. Ce port, qui était autrefois l'entrepôt du commerce de toute l'Asie, n'avait point encore perdu de son importance au moment de l'arrivée de Pierre de Covilhan; ce ne sera qu'un peu plus tard, après l'expédition de Gama.

De nos jours, l'ouverture du canal de Suez, due à l'intelligente initiative d'un Français, a rendu à la ville d'Aden son ancien lustre; l'Angleterre s'y maintient au prix de grands sacrifices, car elle sent tout le prix d'une possession qu'on peut, en quelque sorte, considérer comme l'entrée du vaste empire des Indes.

Aussitôt qu'il le peut, le gentilhomme lusitanien prend passage à bord d'un bâtiment arabe en partance pour Cananor, l'une des stations de la mer d'Oman, et, après une heureuse traversée, touche le sol de l'Inde.

Il me faudrait l'imagination de Bernardin de Saint-Pierre pour rendre les impressions que dut éprouver l'ambassadeur de Jean II, en contemplant les merveilleux sites de l'Orient. Ne pourrait-on pas, avec le poète cité par M. Ferdinand Denis, dans l'ouvrage intitulé : *Scènes de la nature sous les tropiques,* lui faire dire, à l'aspect du jour naissant sous un ciel d'une pureté sans pareille :

Dévoilant par degrés sa blancheur éclatante,
La fleur de l'agathis, au rayon matinal,
De son lustre mobile allume le cristal.

Comme, rallumant les éclairs de leur ailes,
Mille insectes légers, vivantes étincelles,
Mille oiseaux qu'à l'éclat de leurs fraîches couleurs,
Mes yeux dans le feuillage avaient pris pour des fleurs,
Se jouant sur l'émail des lianes fleuries,
Semaient leurs rideaux verts du feu des pierreries.
J'ai cru voir dans les bois, de leur reflet paré
Voltiger du saphir le rayon azuré,
L'opale aux flammes d'or, l'hyacinthe vermeille...
Mais de ce songe aimable un chant léger m'éveille;
La voix du bengali soupire avec douceur,
Et son soupir ressemble au parfum d'une fleur.

Cependant sous mes pas s'allume la poussière;
L'azur des mers rayonne; un voile de lumière,
D'un ciel rouge et pareil au rubis enflammé,
Sur mes yeux éblouis s'abaisse... Accoutumé
Aux frais abris des bois, mon front se réfugie
Sous d'épais lataniers, dont la feuille élargie,
Cercle toujours mobile, en rayons divisé,
Brise les traits du jour, et dans l'air embrasé,
Sur un pivot flexible, éventail de verdure,
Cède aux soupirs des vents et redit leur murmure.

De Cananor, ville relativement peu considérable, Pierre de Covilhan se rend à Calicut, qui a donné son nom aux toiles de coton dites *calicots*, et qui, par divers submergements, a été considérablement amoindrie. Il passe ensuite à Goa, destinée à devenir la capitale des possessions portugaises dans les Indes.

Située à la pointe nord de l'île de ce nom, Goa était déjà, à cette époque, un important centre de commerce. Elle fut, ainsi que ses environs, peuplée par une colonie de marchands chassés du Malabar, si l'on en croit une tradition locale; lorsque don Alphonse d'Albuquerque s'en empara en 1510, elle était au pouvoir des Arabes. On y voit encore le tombeau de saint François Xavier, mais, de l'opulente cité du XVIe siècle, il ne reste que bien peu de traces.

Ce n'était guère dans les mosquées musulmanes, ni dans les pagodes indiennes, que Covilhan pouvait avoir des nouvelles du prêtre Jean; aussi s'adressait-il de préférence aux voyageurs instruits qu'il rencontrait. Beau-

coup avaient entendu parler du roi-pontife comme d'un personnage fameux, mais personne ne savait au juste où se trouvait son empire.

Quittant donc Goa, l'explorateur portugais, heureux de pouvoir rendre compte à son souverain des choses de l'Inde, effectue son retour par la Perse et l'Arabie, et se rend à Sofala, à l'entrée du canal de Mozambique, où il espère trouver le moyen de regagner l'Egypte. Si, là encore, il ne peut obtenir de renseignements précis sur la demeure du monarque légendaire qu'il cherche à cor et à cris, il se met du moins au courant du trafic de poudre d'or et de dents d'éléphants, qui doit enrichir plus tard ses compatriotes.

Revenu à Aden, Pierre de Covilhan se hâte de partir pour le Caire, où il compte revoir Alphonse de Païva. Celui-ci, en effet, était arrivé à ce lieu de réunion quelque temps avant lui; mais, hélas! une maladie cruelle l'avait emporté. En apprenant la mort de son compagnon, le brave gentilhomme éprouve une douleur profonde, et ne songe plus qu'à s'embarquer au plus tôt pour le Portugal. Quant aux lettres et papiers du défunt, nul ne sait ce qu'ils sont devenus.

Au moment où l'ambassadeur survivant se préparait à prendre le chemin d'Alexandrie, deux juifs espagnols vinrent inopinément le faire changer de résolution. Quels sont ces hommes qui se disent envoyés de Jean II? L'un, Rabi Abraham, est natif de Béja, dans la province d'Alentéjo, et paraît instruit; l'autre, nommé Joseph, dont l'origine m'est inconnue, exerce l'humble profession de cordonnier à Lamégo, dans le district de Beira. Il s'agit maintenant de savoir en quoi consiste leur mission.

Dans l'entretien secret qu'ils eurent avec Pierre de Covilhan, ils lui dirent ce qui suit: Ayant appris que le roi de Portugal désirait vivement connaître ce qui se passait dans l'Inde, Joseph, que l'amour des voyages avait conduit jusqu'à Bagdad, dans la Turquie d'Asie, était

venu rendre compte à la cour de Lisbonne de ce qu'il savait touchant les régions orientales. Le renseignement qui intéressa le plus le monarque, fut celui-ci : « Lorsque j'étais sur les bords de l'Euphrate, j'ai entendu parler du commerce qui se faisait dans l'île d'Ormuz; là, selon ce qui m'a été raconté, viennent s'accumuler les richesses des Indes et de la Perse, que des caravanes transportent ensuite à Alep et à Damas. » Tel avait été le récit du juif de Lamégo.

Jean II, ne recevant point de nouvelles de ses ambassadeurs, s'était décidé alors à expédier à leur recherche Joseph lui-même, et Rabi Abraham, autre israélite, plus érudit et mieux au courant des affaires diplomatiques. Ces messagers étaient porteurs de dépêches ayant trait, comme toujours, à la découverte du prêtre Jean.

Lorsque Covilhan eut pris connaissance des instructions royales, qui lui enjoignaient de ne point rentrer avant d'avoir rempli entièrement sa mission, il écrivit un rapport sur ce qu'il avait vu et entendu et le confia aux soins du cordonnier, qui repartit immédiatement pour l'Europe. Ce rapport parvint heureusement à destination.

Le fidèle chevalier portugais, que la mort de son compagnon, tout en l'affligeant vivement, n'a point découragé, prend avec lui Abraham et se dirige de nouveau vers Aden; ils s'embarquent tous deux dans ce port pour l'île d'Ormuz, où ils passent le temps nécessaire aux informations dont ils sont chargés, et ils se séparent sans songer, hélas! qu'ils ne se reverront jamais.

Pendant que Rabi Abraham profite des caravanes d'Alep pour reprendre le chemin de sa patrie, Pierre de Covilhan va explorer les côtes de la mer Rouge et parvient en Abyssinie, royaume supposé du prêtre Jean. Le négus, c'est ainsi qu'on appelle le souverain de ce pays, est, sans doute, fort surpris de s'entendre traiter de roi-pontife. Quoi qu'il en soit, il fait bon accueil au gen-

tilhomme portugais; mais, déjà malade, ce roi, nommé Iscander, meurt bientôt.

Le successeur de ce prince qui, très probablement, n'était pas même chrétien, se montra moins bienveillant à l'égard des étrangers. Il défendit même à Covilhan de retourner dans son pays. Ainsi l'ambassadeur de Jean II dut subir l'exil; il paraît que, résigné à son sort, il contracta mariage et passa le reste de ses jours dans une situation florissante. Il eut été heureux, si l'on pouvait l'être loin de sa patrie.

XII. — NOUVELLES EXPÉDITIONS EN BARBARIE.

J'ignore ce que devint Rabi Abraham; toujours est-il qu'il ne reparut point en Portugal sous le règne de Jean II. Si les explorations dont nous venons de parler furent incomplètes, elles eurent néanmoins pour résultat de fournir de précieux documents sur les Indes; elles préparèrent la grande entreprise de Vasco de Gama, qu'un autre roi devait mener à bonne fin. Emmanuel mit à exécution les vastes projets de son prédécesseur, mais on ne saurait sans injustice refuser à celui-ci la gloire de les avoir conçus.

L'année 1488 ouvre une nouvelle carrière aux faits d'armes qui signalèrent une foule de guerriers sur les côtes de la Mauritanie. Comme il a été dit précédemment, le sultan de Fez avait conclu un traité d'alliance avec Alphonse V, après la prise d'Arzilla et de Tanger; fidèle à ses engagements, il était néanmoins dans l'impuissance de s'opposer aux déprédations continuelles de quelques-uns de ses ~~suzerains~~ tributaires qui méprisaient son autorité. Pour rétablir l'ordre trop souvent troublé dans les Etats confé-

dérés, le roi de Portugal ordonne une levée de boucliers.

Parmi les musulmans qu'il s'agit de châtier, se trouve au premier rang Ali Barraie, chef d'autant plus considéré des siens, qu'ils le regardent comme appartenant à la race de Mahomet. — Afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, les préparatifs de l'expédition se font en secret. Don Diégo Fernandez d'Almeïda, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, est nommé commandant en chef; une flotte de trente vaisseaux, où prennent place cent cinquante cavaliers avec leurs montures, mille fantassins et un grand nombre de volontaires, se réunit sous les ordres de Jean d'Ataïde, que ses services maritimes ont élevé à la dignité d'amiral.

On met à la voile : poussés par une bonne brise, les bâtiments ne sont point forcés de trop s'écarter les uns des autres; nul pirate ne paraît à l'horizon; le débarquement s'opère à la faveur des ténèbres, dans la baie d'Anafé, non loin d'Amazor, sur les confins du Maroc.

Anafé, ville autrefois puissante, n'est déjà plus, à cette époque, qu'un amas de ruines. Successivement détruite par les chrétiens et rebâtie par les Maures, elle a, sous le règne d'Alphonse V, perdu ses derniers remparts. Sa baie, fort étendue, est protégée au nord-est par une digue de pierres, qui en indique l'entrée; fermée au sud-est par une chaîne de collines, elle offre un abri sûr aux navires qui s'y réfugient.

Un effet de mirage a, dit-on, imprimé à cette partie de la côte africaine un certain prestige qui frappe l'imagination des sectateurs de l'islamisme. Dès qu'on l'aperçoit en mer, les regards se portent sur des jardins à perte de vue et des fontaines jaillissantes, qui disparaissent à mesure qu'on s'approche du littoral. Cette sorte d'enchantement provient, selon les Maures, des trésors enfouis par le sultan Miramolin dans ces parages, pour les soustraire à l'avidité des ennemis du Croissant. Du reste, le moindre phénomène de la nature suffit pour créer une

légende chez les peuples soumis à l'influence des hallucinations enfantées par l'alcoran.

Sur ces rivages commence la région connue autrefois sous le nom de *Xaugia*, dont les Espagnols ont fait *Exovia,* mot que les Portugais emploient par métaphore pour désigner les cachots, les prisons et les lieux les plus obscurs. Vient ensuite la Duquéla, entre Amazor et le cap de Guer, qui occupe une étendue de quarante lieues de long sur trente de large et va toujours en s'élargissant jusqu'au pied des montagnes. Cette province est très peuplée et d'une grande fertilité; le fleuve qui l'arrose a été appelé *Marrobea,* ce qui signifie : *père de l'herbe.* Tributaire de Fez, elle refuse de s'acquitter de ses charges et ne craint pas de faire dévaster par ses guerriers les possessions portugaises.

Pour réprimer ces brigandages, don Diego Fernandez de Almeïda met ses troupes en marche et s'avance dans l'intérieur des terres. Surpris à l'entrée de la nuit, les Maures se rassemblent à la hâte; ils sont saisis de frayeur, et, pendant qu'ils rangent leurs masses pour fondre sur les chrétiens comme une avalanche, un feu terrible de mousqueterie les tient à distance. Enfin ils se décident à se porter de l'avant et succombent au nombre de neuf cents sous les coups des soldats européens. Les fuyards sont poursuivis par la cavalerie, qui fait quatre cents prisonniers.

Après avoir infligé cette rude correction aux barbares, qui ne veulent vivre en paix ni avec le roi, ni avec les étrangers, leurs voisins, et qui, préférant au travail régulier la rapine et le pillage, menacent continuellement les progrès de la civilisation, don Diégo retourne sur ses pas, rembarque ses troupes et vient rendre compte à Jean II du plein succès de son expédition.

Pendant que les tribus révoltées de la côte d'Anafé sont réduites à la soumission, Ali Barraie, le fameux chef dont il a été question, pousse ses déprédations jusqu'aux

portes de Tanger et s'empare des chrétiens qu'il trouve occupés à la culture des champs. Peut-être oublie-t-il qu'il y a dans la citadelle un homme capable de lui répondre et d'abaisser son orgueil. Don Jean de Ménézès, gouverneur de la place, ne laissera point à un autre le soin de combattre ce fils du Prophète, qui, sans doute, en cette qualité, se croit invincible.

A la première occasion qui se présente, le gentilhomme portugais fond sur son ennemi et le charge avec tant de courage qu'il le fait prisonnier. Cidéomar, oncle d'Ali Barraie, et les principaux chefs de l'armée mauresque tombent également au pouvoir du vainqueur. A la nouvelle de cette action d'éclat, le roi de Portugal ne peut contenir sa joie : « O Ménézès, s'écrie-t-il, quel service vous m'avez rendu! » et il s'empresse de remercier Dieu d'un tel succès.

Un trait qui prouve bien l'admiration que portait Jean II à la valeur de ses adversaires eux-mêmes, est le suivant. Il ne manqua pas de courtisans qui lui conseillèrent de mettre à mort l'audacieux chérif qui avait tant de fois bravé sa puissance et tenu en échec ses meilleurs guerriers. « Sire, lui disaient-ils, l'intérêt de l'Etat exige qu'on se débarrasse d'un fanatique qui ne prêche que rébellion et carnage; aux grands maux, il faut de grands remèdes. » Le roi indigné leur répondit : « J'estime trop la bravoure, partout où elle se trouve, pour ne pas lui rendre hommage. » Et bientôt après, il envoya un chirurgien panser les blessures d'Ali Barraie, et recommanda expressément à Jean de Ménézès de le traiter avec les égards dus à un homme de qualité.

Du reste, la captivité du chérif ne fut pas de longue durée. Rendu à la liberté moyennant une rançon qu'il ne put acquitter de suite, le prince africain laissa en ôtage deux de ses fils et quelques hommes de son entourage. L'année suivante, en 1489, Antonio de Noronha, chargé du gouvernement de Ceuta, ne fut pas si heureux

que le commandant de Tanger dans sa lutte contre les infidèles. Dans une sortie qu'il tenta dans la campagne, il se laissa entraîner par son ardeur juvénile et offrit le combat avec des forces insuffisantes. Les Maures lui ayant tendu une embuscade, le firent prisonnier.

Profondément affligé de cette défaite, Jean II songea un instant à passer lui-même en Afrique, mais il en fut détourné par d'autres préoccupations. D'ailleurs le comte de Borba ne tarda pas à venger l'échec de Ceuta; c'est lui qui, avec une poignée d'hommes, tint tête à l'ennemi devant Arzilla, et lui infligea une sanglante déroute. Alors les prisonniers furent échangés; Ali Barraie recouvra ses enfants sans bourse délier et se tint sans doute tranquille, puisqu'il n'est plus question de lui dans la suite.

XIII. — ARRIVÉE A SÉTUBAL ET BAPTÊME D'UN PRINCE YOLOF. — MORT DE BÉMOHI.

A peine la guerre contre les Maures était-elle terminée, qu'un évènement d'un autre genre vint fixer l'attention publique. Un navire qui revenait de l'île d'Arguin avait à bord un personnage avec lequel il importe de faire connaissance; c'était le premier de sa nation qu'on eût vu en Portugal. Si l'on s'en rapportait à certaines chroniques, Bémohi, c'est le nom de l'étranger, aurait eu toutes les qualités et les vertus qu'on rencontre à peine chez les peuples les plus civilisés, et cependant il était né sur les bords du Sénégal où, de nos jours même, la culture intellectuelle des indigènes laisse beaucoup à désirer.

Il me semble bon, avant de parler du sujet de la visite de ce prince de la Nigritie maritime, de faire connaître un peu son pays, non tel qu'il est aujourd'hui, mais

bien à l'époque qui nous occupe. Pour cela, nous consulterons les historiens et les géographes contemporains de Jean II. Voici ce qu'ils nous apprennent :

Les Yolofs, ou Ghiolofs, habitent la région du cap Vert sur une étendue de cent lieues de long et quarante de large, c'est-à-dire la zône comprise entre les fleuves Sénégal et Gambie, qui arrosent toute la contrée, désignée pour cela sous le nom de Sénégambie. Toutefois, ce nom est relativement moderne.

Divisés en plusieurs tribus, telles que celles des Synes, des Oualos, des Baols, des Kayors, des Ghighis, des Ghiakaous, etc., etc., les Yolofs proprement dits résident principalement au septentrion et avoisinent les possessions actuelles de la France. Leur territoire, grâce aux facilités d'irrigation, est très fertile; il abonde en bétail, vin, coton, ivoire, gibier et chevaux. Le blé, qu'on y cultive en petite quantité, donne deux récoltes par an, mais le froment et les fruits y font complètement défaut.

Une chaleur effrayante règne dans cette partie de l'Afrique; le thermomètre qui, dès le matin, marque vingt-huit degrés, monte jusqu'à quarante, et au-dessus, dans le milieu du jour. Quant aux mœurs des habitants, elles sont moins arriérées que dans la Guinée; plus habiles et plus industrieux que les autres nègres, les riverains du Sénégal administrent la justice et font la guerre conformément à des règles établies; l'islamisme, qu'ils ont en partie adopté, est mêlé d'une foule de superstitions qui tiennent à l'idolâtrie.

Bémohi appartenait à la famille royale de ce pays, et, à la suite de malheurs, que je me propose de raconter, il venait implorer le secours de Jean II à l'appui de ses droits méconnus.

Le roi de Portugal, qui n'a rien tant à cœur que ce qui peut faire honneur à la renommée de sa nation, s'empresse d'accueillir avec une bonté touchante le

prince noir en butte à l'infortune. Voulant le traiter somptueusement, il lui assigne pour résidence le château de Palmella, à huit kilomètres de Sétubal, et l'entoure d'un grand nombre de serviteurs. De plus, Bémohi est à même de s'instruire, car il trouve près de sa personne des hommes savants et des ministres de la religion catholique.

Doué de beaucoup d'esprit naturel, habile à tous les exercices du corps, excellent cavalier surtout, le jeune Yolof joint à ces avantages une taille élégante, des manières douces et un visage agréable, qui font, pour ainsi dire, oublier la noirceur de son teint. Il se met avec ardeur à l'étude de la langue portugaise, et, lorsqu'il est en état d'apprécier la vérité du christianisme, il n'hésite pas à demander le baptême.

Le nom de Jean lui fut donné sur les fonts sacrés, et de superbes fêtes accompagnèrent la cérémonie qui eut lieu dans cette circonstance solennelle. Après avoir été admis dans le sein de l'Eglise romaine, le nouveau chrétien fit serment de fidélité au souverain pontife, tant pour lui que pour ses futurs sujets qu'il s'efforcerait de convertir, s'il parvenait au trône.

Voici maintenant quelles sont les affaires qui l'amenaient en Europe. Les Portugais, en remontant le fleuve Sénégal, avaient rencontré un roi jouissant d'une grande autorité dans ces parages. Il s'appelait Barbiram et régnait sur les Yolofs. Etant venu à mourir, il laissa trois fils, dont deux d'une même mère, et l'autre d'une princesse veuve, qu'il avait épousée ensuite, et qui, elle-même, avait eu de son premier mari un enfant nommé Bémohi, c'est-à-dire celui qui fixe en ce moment notre attention.

De ces trois prétendants à la couronne, le frère utérin de notre personnage fut seul appelé par le peuple, et en prenant possession du pouvoir suprême, il ne voulut point se séparer de celui qui lui tenait par des liens si

chers. La faveur suscite toujours des ennemis : Bémohi ne tarda pas à s'en convaincre.

Sans cesse en butte, le roi et lui, à la haine, à la calomnie et au danger de mort, il songeait déjà à envoyer un ambassadeur auprès de Jean II pour lui exposer la position de son souverain, lorsque ce dernier fut assassiné par des mains fratricides.

En réclamant la protection de Jean II, dont les vaisseaux, en se rendant à la Mina, passaient par le cap Vert, le prince yolof voulait non-seulement assurer la sécurité de son frère et la sienne, mais encore entrer dans des relations de commerce qui mettraient son pays en rapport avec le monde civilisé. Il faisait en cela preuve d'un grand amour du progrès des lumières; son application à l'étude prouve du reste qu'il n'avait point un esprit commun. Ici commencent ses revers.

Les meurtriers cherchent à occuper la place du monarque qu'ils ont lâchement mis à mort; Bémohi, à la tête d'un parti puissant, s'oppose à leurs desseins et se pose lui-même en prétendant. Pendant deux ans de guerre civile, il lutte avec des chances diverses; puis, trahi par les siens qui passent à l'ennemi, il n'a que le temps, pour sauver sa vie, de s'embarquer pour l'île d'Arguin, où il rencontre le navire portugais qui le transporte à Sétubal.

Telle est, en peu de mots, l'histoire du prince noir, destiné, hélas! à périr d'une manière tragique. Le roi de Portugal, toujours porté aux entreprises chevaleresques, prend en main la cause de cet infortuné et fait équiper une forte escadre pour aller rétablir l'ordre dans le pays des Yolofs. En agissant ainsi, Jean II se propose d'assurer la propagation de la foi dans une contrée encore plongée dans les ténèbres de l'erreur, et en même temps d'ouvrir au trafic national une nouvelle source de débouchés.

Don Pierre Vasco de Acunha, surnommé *Bisagudo,* est chargé du commandement de l'expédition. Cet homme,

qui avait montré de la bravoure dans plusieurs circonstances, n'était cependant pas digne de la confiance du roi, comme nous le verrons bientôt. Les souverains, même les plus clairvoyants, sont exposés à être trompés. La pensée de découvrir le prêtre Jean, à laquelle il n'avait point renoncé, fit concevoir au monarque portugais le dessein de construire un fort à l'embouchure du fleuve Sénégal, et d'explorer l'intérieur du continent africain, dans un cercle plus ou moins étendu, selon les difficultés.

Tout étant prêt, les bâtiments mettent à la voile au temps désigné et font route vers la Nigritie occidentale; Bémohi, heureux de revoir sa patrie, s'entretient avec les missionnaires qui sont à bord du vaisseau, où il est traité avec les égards dus à son rang; on fait les plus beaux projets pour la régénération d'un peuple qui semble appelé à un avenir prospère. Arrivée à destination, l'escadre jette l'ancre non loin de la côte sur laquelle doit être bâtie la redoute destinée à protéger les intérêts du commerce et de la navigation.

Les travaux ne tardent pas à commencer : ils se continuent et s'achèvent d'autant plus promptement que les Yolofs, à la vue d'une flotte nombreuse et bien armée, ne songent pas même à s'y opposer. Cependant Bémohi rentre dans ses droits et remplace son frère sur le trône, au grand applaudissement d'un peuple qui ne demande qu'à jouir des bienfaits de la civilisation; le nouveau souverain n'oublie pas la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers le roi de Portugal; il lui sera fidèle jusqu'à son dernier soupir.

Il me reste une tâche bien pénible à remplir; à côté du tableau touchant de ce prince à peine instruit et commandant à des sujets barbares, qui sait néanmoins respecter la foi jurée, il me faut flétrir du crime de félonie un homme de haute naissance, que rien ne saurait excuser.

Construite sur une éminence qui dominait la mer, la

citadelle laissait à désirer sous le rapport de la salubrité. Les miasmes, qui s'exhalaient des marécages situés aux abords du fleuve, engendrait des fièvres dont l'influence pernicieuse décimaient la garnison. D'un autre côté, les échanges, auxquels le pays était encore peu habitué, ne répondaient point assez vite à l'attente de don Pierre Vasco de Acunha. Celui-ci, en sa qualité de gouverneur du fort, voulait s'immiscer dans les affaires locales et imposer des lois à Bémohi.

Quoique très dévoué à Jean II et à la nation portugaise, le roi africain tenait, à juste titre, à conserver son indépendance administrative. De là s'élevèrent sans doute des conflits. Le gouverneur, qui ne demandait qu'à abandonner un poste malsain et moins lucratif qu'il ne l'avait rêvé, chercha donc querelle à Bémohi en l'accusant de trahison, et, dans un accès de fureur, il le tua de sa main.

O honteux et déplorable crime! que vont penser les Yolofs d'un acte si atroce de la part d'un gentilhomme qui prétendait jouer à leur égard le rôle de civilisateur? Si le meurtrier, en se réfugiant sur les navires qui s'éloignent promptement du rivage, échappe à leur juste vengeance, l'implacable histoire lui imprimera sur le front un cachet d'ignominie.

La nouvelle de cette affreuse violation du droit des gens et de l'hospitalité affligea profondément le roi de Portugal; il examina sérieusement l'affaire et résolut d'infliger un châtiment exemplaire au coupable; mais, dit Vasconcellos, son historien, quand il vit qu'une foule de grands personnages étaient compromis dans ce crime abominable, il crut devoir garder le silence.

A la distance qui nous sépare de l'évènement, je ne saurais juger la conduite de Jean II en cette circonstance; tout me porte à croire que, s'il ne sévit pas, c'est qu'il en fut empêché par des motifs de prudence difficiles à apprécier aujourd'hui.

XIV. — L'ILE GRACIOSA. — LIBÉRALITÉ DE JEAN II.

Voyant ses espérances ruinées sur les bords du Sénégal, le roi mit toute son attention à se fortifier en Barbarie contre les incursions incessantes des Maures. Pour assurer la tranquillité des places en son pouvoir, il résolut de bâtir une citadelle qui dominerait au loin les plages infestées par les pirates, dont les ravages s'exerçaient principalement le long des côtes du royaume de Fez. Il s'agissait de trouver un emplacement convenable.

Parmi les îles formées par le Lixus, qui prend sa source au pays Goméra, coule vers l'ouest, traverse les provinces d'Azgaz et de Habat, et se jette dans l'Océan au-dessous d'Alcacer-Kébir, parmi ces îles, fort petites mais d'une telle fertilité que les anciens y avaient placé le *Jardin des Hespérides,* il en est une qui se distingue par sa beauté et sa situation avantageuse. C'est elle que Jean II choisit pour l'établissement d'un fort; au nom de Ceriza, qu'elle portait, il substitue celui de Graciosa, comme plus en rapport avec la physionomie de cette oasis enchanteresse.

De là pouvaient être secourues les villes de Méquinez et d'Alcacer; une bonne garnison, placée au point culminant, rendait impossible l'approche des infidèles. L'an 1489, Gaspard Susarte, seigneur d'Arrayolos, que des connaissances spéciales désignent au choix de monarque, est chargé de l'exécution du plan royal. Pendant que les plus habiles ingénieurs s'embarquent pour le Maroc, le roi, de son côté, se rend à Tavira, en Algarve, afin d'être tout près à se porter à l'aide de ses travailleurs, en cas de besoin.

Quelque secrète qu'eût été la résolution de Jean II, le sultan de Fez, Muley-el-Octaci, ne tarda pas à en avoir avis. Dès lors, sa fureur ne connait plus de bornes; il

assemble tous les beys et les chérifs qui sont sous sa domination, et il les exhorte vivement à s'opposer à une entreprise menaçant leurs biens, leur liberté, leur religion et même leur vie. La guerre sainte est bien vite déclarée, au nom du Prophète.

Aussitôt des feux s'allument sur les hauteurs; des cavaliers maures, rapides comme le vent, sillonnent la plaine; des cris belliqueux se font entendre d'une extrémité à l'autre du pays, et une armée formidable se trouve sur pied. Des historiens dignes de foi n'évaluent pas à moins de quatre-vingt mille hommes et quarante mille chevaux, les forces concentrées sous les ordres du roi de Fez.

Instruits de ces préparatifs, les Portugais ne demeurent pas dans l'inactivité; les fortifications s'élèvent avec d'autant plus de force et d'ardeur, que le danger est plus pressant; on se trouve bientôt en état de soutenir un siège. Jean II, parfaitement au courant de ce qui se passe à Graciosa, y envoie des renforts d'infanterie, de cavalerie, et d'artillerie, sous la conduite de Jean de Souza qui, trompant le surveillance de l'ennemi, vient à bout de les introduire dans la place.

L'attaque commence : des milliers de musulmans se précipitent contre les remparts et sont répoussés avec perte. Souza étant tombé malade, don Diégo Fernandez d'Almeïda le remplace et fait des prodiges de valeur. Cependant la lutte continue sans interruption; les morts et les blessés sont nombreux de part et d'autre; le courage des chrétiens est inébranlable.

Ces derniers, vu la position qu'ils occupent sur la hauteur où s'élève la forteresse, lancent des grêles de pierres et de fer sur les assaillants chaque fois qu'ils se présentent au pied des murs, et les empêchent ainsi d'approcher leurs échelles pour monter à l'assaut. Quoique bien plus forts par le nombre, les Maures ne peuvent tirer qu'à distance; s'ils réussissent à décimer les assié-

gés, ils ne peuvent néanmoins leur faire lâcher prise.

Enfin, reconnaissant ses efforts inutiles, Muley-el-Octaci s'avise d'un moyen propre à s'assurer la reddition de la place par la famine. A l'aide de grosses pièces de bois, il construit un bâtardeau qui endigue le fleuve, et rend toute communication impossible avec la flotte chargée du ravitaillement de l'armée chrétienne. Ce procédé lui aurait réussi, s'il n'avait point eu à compter avec les ressources du roi de Portugal. Celui-ci, ayant connu par un exprès la situation précaire de ses soldats, réunit son conseil et lui annonce qu'il est décidé à marcher lui-même au secours de la garnison de Graciosa. Il s'exprime ainsi : « En qualité de père de mes sujets, je dois les défendre envers et contre tous; si je me suis transporté ici, c'est pour être plus à même de leur venir promptement en aide. Illustres seigneurs, je n'ai point tellement oublié le métier des armes, qu'il me faille un nouvel apprentissage pour le reprendre; pour moi, le prince qui ne se sent pas le courage de partager les périls de ses fidèles serviteurs, n'est pas digne de régner. Si je meurs au combat, mon fils est là pour me remplacer; j'espère qu'il vous consolera de ma perte. Si vous êtes de mon avis, allons ensemble où nous appelle l'honneur et confions-nous en Dieu. »

A cette noble résolution, les grands de la cour sont émus jusqu'aux larmes; ils se prosternent aux pieds du roi et lui disant : « Sire, c'est à nous qu'il appartient d'exposer notre vie vouée à votre service; la vôtre doit être consacrée au bien du peuple qui vous a confié ses destinées, vous ne pouvez en disposer malgré lui. » Le bruit du départ de Jean II ne s'est pas plus tôt répandu, que des gens de toute condition accourent au palais; ce ne sont que pleurs et gémissements; les uns poussent des cris de douleur, les autres embrassent les genoux du monarque; tous le prient en grâce de rester au milieu d'eux. Le roi, profondément ému, garde le silence.

Jamais il n'avait si bien éprouvé le dévouement de ses sujets. Cependant le temps presse, il faut se hâter.

Dans ces entrefaites arrive à la cour don Jean Alvaro d'Almada, comte d'Avranches, en Normandie, l'un des hommes les plus distingués de l'époque; il vient offrir ses services au roi de Portugal, dans l'occasion présente. Consulté par le souverain sur la conduite à tenir, ce gentilhomme déclare franchement que, pour soutenir le courage des Portugais en présence d'ennemis si nombreux et si aguerris, il est bon que le roi marche à la tête de ses troupes.

Cet avis est si conforme aux désirs de Jean II, que celui-ci embrasse Almada et lui adresse les paroles les plus flatteuses. Les courtisans, qui ont rarement le courage de leur opinion, n'osent plus contredire le monarque quand il leur dit que même, avant d'avoir entendu le comte d'Avranches, il était décidé à partir pour le Maroc. Alors, par flatterie plutôt que par conviction, tous ces hommes qui, quelque temps auparavant, cherchaient à le détourner de son généreux dessein, applaudissent maintenant à la détermination de leur maître.

Jaloux de signaler leur zèle et leur empressement, une foule de seigneurs accourent au palais pour se mettre à la disposition du roi; c'est à qui lui fera les offres les plus brillantes. Bientôt, tout est prêt pour l'embarquement.

De son côté, le sultan de Fez, tenu au courant de ce qui se passe en Algarve, conçoit des inquiétudes sur l'issue d'une affaire qui doit décider du sort de ses Etats. Il sait par expérience que le nombre ne supplée pas toujours à la valeur; enfin, dans la crainte d'un échec fatal, il demande à négocier la paix.

Après mûre réflexion, le roi de Portugal, qui veut, autant que possible, épargner le sang de ses sujets, reconnaît que le fort de Graciosa n'est point assez important pour être conservé au prix du sacrifice d'une armée

qu'il peut utiliser ailleurs avec plus d'avantage. Il répond donc avec une noble fierté aux avances de Muley-el-Octaci, en le priant de lui envoyer des ambassadeurs chargés de discuter un traité qui sauvegardera l'honneur de la nation portugaise.

Les plénipotentiaires choisis par Jean II furent Ruy de Souza et Alphonse de Monroi, tous deux fort versés dans les questions diplomatiques. Ne voulant point accepter une simple trêve, comme le demandaient les Maures, ils renouvelèrent l'alliance conclue avec le père du sultan actuel, sous les mêmes clauses et conditions. Ensuite les assiégés sortirent de leur retraite avec armes et bagages, enseignes déployées, c'est-à-dire en vainqueurs; le fort, déjà très endommagé, fut entièrement rasé.

Avant de quitter Tavira, le roi fit appeler un bourgeois, qui lui avait prêté une somme assez importante. Pierre Pantoja, c'est le nom de ce riche citoyen, refusa les intérêts de son argent. Résolu à ne point lui céder en générosité, le souverain ordonne qu'on double les dits intérêts; nouveau refus du prêteur. « Eh bien, puisqu'il en est ainsi, dit Jean II, à chaque réplique, j'augmenterai le témoignage de ma reconnaissance. »

XV. — LE MARQUIS DE MÉNÉZÈS.

Si, par sa libéralité, le roi savait se faire aimer du peuple, il n'était pas moins attentif à se ménager l'affection de la noblesse par des récompenses proportionnées aux services qu'elle lui rendait. Remonter à l'origine des titres honorifiques, m'entraînerait trop loin; il est certain qu'ils existaient chez les Romains et peut-être même

chez les Gaulois ; toujours est-il qu'au moyen âge on y attachait une haute importance à cause des privilèges dont ils étaient entourés. De nos jours, où le mérite personnel peut élever aux emplois les plus éminents, si les distinctions de race n'ont plus qu'une valeur rétrospective, elles ne sont point encore éteintes. Il est toujours beau d'avoir un grand nom, quand on se montre digne de le porter ; mais il n'y a plus lieu de s'inquiéter du titre ou de la particule.

A l'avènement de Jean II, il y avait en Portugal des ducs, des comtes et des chevaliers ; il n'était point encore question de marquis. Le roi, voulant donner un témoignage de satisfaction et de bienveillance particulière à l'un des meilleurs serviteurs de l'Etat, créa ce dernier titre en faveur de don Pèdre de Ménézès, comte de Villaréal.

La collation des dignités a toujours, dans tous les temps et dans tous les pays, été entourée d'un cérémonial qui en fait, en quelque sorte, ressortir l'éclat. Il ne me semble donc pas sans intérêt de rapporter ici ce qui se passa en 1489 dans la ville de Béja, où le monarque s'était rendu en quittant l'Algarve.

Placé sous un dais magnifique et ayant à ses côtés l'infant don Alphonse et le gouverneur de la province d'Alentéjo, le souverain se tient debout. Au bas du trône, le récipiendaire est au milieu de quatre conseillers de la couronne, qui portent les insignes suivants : l'étendard, l'épée, le bonnet garni d'hermine, et l'anneau enrichi de diamants.

Sur un signe de Sa Majesté, le comte de Villaréal gravit quelques marches et vient, avec ses chevaliers servants, se ranger près du siège royal. Lorsque la musique a terminé le dernier refrain d'un chant patriotique, le roi s'assied ; alors don Jean Texeira, grand chancelier de Portugal, prononce un discours d'apparat, dans lequel il fait l'éloge de Jean II et de l'infant ; puis arrivant, par

une transition naturelle, aux vertus privées et publiques du gentilhomme qu'il s'agit d'honorer, l'orateur le montre sous le jour le plus favorable. Au nombre des qualités de son héros, il ne manque pas, selon l'usage du temps, de ranger la noblesse de la naissance, qui pourtant en réalité n'est qu'un effet du hasard.

La harangue finie, le roi se lève, et le comte se met à genoux à ses pieds. Un des conseillers ayant présenté le bonnet garni d'hermine et surmonté d'une couronne de marquis, Jean II le pose sur la tête de don Pèdre de Ménézès; il lui met ensuite l'épée au côté, la tire du fourreau et s'en sert pour couper les pointes de l'étendard; enfin, il prend l'anneau et le passe à l'avant-dernier doigt de la main gauche du nouveau dignitaire. Celui-ci, s'étant relevé, embrasse la main droite ainsi que celle de l'infant; ce que font ensuite tous les seigneurs présents.

On s'étonnera peut-être de me voir entrer dans ces détails, mais ils peignent si bien les mœurs de l'époque que je n'ai pas cru devoir les passer sous silence. Si l'on me demande maintenant la signification de toute cette cérémonie, il me faudra recourir aux historiens portugais pour en saisir le symbolisme qui, à dire vrai, peut donner lieu à un grand nombre de commentaires. Voici l'explication qui me semble la plus simple :

Le bonnet garni d'hermine représente la pureté d'intention et la droiture de cœur au service du roi. L'hermine, en effet, a toujours été estimée pour sa parfaite blancheur; c'est une des rares fourrures adoptées par le blason. Elle a figuré non-seulement dans le costume des rois et des empereurs, mais aujourd'hui encore elle sert d'ornement aux docteurs, c'est-à-dire aux hommes les plus versés dans les lettres, les sciences et l'interprétation des lois. Porter l'hermine est donc une marque de distinction réservée à certains personnages d'élite, que leur mérite a élevés au-dessus de ceux qui les entourent.

Image de la force au service de la justice, l'épée n'a jamais cessé d'être considérée comme une marque de puissance et d'autorité. Depuis le fameux jugement de Salomon, où nous voyons ce souverain armé d'un glaive tranchant, jusqu'à nos preux qui combattaient en Palestine, je pourrais dire jusqu'à ces derniers temps, où tous les grands seigneurs ne sortaient point sans épée, le port de cette arme a été constant chez les hommes revêtus des charges de l'Etat. Si la plupart des fonctionnaires civils n'ont plus droit de s'en parer, c'est qu'elle a été plus spécialement réservée aux gens de guerre. Le roi de Portugal, en remettant l'épée à don Pèdre de Ménézès, lui indiquait clairement qu'il lui déléguait une partie de son pouvoir pour la défense du pays.

Quant à l'anneau, figure de l'alliance contractée avec la nation tout entière, il indiquait au nouveau marquis qu'il devait se consacrer entièrement à la gloire de sa patrie, en la protégeant contre les dangers qui la pourraient menacer, soit au dehors, soit au dedans.

En coupant les pointes de l'étendard, le roi avait changé la forme de l'écu des armoiries du comte; et, par là, il montrait qu'il voulait l'avancer en dignité.

Après avoir donné cette preuve d'estime à l'homme de qualité, que d'importants services avaient signalé à son attention, le roi se rendit à Evora pour y convoquer les États-Généraux. On était au commencement de l'année 1490, qui ne devait point se terminer sans l'accomplissement de choses du plus haut intérêt. Il s'agissait du mariage de l'infant avec la fille du roi de Castille; et, pour donner à cette union une solennité extraordinaire, d'énormes dépenses étaient nécessaires.

Le peuple, qui aimait Jean II comme un père, applaudissait fort à un dessein très propre à cimenter la paix entre deux puissances rivales; c'est pourquoi il était tout disposé à accorder les subsides qui lui seraient demandés. Les guerres en Barbarie et les expéditions lointaines.

avaient considérablement épuisé les finances; pour se procurer des ressources, il fallait donc recourir à l'impôt.

Flattée du titre de marquis créé en faveur d'un des siens, la noblesse était également bien disposée; aussi une somme considérable fut-elle votée par acclamation. Cent mille ducats, chiffre énorme pour l'époque, furent offerts comme cadeau de noces. Le roi et l'infant éprouvèrent une vive satisfaction d'une telle générosité, et s'en montrèrent reconnaissants.

XVI. — ÉDUCATION ET MARIAGE DE DON ALPHONSE

L'abondance des matières ne m'a point permis de m'occuper jusqu'ici de la vie du prince sur qui reposent les espérances de la nation portugaise. Retenu en otage, dès sa plus tendre enfance, après la désastreuse affaire de Toro, l'héritier de Jean II avait recouvré sa liberté à l'âge de huit ans. A l'école d'un père, dont les vastes connaissances étaient extraordinaires pour le temps, don Alphonse ne pouvait que faire de rapides progrès, pour peu qu'il y mît de la bonne volonté.

Voici, du reste, quelques détails sur l'éducation de l'infant. Le roi, ayant formé la maison de son fils, lui donna pour gouverneur don Jean de Ménézès, et pour majordome Gomez de Figuéirédo, personnages que d'éminentes qualités mettaient en vue. Les autres serviteurs, choisis un à un, se distinguaient aussi par la gravité de leurs mœurs et leur aptitude aux fonctions qu'ils devaient remplir près de leur royal élève.

Les ayant tous appelés dans une salle du palais, Jean II leur tint ce langage : « Je mets sous votre discipline le fils chéri que Dieu m'a donné, afin que vous

gouverniez aujourd'hui son enfance, et plus tard sa jeunesse, selon les règles de la raison, de la morale et de la religion. En accomplissant cette tâche, vous aurez droit plus qu'aux biens de la fortune, qui sont passagers, mais à ma reconnaissance et à celle de mes sujets, dont la mémoire vivra toujours. Il s'agit de former un prince aussi parfait qu'on peut l'être ici-bas; et, pour cela, il faut joindre l'exemple aux préceptes; songez toujours que vous travaillez pour l'avenir prospère de votre pays. Attachez-vous à corriger les défauts naissants et n'attendez pas que le mal ait pris racine; la flatterie n'a que trop de prise sur le cœur des hommes destinés à régner; je désire que mon fils soit mis en garde contre ce danger et que sa vie serve un jour de modèle à tous ceux qui se trouveront sous son autorité. Si vous atteignez ce but, ne vous inquiétez pas de votre avenir; ma gratitude y pourvoira. »

Sachant que l'émulation est utile au succès des études, le roi invita les gentilshommes portugais à envoyer à la cour leurs fils, de l'âge du prince, afin qu'ils rivalisassent avec lui de zèle et d'application. Aux enseignements de la grammaire, de l'histoire, de la géographie et des mathématiques, Jean II tenait beaucoup à ce que l'on joignît celui de la philosophie ancienne et moderne. Il jugeait à bon droit que l'esprit a besoin, pour s'élever à de hautes conceptions, de suivre l'idée sous toutes ses formes et d'arriver, par la force du raisonnement, à en tirer les conséquences pratiques.

Arrivé à l'âge de quinze ans, don Alphonse réunissait à une instruction soignée de belles qualités physiques. D'une taille avantageuse, habile dans tous les exercices du corps, il donnait au roi et au peuple les plus chères espérances. Depuis longtemps déjà, des négociations s'étaient établies entre les souverains de Castille et de Portugal pour le mariage de l'infant; il me reste à en montrer le résultat.

Lorsque tout fut réglé de part et d'autre, le roi de Portugal envoya à Séville, où résidait le souverain castillan, Ferdinand de Silvera et Jean Texeira en qualité d'ambassadeurs extraordinaires, avec pleins pouvoirs pour la célébration des fiançailles; il avait été convenu que la bénédiction nuptiale aurait lieu sur le territoire portugais.

Pendant que les délégués du roi et de l'infant s'acquittaient de leur mission en Andalousie, des courriers se relayaient sans cesse sur la route d'Evora à Séville, de sorte que les nouvelles de ce qui se passait à la cour de Ferdinand le Catholique, arrivaient très promptement à la connaissance de Jean II et de son fils. Un événement, qui fut regardé par quelques personnes comme de sinistre augure, vint un moment suspendre la joie générale. Dona Jeanne, sœur unique du roi, vint à mourir à Aveiro, dans une maison de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique; et le deuil de l'*excellente princesse*, comme on l'appelait, retarda un peu les noces de son neveu.

Sous la tutelle de Jeanne, vivait un fils non reconnu que le roi de Portugal avait eu dans sa jeunesse d'une liaison passagère avec Anne de Mendoza, suivante de sa sœur et appartenant à une honorable famille. A la mort de sa protectrice, Georges de Lancastre, c'est le nom de ce fils, fut appelé à la cour; et, comme il jouera un certain rôle à la fin du règne de son père, j'ai cru devoir mentionner ici son existence.

Ce ne fut donc que vers la fin de l'année 1490, c'est-à-dire au mois de novembre, que se donnèrent les grandes fêtes préparées de longue main. L'infante Isabelle, fille du roi de Castille, arriva à Bajadoz à la fin de ce mois, accompagnée de don Pèdre Gonçalez de Mendoça, cardinal d'Espagne, qui la remit aux mains de don Emmanuel, duc de Béja. Ce dernier était suivi des évêques d'Evora et de Coïmbre, des comtes de Monsanto et de

Cantagnède, et de plusieurs autres gentilshommes, qui, tous, se tenaientsur les bords de la Caya, rivière plus illustrée par cette entrevue que par l'abondance de ses eaux.

Jean II et don Alphonse attendaient à Estremoz, ville forte de l'Alentéjo, l'arrivée de la princesse castillane. C'est là que le mariage fut célébré par don Martin d'Acosta, archevêque de Braga; les nouveaux époux partirent ensuite pour un village des environs d'Evora, où ils logèrent dans un couvent de l'ordre de Saint-Jérôme.

Quelques jours après, ils firent leur entrée solennelle dans la cité où résidait pour le moment la cour, à cause de la peste qui sévissait à Lisbonne. Le cheval que montait l'infante, était tenu en bride par le duc de Béjà; tous les seigneurs et cavaliers présents marchaient en avant, à pied et tête nue; des troupes nombreuses et bien équipées formaient l'escorte.

Il me semble superflu de dépeindre les costumes des différents seigneurs accourus d'Angleterre, de France, d'Espagne et du pays de Flandre, pour prendre part aux fêtes, danses et tournois qui durèrent plusieurs jours. Jean II, vêtu à la française, s'y signala par sa bonne humeur et son adresse.

Le peuple eut aussi une grande part dans ces réjouissances. Garcia de Résende, auteur de l'époque, est entré dans de minutieux détails qu'il serait trop long de reproduire. Je me contente de lui emprunter un passage traduit par M. Ferdinand Denis; n'aimant pas les longues citations, c'est la seule tant soit peu étendue que je me permette dans le cours de cet ouvrage. On ne saurait mieux rendre les mœurs et divertissements du temps.

« Comme on venait de se mettre à table, dit le vieux narrateur, on vit arriver une grande charrette dorée, et elle était traînée par deux grands bœufs rôtis, en entier, avec leurs cornes et ayant les quatre pieds dorés. Et le char lui-même était rempli d'une multitude de moutons rôtis avec les cornes également dorées. Et le tout était

posé sur une plate-forme très basse, ayant des roues ajustées par le fond, de telle manière qu'on ne les voyait point, et que les bœufs paraissaient vivants et capables de traîner le char; et au-devant venait un *moço hidalgo* (gentilhomme servant), avec un aiguillon à la main, piquant les bœufs, si bien qu'ils paraissaient marcher en traînant la voiture; et il allait vêtu, comme un charretier, d'une blouse, et il portait également un *gaban* (ou gros manteau) de velours blanc doublé de brocart; le capuchon était de même étoffe, si bien que de loin il ressemblait proprement à un charretier; et il s'en alla offrir ainsi les moutons et les bœufs à la princesse, et l'offrande faite, il parut les contraindre à retourner en les touchant de l'aiguillon, et il fit ainsi le tour de la salle, jusqu'à ce qu'il s'en fût dehors. Et il abandonna le tout au peuple, et avec de grands cris et une grande joie, on mit les bœufs en pièces, et chacun en emportait le plus qu'il pouvait. Et outre cela, on apporta à toutes les tables nombre de paons rôtis, conservant leurs queues entières, ainsi que leur beau poitrail et l'aigrette; et le tout faisait un fort bel effet, parce qu'ils étaient nombreux, et il y avait une multitude d'autres oiseaux, du gibier, des comestibles sans fin et des fruits, le tout en grande abondance et en grande perfection. »

XVII. — GRAVE INDISPOSITION DU ROI ET MORT DE L'INFANT.

Pendant que les joûtes, les tournois et les courses de taureaux attiraient à Evora une foule d'étrangers et de nationaux, la peste y faisait aussi son entrée. Quand il fut impossible de se dissimuler la présence du fléau, qui

commençait à exercer ses ravages, la cour alla se réfugier à Viana d'Alvito, où don François Coutinho, comte de Morialva, s'empressa de lui faire le plus gracieux accueil.

Cependant le roi ne tarde pas à éprouver les atteintes de violentes douleurs qui, bientôt, le mettent aux portes du tombeau. On s'enquiert des causes de ce mal subit : l'eau de la fontaine *Coberta,* ou couverte, que le monarque préférait, car il ne consentit à boire un peu de vin que dans les dernières années de sa vie, avait-elle été empoisonnée? Tout porte à le croire, puisque deux gentilshommes, qui s'y étaient désaltérés, furent également pris de vomissements si dangereux, que l'un en mourut. Néanmoins les enquêtes les plus sévères n'amenèrent point la découverte des auteurs de cet odieux attentat.

Grâce à la force de sa constitution, Jean II échappa au trépas, et, à peine convalescent, il se rendit à Santarem pour passer le printemps dans le charmant palais d'Almérin, sur les bords du Tage. C'est là qu'il congédia les ambassadeurs des princes qui étaient venus le complimenter au sujet du mariage de son fils. C'est là aussi qu'il reçut les bulles du Saint-Siège instituant le titre d'administrateur perpétuel des ordres d'Aviz et de Saint-Jacques en faveur de l'infant don Alphonse qui, hélas! ne devait pas jouir longtemps de ce privilège.

Toujours souffrant, le roi vaquait aux affaires pendant le jour et allait le soir prendre un bain dans le fleuve, à une certaine distance de la ville; il était ordinairement suivi de quelques seigneurs de la cour. Le mardi, 11 juillet 1491, s'étant avisé d'inviter le prince héritier à l'accompagner, celui-ci prétexta une légère indisposition afin de demeurer auprès de sa jeune épouse. Or, l'après-midi, le roi voulait, en passant, prendre des nouvelles de l'infant, lorsqu'il aperçut ce dernier conversant près d'une fenêtre avec dona Isabelle et paraissant plein de santé.

A cette vue, Jean II se contente de saluer ses chers

enfants et continue son chemin. Le prince se reproche alors son manque de civilité à l'égard de son père; il demande qu'on lui selle bien vite une mule et descend dans la cour. Comme il y avait là un cheval à la disposition du grand écuyer de sa maison, il n'attend pas un instant; il met le pied à l'étrier et part au galop pour rejoindre le roi, qu'il trouve déjà en train de se baigner.

Don Alphonse s'empresse de faire agréer ses excuses au monarque, qu'il sait plein de bienveillance pour lui; puis, pour montrer la vigueur de son coursier, il veut s'amuser à traverser le Tage. Il en est dissuadé par Jean de Ménézès, qui lui objecte l'approche de la nuit et l'exhorte à se servir, pour le retour, de la mule qu'il avait d'abord commandée et qu'un palefrenier tient en bride. Le prince, pour se conformer à cet avis, quitte le *genet,* (c'est ainsi qu'on désignait déjà les chevaux de luxe dans la péninsule ibérique) et se met en mesure de se servir de l'autre monture, lorsqu'une des sangles de l'équipement vient à se rompre. Forcé de reprendre le cheval, l'infant propose alors une course de plaisir à Jean de Ménézès qui, uniquement en vue d'être agréable à Son Altesse, accepte la partie.

Les voilà lancés à toute vitesse sur les rives du Tage; ils disparaissent bientôt dans un tourbillon de poussière et déploient toutes les qualités d'habiles cavaliers; ils ne songent pas même à la possibilité d'un accident, tant ils sont sûrs d'eux-mêmes. Cependant, tout à coup, par une fatalité déplorable, un paysan débouche au détour d'un chemin et effraie, sans le vouloir, le destrier du prince. L'animal fait un écart qui désarçonne don Alphonse et le jette à terre sur un sol rocailleux. Son compagnon crie au secours; et, quand il a aidé à porter le corps presque inanimé de l'infant dans une cabane de pêcheur, il se sauve, fou de douleur et résolu de ne jamais reparaître à la cour. Il faudra plus tard un ordre de Jean II pour l'obliger à sortir de sa retraite.

Comment peindre la désolation du roi, de la reine et de l'infante? Les chirurgiens les plus expérimentés de la ville et du palais accourent en toute diligence; ils sondent les blessures du prince et baissent tristement la tête. Le peuple est dans la consternation : partout, dans les basiliques comme dans les plus humbles églises de village, s'élève vers le ciel un concert de vœux et de prières pour la conservation de la vie de l'héritier de la couronne. Mais Dieu, qui tient entre ses mains les destinées des empires, a jugé à propos de donner un exemple frappant de la vanité des choses humaines, en soumettant les grands et les petits à une fin commune. Adorons les desseins secrets de la Providence.

Déjà, ce ne sont plus les jours, ce sont les heures du prince qu'il faut compter; la mort arrive à grands pas et imprime ses traits livides sur la face du patient; l'huile sainte coule sur les membres meurtris du chrétien, qui ne peut exprimer les sentiments dont son âme est remplie, et qui, sans doute, à ce moment suprême, fait le sacrifice d'une existence commencée sous d'heureux auspices. Enfin, environné des plus touchantes affections et des consolations de la religion, celui qu'on croyait appelé à régner exhale le dernier soupir à l'âge de seize ans et vingt jours. « O Seigneur, que vos jugements sont incompréhensibles! » pouvons-nous dire avec le roi-prophète.

La dépouille mortelle du prince, transportée au couvent de la Bataille, à vingt-six kilomètres de Santarem, fut déposée dans la chapelle où reposaient ses ancêtres. Pour donner aux funérailles plus de solennité, elles furent fixées à la date du 25 août; il fallait donner le temps d'arriver aux ambassadeurs chargés de représenter leurs souverains à cette funèbre cérémonie.

Au milieu de la stupéfaction générale, une question importante s'agitait : il s'agissait de savoir quel serait maintenant l'héritier du trône de Portugal. Don Emma-

nuel, duc de Béjà, en sa qualité de frère de la reine était le successeur naturellement désigné de Jean II. Celui-ci, que sa douleur même rapprochait de Georges de Lancastre, n'avait rien tant à cœur que de faire légitimer ce fils, dans le but de lui établir des droits à l'héritage paternel.

Ce n'est point le lieu de traiter cette question, qui nous occupera plus tard. Au jour dit, le service se fit avec un grand appareil de deuil. Les représentants du roi de Castille étaient Henri Henriquez, comte d'Alva, l'évêque de Cordoue et le prieur de Notre-Dame de Guadalupe; ils avaient, en outre, mission de ramener dona Isabelle dans sa famille, comme cela avait été stipulé dans le contrat de mariage.

Tous les hauts personnages de la cour de Portugal, le roi en tête, reçurent les condoléances de la noblesse et du peuple, que le fatal évènement avait également attristés. Le duc de Béjà, qui aimait don Alphonse comme un frère et un compagnon d'enfance, se faisait surtout remarquer par son profond abattement; il eût volontiers sacrifié ses droits au pouvoir pour la conservation d'un prince dont il appréciait les belles qualités. Et tandis que tous les regards se tournaient vers lui en sa qualité de futur souverain, il versait des larmes sincères.

L'oraison funèbre de l'infant fut prononcée par un religieux de l'ordre de Saint-François, qui fit pleurer tous les assistants au récit des vertus et de la mort tragique d'un jeune homme appelé aux plus hautes destinées. Sur la pierre sépulcrale, on grava ensuite une épitaphe composée par Cataldo, professeur de belles-lettres à l'université de Lisbonne.

XVIII. — PRISE DE TARGA. — OCCUPATIONS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES DE JEAN II.

Pendant que, plongée dans la douleur, la jeune veuve de l'infant regagne son pays sous la conduite de personnages dévoués, le roi et la reine de Portugal rentrent à Santarem et s'enferment dans la retraite pour se livrer sans témoins à l'effusion de leurs regrets. Ce n'est qu'après de longs jours de calme et de silence qu'ils songent à revoir Lisbonne, où le deuil du prince a succédé aux ravages de la peste.

Jean II cherche dans l'étude une distraction à la tristesse qui l'accable, et, comme je le montrerai bientôt, il médite un travail destiné à immortaliser la gloire de sa patrie. Dans ces entrefaites, une heureuse nouvelle vient faire diversion aux chagrins du roi; don Ferdinand de Ménézès, fils aîné du marquis de Villaréal, a remporté un éclatant avantage en Afrique.

Targa, place forte à l'entrée de la Méditerranée, servait de retraite aux Maures qui inquiétaient les établissements de Ceuta et de Tanger; pour s'en emparer, il fallait un coup d'audace. Le capitaine portugais n'hésite pas; il bombarde la ville et met le feu au port, où vingt-cinq navires deviennent la proie des flammes. Après avoir fait trois cents prisonniers, don Ferdinand, aidé des gouverneurs des forts voisins, attaque la citadelle de Kamisse, surnommé l'*Enchantée* par les infidèles, et s'en empare en perdant seulement quarante soldats chrétiens. Les musulmans succombent au nombre de quatre cents environ, et plus de mille demeurent au pouvoir du vainqueur.

Ces beaux faits d'armes, qui assurent la tranquillité des garnisons européennes sur les côtes de Barbarie, ne laissent point le roi dans l'indifférence, où semblait le

retenir sa vive affliction; il rend grâces à Dieu d'un tel succès, et donne au gentilhomme, qui s'est si vaillamment conduit, les plus chaleureux éloges. « J'ai élevé votre père à la dignité de marquis, lui dit-il, vous êtes vraiment digne de porter un jour le même titre. »

La même année, c'est-à-dire en 1492, Jean II essaya de mettre à exécution un projet qu'il caressait depuis longtemps; il voulait doter son pays d'une histoire nationale. Ne trouvant point en Portugal d'homme assez lettré pour remplir cette tâche d'une manière aussi parfaite qu'il le désirait, il s'adresse à un écrivain qui s'était fait en Italie une réputation justement méritée. Ange Massi, plus connu sous le nom de Politien, avait, dès les bancs de l'école, traduit Homère en vers latins, et, par une foule d'ouvrages postérieurs, s'était illustré à la cour des Médicis. Ce serait donc une bonne fortune de posséder la faveur d'un tel génie.

La lettre que le roi lui écrivit, est un chef-d'œuvre qui réunit à l'élégance du style les plus nobles pensées. Après avoir exposé son dessein avec une netteté sans pareille, il invite, en termes pressants et flatteurs, Politien à entreprendre les annales de la nation portugaise depuis son origine jusqu'au temps présent, et il s'engage à lui fournir tous les documents nécessaires. Pour que cette œuvre puisse être plus répandue, elle devra être écrite en latin, qui est, pour ainsi dire, la langue universelle puisqu'on l'étudie dans le monde entier.

Je ne sais si la proposition de Jean II fut agréée; mais si elle eut un commencement d'exécution, elle n'amena point de résultat. Le célèbre auteur toscan mourut en 1494, un an avant le roi de Portugal; si le premier brilla par ses écrits, le second eut le mérite de savoir les apprécier.

S'il nous faut maintenant considérer les suites de la mort de l'infant, nous verrons les efforts du roi pour assurer la couronne à Georges de Lancastre, et d'un

autre côté, l'attachement du peuple en faveur du duc de Béja.

Après dix ans d'efforts, Grenade, dernier refuge des Maures dans la péninsule, venait enfin de tomber au pouvoir des Castillans, commandés par Gonzalve de Cordoue surnommé le *Grand Capitaine*. Ce succès donnait à Ferdinand le Catholique une immense prépondérance sur ses voisins, et il en usait pour appuyer la cause de don Emmanuel qui, comme on le verra dans la suite, devait sortir triomphante de la lutte.

Cependant les négociations se poursuivaient toujours en cour de Rome pour la légitimation du fils naturel de Jean II. Les espérances du souverain portugais devinrent plus fortes quand il eut obtenu une première faveur du Saint-Siège; Georges de Lancastre fut, en effet, nommé par le pape, à la grande maîtrise des ordres de Saint-Jacques et d'Aviz, en remplacement de l'infant décédé.

Pour relever encore l'éclat de cette haute dignité, le roi jugea à propos de donner un rang princier à celui qu'il désirait avoir pour successeur. Il plaça en qualité de gouverneur à la tête de la maison de don Georges, un gentilhomme aussi distingué par sa bravoure que par sa naissance, Diégo Fernandez d'Almeïda, que nous avons vu combattre les Maures en Afrique. Tout ce que peut inventer la tendresse paternelle, joint à une habileté incontestable, servit à vaincre les répugnances de la nation, qui s'était déclarée pour le duc de Béja. Si la politique royale trouva des adhérents, elle ne put néanmoins changer l'opinion publique.

La position de don Emmanuel devenait difficile à la cour. Protégé de la reine, sa sœur; soutenu par le roi de Castille, aimé des grands et des petits, il portait nécessairement ombrage au monarque qui voulait, à tout prix, l'empêcher d'arriver au trône. Le souvenir des ducs de Bragance et de Viséo tourmentait sans doute l'esprit de Jean II; le supplice de l'un avait été généralement désap-

prouvé; le meurtre de l'autre excitait l'horreur, qu'elle qu'eût été la faute du coupable. N'y avait-il pas lieu de penser que de tels actes engendreraient un jour des récriminations? Proche parent des condamnés, le duc de Béja voudrait peut-être venger au moins la mémoire de son beau-frère, tandis que Georges de Lancastre n'avait rien autre à voir en ces affaires que de prendre le parti de son père et bienfaiteur.

Afin d'éviter de se compromettre inutilement, don Emmanuel prit le parti de se retirer dans ses terres. Tant qu'il demeura à Lisbonne, il garda une grande réserve; souvent, pour se soustraire aux ovations populaires, il dut fuir les réunions publiques. Affable vis-à-vis de son compétiteur, respectueux envers le roi, le jeune duc avait le talent de ne rien dire, de ne rien faire qui pût froisser tant soit peu les susceptibilités les plus ombrageuses. Sa retraite ne le fit point oublier de ses amis.

En attendant que les évènements m'amènent à remettre sur la scène politique ce personnage destiné à jouer un rôle si important dans l'histoire de la conquête des Indes, j'ai à mentionner ici un fait qui a été diversement apprécié. Il s'agit de la seconde entrevue du roi de Portugal avec le célèbre explorateur qui découvrit l'Amérique. Jean II a été l'initiateur de l'invention de l'astrolabe, dont l'usage rendit tant de services aux expéditions maritimes; cependant il n'a point su profiter des offres du navigateur gênois.

XIX. — CHRISTOPHE COLOMB A LA COUR DE PORTUGAL.

Le 6 mars 1493, relâchait à Lisbonne, par suite de vents contraires, une flottille commandée par un homme, qui, depuis longtemps déjà, faisait parler de lui. Né à Gênes ou aux environs, en 1442, d'une famille de tisserands, *Cristoforo Colombo,* comme on l'appelle en Italie, fit quelques études élémentaires à Pise, et comme on le destinait à la marine marchande, il s'appliqua plus spécialement à la géographie, à l'astronomie et aux mathématiques. Doué d'une intelligence hors ligne, l'écolier joignit bientôt la pratique à la théorie.

A peine adolescent, le futur grand homme s'embarquait pour les mers du Nord, où il apprenait à affronter les tempêtes. Pendant plus de vingt ans, il parcourt toutes les parties du monde alors connu, prenant des notes sur la direction des courants et autres particularités qui le frappent en mer. Convaincu de la sphéricité de la terre, quoique la jugeant plus petite qu'elle ne l'est en réalité, il se dit que, pour qu'il y ait harmonie entre les deux hémisphères, il faut qu'il existe un autre continent, et sur cette idée, encore bien imparfaite, il se livre à de nouvelles recherches, qui ne font que le confirmer dans la pensée d'un monde à découvrir.

Christophe Colomb, n'étant point assez riche pour entreprendre à ses frais une expédition lointaine, s'adresse d'abord au gouvernement de son pays, puis au pape, ensuite au roi de Portugal, enfin à Ferdinand le Catholique qui, occupé au siège de Grenade, n'écoute pas plus ses propositions que les autres souverains. Tous le traitent de rêveur et de visionnaire. Il ne se décourage point cependant, et, au bout de six ans, il revient à la charge.

Du côté de l'Espagne, les chances étaient plus favorables. Vainqueur des Maures, le roi de Castille pouvait

librement songer à de vastes entreprises. Un moine, du nom de Pérez, confesseur de la reine, avait eu de longs entretiens avec le navigateur génois, et avait fini par approuver son plan. Colomb se disposait à partir pour Paris, appelé par le roi de France Charles VIII, lorsque, sur un avis d'Isabelle, il apprit que trois vaisseaux espagnols allaient être mis à sa disposition.

Il mit à la voile dans le petit port de Palos, en Andalousie, le 3 août 1492, et, à la suite des terribles épreuves que tout le monde connaît, il aborda à *San-Salvador*, après septante-et-un jours de navigation; il découvrit bientôt après les îles de Cuba et d'Haïti. C'est au retour de ce premier voyage que, s'étant arrêté à l'embouchure du Tage, il alla rendre visite au roi de Portugal.

La cour était alors à Valparaiso, près de Santarem; lorsque Jean II eut appris que Colomb, qu'il connaissait déjà, désirait une audience, il s'empressa de la lui accorder.

— Vous savez, lui dit le roi, tout ce que j'ai fait en faveur de la navigation; si je ne vous ai point employé à mon service, c'est qu'à l'époque où vous vous êtes présenté, mes navires étaient employés aux guerres de Barbarie ou sur les côtes de la Guinée. Je vous félicite du succès de votre entreprise..

— Sire, répond le marin, je ne suis encore qu'au début de mes excursions au delà de l'équateur; après les îles, viendra la découverte de la terre ferme, mais, pour cette seconde expédition, il me faudra d'autres bâtiments que de simples caravelles.

— Mon frère, le roi de Castille, vous les fournira sans doute; s'il s'y refusait, j'en référerais à mon conseil qui entrerait assurément dans mes vues à votre égard. Qu'apportez-vous des régions que vous avez visitées?

S'attendant à cette question, Colomb fait introduire alors quelques Caraïbes qu'il a embarqués aux Antilles et les présente à Sa Majesté. « Comment, s'écrie le

monarque, ces hommes n'ont rien de la race noire, ni les cheveux, ni les traits; ils ressemblent presque aux Européens, à part la couleur olivâtre de leur teint! » Et il demeure confondu d'étonnement en voyant des individus d'un aspect si peu en rapport avec ce qu'il a appris touchant les peuples de l'Inde.

Les palmes encore verdoyantes et les pépites d'or, qu'exhibe ensuite l'intrépide navigateur, donnent beaucoup à réfléchir au roi, qui doit regretter à présent de n'avoir point cru à l'existence d'un nouveau continent. Disons toutefois à la louange de Jean II, que sa conduite envers Colomb fut pleine de noblesse et de dignité.

Comme je l'ai fait remarquer précédemment, il ne manque jamais de conseillers quand il s'agit de commettre le mal; ceux-là même probablement, qui avaient engagé le roi à mettre à mort Ali-Barraie, prisonnier de guerre dont la mise en liberté pouvait encore susciter de grands embarras; ceux-là même, dis-je, insinuèrent qu'il serait de bonne politique d'employer le fer ou le poison pour mettre l'explorateur dans l'impossibilité de se rendre à la cour de Castille.

Par là, disaient-ils, le Portugal profitera seul des récentes découvertes et les poussera aussi loin que possible, grâce aux révélations de Christophe Colomb, des matelots de son équipage et des insulaires expatriés. Le bruit d'un naufrage, habilement répandu, fera taire les réclamations de l'Espagne; on sacrifiera les caravelles et on en laissera les débris sur quelque côte dangereuse de l'Océan; les marins castillans enfin, seront rélégués dans une contrée, où leur sera interdit tout espoir de retour.

Ce noir complot arrive aux oreilles du roi; il frémit d'indignation et déclare que si jamais il découvre les auteurs de cette machination infernale, il en sera fait prompte justice.

Dès lors, prenant un intérêt tout particulier au navigateur génois, le souverain portugais le comble d'hon-

neurs et de présents. Il le quitte en lui disant : « Allez rendre compte de votre mission à Ferdinand et à Isabelle, qui ont eu confiance en vous; si j'avais écouté les sages avis de don Pèdre de Ménézès, je ne me serais pas privé de votre concours. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. »

XX. — ŒUVRES PIES DE JEAN II. — PETIT DÉMÊLÉ AVEC LA FRANCE.

Profitant de la paix qui régnait alors dans ses Etats, Jean II songea aux réformes utiles dans l'administration de l'assistance publique, ainsi qu'à l'ordre du service religieux dans sa chapelle. Il s'occupa ensuite de la translation du couvent de Saint-Jacques dans un lieu plus convenable et mieux approprié aux besoins du temps.

Il y avait à l'hôpital royal de Lisbonne de graves abus. Les gens chargés de la distribution des vivres, s'enrichissaient aux dépens des pauvres; ceux-ci, de leur côté, affectaient souvent des maux qu'ils n'avaient pas, pour se faire nourrir dans l'oisiveté. Faute d'un contrôle sérieux, les uns et les autres absorbaient, au détriment des vrais indigents, le plus clair des ressources destinées au soulagement des malheureux.

Pour remédier à cet état de choses, le roi commence par congédier tous les employés suspects; puis, il ordonne qu'à l'avenir aucune admission ne se fera sans l'avis des médecins, et que les vagabonds qui auront cherché à simuler quelque maladie seront condamnés à la prison. De si bonnes mesures portèrent vite leurs fruits : bientôt les lits ne sont plus occupés que par des infirmes dignes de compassion; et les fainéants, crai-

gnant d'être forcés au travail, s'enfuient de la ville et même du royaume.

Les cérémonies religieuses étaient fort suivies à la cour; cependant, afin de leur donner plus de relief, Jean II institua, avec l'autorisation du souverain pontife, un chapitre ayant à sa tête un grand aumônier et un doyen, pour le service de la chapelle du palais. Le choix du premier dignitaire tomba sur don Diégo Ortiz, évêque de Tanger, que son rare mérite avait mis en lumière. Une maîtrise, sous la direction d'excellents musiciens, formait un chœur de chant, de sorte que les offices se faisaient là comme dans les églises cathédrales.

Le couvent, connu sous le nom de *Santos,* avait été primitivement occupé par des religieuses de stricte observance. Depuis que les chevaliers de Saint-Jacques n'étaient plus astreints au célibat, il servait de retraite aux femmes et aux filles de ces guerriers, pendant leurs expéditions militaires. Devenu insuffisant pour le nombre de pensionnaires qui y avaient droit, cet établissement réclamait de plus vastes proportions; c'est ce à quoi travailla activement le roi pendant les années 1493 et 1494.

Non content de transférer à une place plus en rapport avec son caractère monumental, l'asile réservé aux familles des défenseurs de l'Etat, il lui donna des constitutions pleines de sagesse. En outre, pour faciliter aux troupes en garnison les exercices de piété, il fit établir des aumôniers dans les forts et casernes; il exhortait vivement les officiers et les soldats à entendre la sainte messe avant d'aller au combat. « Celui qui expose sa vie pour l'honneur de son pays, leur disait-il, doit être toujours prêt à paraître devant le tribunal de Dieu. »

Un incident, peu important par lui-même, faillit amener une rupture avec la France. En ce temps-là, la police des mers laissait encore beaucoup à désirer; or, il arriva que quelques croiseurs français s'emparèrent d'une cara-

velle portugaise revenant de Saint-Georges de la Mina, et la mirent au pillage. C'était, à la vérité, un acte répréhensible, mais qui, de nos jours, ne constituerait point un cas de guerre. Il suffirait de recourir aux voies diplomatiques pour obtenir une juste réparation.

Jean II, informé de cet acte de piraterie, ne recourt point aux moyens ordinaires de procédure; de sa propre autorité, et sans avis préalable, il fait mettre l'embargo sur les navires de nationalité française qui se trouvent dans les eaux du Portugal. Il y en avait dix à Lisbonne et un assez grand nombre dans les autres ports; tous sont frappés d'internement.

Les armateurs se plaignent; les marchands portugais eux-mêmes réclament contre les entraves apportées à leur négoce; le roi demeure inflexible. Cet habile politique sait que la France est en ce moment en butte à de grands embarras; il profite de la circonstance pour faire éclater aux yeux de ses sujets le prestige de son pouvoir.

En effet, Charles VIII qui, dans un autre temps, ne se serait point laissé braver en vain, avait à la fois à soutenir ses prétentions au royaume de Naples et les efforts des Castillans qui revendiquaient le Roussillon et la Cerdagne. Dans ces conjonctures, il se montra très conciliant à l'égard du roi de Portugal. Non-seulement il lui fit rendre la caravelle avec force excuses, mais encore il agréa toutes les satisfactions qui lui furent demandées.

XXI. — DIVISION DES PAYS CONQUIS ENTRE L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL.

La visite de Christophe Colomb avait donné beaucoup à réfléchir à Jean II; consultant de nouveau ses cartes, le

studieux monarque se demandait s'il ne pourrait pas, lui aussi, prendre part aux découvertes dont le navigateur gênois venait d'indiquer la route. Du projet à l'exécution, pour un homme aussi actif et aussi entreprenant que le roi, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, il résolut de le franchir avant que l'Espagne songeât à une nouvelle expédition vers les régions intertropicales.

De son côté, Ferdinand le Catholique, ayant été informé de l'armement d'une flotte considérable sous la conduite de don François d'Almeïda, l'un des meilleurs capitaines de la marine portugaise, fit tous ses efforts pour s'opposer à l'entreprise. Afin de régler à l'amiable les différends que ne manquerait pas de soulever entre les deux puissances le partage des terres récemment conquises ou à conquérir dans l'avenir, il proposa la rédaction d'un traité qui, comme les précédentes conventions, serait soumis à l'approbation du Saint-Siège.

Cette proposition, remise au roi de Portugal par deux ambassadeurs de Castille, fut agréée de suite; elle eut pour effet de retarder l'expédition projetée. La mission des députés espagnols était de traîner les choses en longueur. Avant de rien conclure, Ferdinand voulait s'assurer de la valeur des découvertes de Colomb; et pour cela, il envoya secrètement des vaisseaux chargés d'explorer le nouveau monde. Jean II, voyant clair dans ce jeu, dissimula son indignation et attendit aussi le résultat de ce second voyage, pour agir en connaissance de cause.

Lorsque les renseignements désirés de part et d'autre furent arrivés, une conférence se réunit à Tordésilas, dans la province de Valladolid. Ruy de Susa, seigneur de Sagres; et Ariès d'Almada, alcade de la cour, y représentaient le roi de Portugal; Henri Henriquez, comte d'Alva, et Guttiérez de Cardénas, grand commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, siégeaient au nom de Sa Majesté catholique.

Comme il s'agissait d'une affaire de la plus haute

importance, c'est-à-dire du partage d'un continent jusqu'alors inconnu, les ministres plénipotentiaires étaient entourés des plus savants géographes de l'époque. On est tenté de sourire aujourd'hui des plans cosmographiques soumis à la discussion, mais il ne faut pas oublier que les arbitres n'avaient à leur disposition que les cartes, fort incomplètes, de Ptolémée.

Après de longues délibérations, il fut décidé que l'on tirerait une ligne idéale du pôle arctique au pôle antarctique, à trois cents septante lieues au couchant des îles du cap Vert, et que la partie orientale appartiendrait au Portugal, tandis que les terres situées à l'occident reviendraient à la couronne d'Espagne. Des ingénieurs habiles devaient s'embarquer à bord de navires de l'une et l'autre nation, pour déterminer le point fixe du parallèle.

« Ces conventions, dit M. Ferdinand Denis, furent ratifiées et signées par les deux souverains en l'année 1494; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette affaire demeura assoupie durant trente ans, jusqu'à ce que s'éleva la discussion relatif aux Moluques, si célèbre dans l'histoire du XVIe siècle. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que si le traité de partage fut signé, jamais les embarcations espagnoles et portugaises ne se réunirent durant le XVe siècle pour établir la détermination difinitive du point à partir duquel on devait compter les trois cents septante lieues. Il faut dire aussi que cette opération n'était pas praticable alors, puisqu'à l'époque où eut lieu le traité de Tordésilas on n'avait encore découvert aucun promontoire ou aucune terre dans l'Amérique méridionale. Il fallut attendre jusqu'au règne de Jean III. »

D'autres difficultés s'élevèrent bientôt entre Jean II et Ferdinand le Catholique, au sujet de leurs possessions respectives en Barbarie. Ce dernier monarque, en sa qualité de successeur à la domination des Goths dans la péninsule, revendiquait leurs droits en Afrique. Il alléguait à l'appui de ses prétentions certaines bulles

pontificales, qui renfermaient cependant des restrictions. Une des clauses de ces actes apostoliques portait, en effet, ces mots : *Sans préjudice des droits du roi de Portugal sur ses conquêtes tant au royaume de Fez qu'en Guinée et dans les provinces voisines de l'Ethiopie, du consentement des papes nos prédécesseurs.* Telle était la teneur du dernier rescrit d'Alexandre VI.

Les places de Cazoca et de Mélilla, dépendant de la régence de Trémecen, aujourd'hui Tlemcen, en Algérie, furent donc adjugées au roi de Castille; tout ce qui ressortissait du royaume de Fez continua d'appartenir à la nation portugaise. Quant aux pays compris entre les caps Bojador et Non, où commence la Guinée, que Jean II réclamait, ils demeurèrent en litige jusqu'au règne d'Emmanuel, sous qui eut lieu une nouvelle délimitation des possessions conquises en Barbarie.

Ces détails, un peu arides peut-être, étaient nécessaires à l'éclaircissement de l'histoire du XVe siècle. De plus, ils m'ont servi à faire ressortir le caractère de deux princes capables de se comprendre, et qui néanmoins furent presque constamment en lutte ouverte.

Doué d'un esprit actif et pénétrant, l'époux d'Isabelle manquait de franchise. S'il eût eu plus de loyauté dans les affaires, son nom, lié à de nobles entreprises, fût passé sans tache à la postérité. Plus réfléchi et plus profond, le souverain portugais était aussi habile politique que son rival; mais on ne le vit jamais recourir au mensonge pour faire triompher sa cause. Sévère à l'excès, il aimait la bravoure et le courage.

XXII. — ENCOURAGEMENTS A L'AGRICULTURE.

Quoique très souvent souffrant depuis le terrible incident de la fontaine couverte, le roi se livrait comme d'habitude à un travail assidu. La mort de l'infant l'avait vivement affecté; ses négociations pour la légitimation de Georges de Lancastre, entravées par la reine, son épouse, et par les souverains espagnols, ne laissaient pas de lui causer de grandes contrariétés. Il murmurait contre les lenteurs de la cour de Rome, mais il ne négligeait pas pour cela les détails de l'administration de l'Etat.

Presque toujours en guerre ou à la recherche de nouvelles découvertes, Jean II n'avait pu songer, autant qu'il l'aurait voulu, aux intérêts agricoles de son royaume. Aussitôt débarrassé de la question de partage des territoires de l'ancien et du nouveau monde, réglée par la conférence de Tordésilas, il se rendit à Evora, où le plaisir de la chasse le délassa un peu de la sollicitude des affaires sérieuses. Sa santé en éprouva un mieux sensible, qui malheureusement, hélas! ne devait pas être de longue durée.

Après la peste, était venue la famine; la culture du sol, pendant les jours de deuil et de maladie, avait été nécessairement abandonnée; et maintenant beaucoup de bras lui faisaient défaut. Le roi, qui s'intéressait d'une manière toute particulière au sort du peuple, ne pouvait voir sans indignation l'industrie coupable d'un grand nombre d'accapareurs, qui spéculaient sur la misère publique.

Il publia donc un édit par lequel était taxé le prix du blé; en même temps, il encourageait les marchands de Castille à apporter en Portugal l'excédant de leurs provisions à des conditions avantageuses. Bientôt il

arriva de telles quantités de grains, que les accapareurs eux-mêmes se virent obligés de vendre au-dessous de la taxe légale. Leur avarice fut ainsi punie; et, grâce aux sages mesures du souverain, qui furent rigoureusement exécutées, les pauvres n'eurent point trop à souffrir de la disette.

Cependant, ce n'était là qu'un remède passager; le roi, voulant éviter le retour de la famine, s'occupa activement de l'amélioration de la condition des laboureurs. La province d'Alentéjo, qui était autrefois comme le grenier de la nation, produisait à peine de quoi nourrir ses habitants, quoique la fertilité de son terroir fût toujours la même; il y avait, par conséquent, lieu d'aviser à un état de choses menaçant au point de vue de la richesse générale. Jean II ordonna une enquête, dont il confia le soin aux magistrats de la ville d'Evora.

Ceux-ci, pour répondre à la confiance du monarque, se mirent de suite à l'œuvre. Ils entendirent les plaintes et réclamations des paysans, en parcourant eux-mêmes la campagne, où ils s'informaient de tout ce qui pouvait éclairer leur rapport; et, quand ils rencontraient des seigneurs, ils les interrogeaient également avec soin. Voici le résumé de leur déclaration à sa majesté :

Les nobles, voués au métier des armes, sont chargés de la défense de l'Etat; comme ils ne peuvent, en ce temps de guerres continuelles, cultiver leurs terres de leurs propres mains, ils y emploient des gens qui, moyennant fermage ou salaire, se livrent à l'exploitation du sol. Ces travailleurs des champs, que le roi Denis avait en si haute estime qu'il les appelait *les nerfs de la république,* méritent de fixer l'attention de l'autorité royale. En diminuant les charges trop lourdes qu'ils ont à supporter dans la répartition de l'impôt, en honorant leur profession par des privilèges particuliers, en encourageant leurs efforts par des expositions solennelles de produits agricoles; enfin, en leur facilitant les moyens

d'acquérir un fonds de terre, on empêchera ces paisibles habitants des hameaux de s'enfuir vers les villes pour y grossir le nombre des vagabonds. Les récoltes étant hasardeuses, il faudrait aussi, par des tarifs compensateurs, égaliser, autant que possible, les chances de bonne ou de mauvaise année.

Ces considérations, et quelques autres encore qui lui furent présentées, frappèrent le roi, dont le but constant était de concilier les intérêts de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la navigation et de l'art militaire. S'il ne put mettre à exécution toutes les idées qu'il avait conçues en faveur de la population rurale, à qui il prodigua toujours les marques d'une tendre sollicitude, c'est que la mort l'arrêta au milieu de ses projets.

XXIII. — PROBITÉ DE JEAN II.

Les Juifs, chassés d'Espagne par l'Inquisition, furent reçus en Portugal et y trouvèrent appui auprès de Jean II. Cet acte souleva de nombreuses oppositions; il fallut toute la fermeté du roi pour vaincre l'irritation générale. A juger la chose de sang-froid, n'y avait-il pas humanité à agir ainsi?

Il n'est guère à présumer que des vues intéressées soient entrées dans l'esprit d'un monarque qui poussa aussi loin que possible le détachement des richesses. S'il tenait à ce que son peuple fût à l'abri de la misère, jamais il n'eut l'ambition de thésauriser pour son compte personnel; les faits suivants le démontrent amplement.

A peine arrivé à Evora, le roi voulut acquitter les dettes de son père qui, comme il l'avait dit à son avènement au trône, ne lui avait laissé pour toute fortune que

les grandes routes du Portugal. Ce n'est pas que les créanciers fussent exigeants; ils se contentaient des intérêts qui leur étaient régulièrement payés.

Il chargea donc Alvarez Pachécho, son intendant, et Etienne Barrodas, son trésorier, de faire l'inventaire de tout ce qu'Alphonse V avait emprunté aux fabriques des églises pour la guerre de Castille, et de le restituer intégralement. Ils devaient rechercher avec le même soin si les biens des hôpitaux et autres établissements charitables n'avaient point été grevés pour les besoins de l'Etat, et mettre toute leur diligence à les reconstituer dans l'ordre primitif. « Les princes, disait-il, sont les défenseurs-nés des mineurs et des orphelins; ils sont tenus, au besoin, à diminuer leurs propres dépenses pour s'acquitter de cette tâche. »

Le roi avait pour principe de ne point laisser à la charge de ses successeurs ce qu'il pouvait faire lui-même pendant sa vie; c'est pourquoi il s'enquérait avec la plus scrupuleuse exactitude des moindres obligations qu'il pourrait avoir contractées afin de s'en acquitter le plus tôt possible.

Parmi les personnes qui lui avaient été recommandées par son père, se trouvait un bourgeois notable, natif de Bruges en Flandre, que son opulence avait mis en mesure de rendre des services à l'empire d'Allemagne et à la couronne de Portugal. Edouard Brandon, c'est le nom de cet homme, s'était montré plein de générosité et n'avait point encore recouvré ses avances. Jean II avait à cœur de s'acquitter d'une dette qu'il considérait comme une œuvre de piété filiale.

Déjà, en 1488, il avait appelé à la cour le bon Flamand et lui avait fait octroyer des lettres de naturalisation. Devenu citoyen portugais, Brandon fut entouré d'une juste considération, obtint le titre de chevalier et mourut en 1528 dans un âge fort avancé, sous le règne de Jean III.

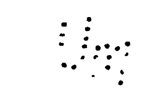
C'est par ces actes de probité, que le roi se faisait estimer des grands et des petits. Les premiers, il est vrai, du moins quelques-uns d'entre eux, lui gardaient rancune de la sévérité qu'il avait déployée à leur égard en arrivant au pouvoir; les seconds, qui ne voyaient dans sa conduite que le désir d'alléger leurs charges et de les rendre heureux, applaudissaient sans réserve à tout ce qu'il entreprenait pour le bien de la justice. Mais tous s'accordaient à dire qu'ils avaient sous les yeux un modèle et un père.

Comment, en effet, ne pas admirer un souverain qui se dépensait pour assurer à la noblesse et au peuple des droits inaliénables, puisque le mérite seul en était la base. La faveur et le bon plaisir peuvent créer des situations passagères; aux yeux du roi, la vertu avait uniquement droit aux récompenses.

Au milieu d'une foule d'occupations, qui n'effrayaient jamais son courage, Jean II songeait à tout. Quand on lui demandait l'établissement de nouveaux ministères, propres à le décharger d'une partie du souci de la chose publique, il répondait : « Les impôts sont déjà bien lourds à la nation; ménageons les gens qui nous nourrissent par leur travail. »

Il me semble, après cela, qu'on peut appliquer au roi ces paroles d'un de nos grands orateurs : « Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules choses que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. » La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain; la bonté fait le bonheur de ses peuples; les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs. C'est pour lui qu'il est conquérant; c'est pour nous qu'il est bon : et la gloire des armes n'ira pas loin, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Sans doute, Jean II n'était pas sans défauts, mais quel est l'homme ici-bas qui puisse se dire parfait? S'il aimait à immortaliser son nom par de vastes conquêtes, le



monarque portugais ne perdait point de vue le bonheur de ses sujets; et, quand il consacrait ses veilles à l'étude des problèmes qui devaient l'amener à des découvertes capables de relever la gloire de sa nation, il entrait pleinement dans les desseins les plus chers d'un peuple désireux de s'étendre et de porter au loin la renommée de ses armes.

Cependant, à mon sens, l'exactitude à s'acquitter non-seulement de ses propres engagements, mais même de ceux de ses prédécesseurs, dut faire plus d'impression encore sur l'âme de ceux qui vivaient au temps de l'intègre souverain, que la découverte du cap de Bonne-Espérance et de la route des Indes orientales.

XXIV. — LE ROI DE PORTUGAL REFUSE D'ENTRER DANS UNE LIGUE CONTRE LA FRANCE.

Malgré toute son énergie, Jean II ne pouvait se dissimuler le mal qui le minait sourdement; il se rendit à Viana d'Alvito, à seize kilomètres d'Evora, pour respirer un air plus pur, et là il éprouva quelque soulagement. Le roi de Castille, très au courant de l'état de santé de son voisin, ne demeurait pas inactif. Dans le but de soutenir les droits du duc de Béjà, il fit, sans rien dire, échelonner des troupes sur les confins de l'Estramadure, et se tint prêt à tout évènement.

De plus, pour savoir exactement ce qui se passait en Portugal, il y envoya, en qualité d'ambassadeur ordinaire, don Alphonse de Silva, dont l'habileté politique était parfaitement connue. Il s'agissait, d'une part, de sonder le roi Jean au sujet de ses intentions à l'égard de Georges de Lancastre, et de l'autre, de le faire entrer

dans une confédération ayant pour but de chasser les Français de l'Italie. On comptait sur l'affaiblissement causé par la maladie, pour triompher plus facilement du caractère entier du souverain portugais. Il n'en fut rien, comme on le verra bientôt, du moins quant à la seconde partie du programme ci-dessus indiqué.

Le roi était en promenade aux environs du château de Viana, lorsque tout à coup s'offrit à ses regards l'envoyé de Ferdinand le Catholique. Après les compliments d'usage, Jean II, étendant le bras droit, dit au diplomate qui s'informait de sa santé : *Ce bras, don Alphonse, est encore bon pour donner une bataille ou deux;* puis, un instant après, il ajouta : *Aux Maures.*

Ne voulant point faire connaître à d'autres qu'au souverain l'objet de sa mission, l'ambassadeur d'Espagne eut le talent d'amuser les courtisans par le récit d'une foule de choses qui n'y avaient que peu ou point de rapport; ce n'est que lorsqu'il se trouva seul en présence du roi, qu'il s'exprima ainsi :

« Sire, les affaires d'Italie sont, vous le savez, dans un tel état, que toute la chrétienté en est émue. Le vicaire de Jésus-Christ, persécuté par des catholiques indignes de ce nom, se voit forcé de fuir de place en place; et le patrimoine de l'Eglise est livré au pillage. En présence de la violation de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre, les princes chrétiens pourraient-ils demeurer indifférents et ne pas s'unir contre l'ennemi commun? Votre Majesté, qui a déjà donné tant de preuves de fidélité au Saint-Siège, sera heureuse, sans doute, de contribuer à la paix de l'Europe; le Pape, les Vénitiens, les ducs de Milan et de Florence, unis au roi, mon auguste Maître, comptent sur votre concours pour former une ligue formidable qui s'opposera au progrès du mal. C'est en qualité de parent, d'allié et d'ami, que mon souverain fait appel à votre foi et à votre courage; et il espère que votre exemple pèsera beaucoup sur la dé-

termination des autres princes chrétiens du monde entier. »

Quoique, dans ce discours, le nom du roi de France ne fût point prononcé, Jean II était trop au courant des affaires du temps pour ne pas voir que l'alliance, où on voulait le faire entrer, n'avait pour but que de s'opposer aux entreprises de Charles VIII. Ce dernier s'était, en effet, rendu maître du royaume de Naples en moins de cinq mois, et menaçait de faire déposer Alexandre VI, pour mettre à la tête de l'Église un pontife plus digne de ceindre la tiare.

Le souverain portugais répondit en ces termes à don Alphonse de Silva : « Monsieur, l'amitié que je porte à tous les princes chrétiens ne me permet pas d'entrer dans une ligue ourdie contre l'un d'eux; pour moi, la dignité du Saint-Siège est parfaitement distincte de la conduite d'un pape ambitieux qui s'est attiré des embarras par sa faute, je n'en ai reçu aucune faveur qui m'oblige à prendre sa défense; si je ne l'ai point combattu ouvertement, c'est que je me suis souvenu des bienfaits de ses prédécesseurs. Les Vénitiens me considèrent comme leur protecteur; le duc de Milan me traite en ami, et le roi des Romains est mon cousin germain. Quant à la France, j'y suis attaché par des liens de parenté et de bons rapports. D'ailleurs, mon état de souffrance et la sollicitude des affaires de mon royaume m'empêchent en ce moment de m'occuper des choses étrangères. Personne plus que moi ne désire la concorde entre toutes les puissances et la paix de l'Eglise universelle, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Monsieur, dites au roi de Castille qu'il n'est point besoin d'un nouveau traité d'alliance entre nous; celui que nous avons conclu, suffit. En un mot, je serai fidèle aux engagements que j'ai contractés avec votre auguste Maître; mais je tiens également à vivre en paix avec tous les autres princes chrétiens, sans exception. »

Ce langage était loin de satisfaire l'ambassadeur espagnol; il fallut néanmoins qu'il s'y résignât. En prenant congé du roi, don Alphonse lui dit que sa qualité d'envoyé ordinaire l'obligeait à demeurer en Portugal. Jean II, qui n'avait point été prévenu du choix de ce ministre plénipotentiaire, fut froissé d'un procédé en opposition avec les convenances généralement reçues entre souverains, et prit la résolution de se mettre en garde contre les agissements d'un homme qu'on lui imposait, pour ainsi dire.

La conduite de Ferdinand le Catholique, en cette occurence, donna beaucoup à réfléchir au roi de Portugal qui, se sentant malade, n'en était que plus impressionnable. Il assigna pour résidence au diplomate castillan, la ville d'Estrémoz, à quarante kilomètres d'Evora, et le fit si bien surveiller qu'il ne pouvait faire aucune démarche, sans que la connaissance n'en parvint à la cour établie à Viana d'Alvito.

XXV. — LE GRAND-MAITRE DU PALAIS.

Le roi, très économe des deniers publics, comme nous l'avons vu, se vit cependant forcé de rétablir une charge tombée en oubli depuis le règne de Jean Ier. Tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, selon les besoins ou les circonstances, Jean II avait toujours maintenu lui-même le bon ordre parmi les gens de sa maison. Mais, obligé par l'affaiblissement de sa santé de se relâcher d'une surveillance active, il sentit bientôt le besoin de confier à quelqu'un de sûr le soin de réprimer les désordres qui commençaient à s'introduire dans son entourage.

Il arrivait, à la suite de discussions plus ou moins sérieuses, des duels qui avaient lieu dans l'enceinte

même du château, et cela constituait un abus des plus graves. Or, pour y remédier, le roi fit défendre sous peine de mort de mettre la main à l'épée à l'occasion des querelles intestines qui s'élèveraient au dedans des appartements de sa résidence.

La dignité de grand-maître du palais fut donc reconstituée en faveur de Stéfano Hernandez, cavalier de qualité, auquel on adjoignit douze archers pour la police intérieure de la maison royale. Voici le fait principal qui contribua à la mesure de rigueur dont il s'agit. Jusqu'à ce jour, les rixes s'étaient presque toujours passées entre simples soldats ou serviteurs de basse condition; cela évidemment déplaisait au roi, qui ne demandait que le repos et la tranquillité; mais, quand il apprit que les gentilshommes eux-mêmes se portaient des défis presque sous ses yeux, il ne put contenir sa juste indignation et se crut obligé de recourir à la sévérité. Ce furent don Diégo d'Almeïda, prieur d'Ocrato, et don Jean de Sosa, grand voyer du royaume, qui mirent le comble à la patience de Jean II. Certes, ces deux seigneurs étaient pourtant bien favorisés à la cour.

Des paroles, mal interprétées ou mal rapportées, avaient jeté un grand froid entre ces personnages. Leurs partisans, qui ne cherchaient qu'à plaire à l'un ou à l'autre, suivant l'intérêt dont ils étaient animés, envenimaient encore les choses en se faisant l'écho de bruits mensongers, trop souvent colportés par la malveillance. En raison de la haute naissance et du rang élevé des antagonistes, il s'était formé comme deux camps qui divisaient les esprits les mieux intentionnés. Bref, il résulta de cette discorde un tel scandale qu'il fut décidé qu'on s'en remettrait au sort des armes pour trancher le différend.

Désireux de couper court à un conflit qui menaçait de prendre des proportions dangereuses, le roi interposa son autorité. Il interrogea en particulier chacun des

adversaires, s'informa soigneusement de la cause de leur démêlé, entendit des témoins désintéressés dans l'affaire, et, quand il fut parfaitement au courant des choses, il se prononça en faveur d'une réconciliation immédiate. Les deux seigneurs, craignant une disgrâce, se soumirent à la volonté du monarque.

On n'a jamais su le motif de cette querelle. Est-ce l'ambition, la jalousie, la vanité? je serais plutôt porté à croire que des hommes de cette valeur auront cédé à l'entraînement d'un point d'honneur mal entendu. Il y a toujours à la cour comme à la ville des intrigants qui, dénués de mérite personnel, ne cherchent, comme on dit vulgairement, que plaies et bosses. Incapables d'arriver par eux-mêmes, ils fomentent sans cesse la discorde, afin de s'afficher comme pacificateurs au milieu du trouble et de l'agitation. C'est un fléau social contre lequel les grands ne sauraient être trop en garde.

Pour éviter le retour de luttes et de scandales, qui compromettaient le respect dû à sa demeure, le roi, ainsi qu'il a été dit plus haut, fit revivre le titre de *Merino do Palacio,* que nous avons rendu par l'expression de *grand-maître du palais;* et il en investit un officier d'une fermeté à toute épreuve.

Cependant la maladie de Jean II donnait de graves inquiétudes; si l'âme était toujours forte et courageuse, le corps s'affaissait sous le poids de la souffrance. Il est à présumer que don Diégo d'Almeïda et don Jean de Sosa, honteux de troubler le repos d'un souverain qui avait eu tant de bonté à leur égard, se donnèrent la main plus encore pour lui être agréables, que pour obéir à ses ordres.

Le roi avait beau réagir contre la fièvre qui le minait, ses traits changeaient à vue d'œil. Dans l'impuissance où les médecins se trouvaient de le soulager immédiatement, ils lui conseillèrent les eaux de Monchique, en Algarve. La saison était déjà avancée; mais comme on n'avait plus

d'espoir que dans l'effet de ces bains justement renommés, il fallut bien se décider à y recourir.

XXVI. — DERNIÈRE MALADIE ET TESTAMENT DU ROI.

Monchique, petite ville de deux mille sept cents habitants, est située au pied de la *Sierra* ou chaîne de montagne de même nom, à vingt-trois kilomètres de Lagos, port devenu célèbre par le combat naval qui eut lieu, le 18 août 1759, entre le bailli de Suffren, commandant la flotte française, et l'amiral anglais Boscaven. La source minérale naît dans un vallon assez retiré, à une lieue environ de la mer; ses propriétés médicales lui ont acquis une grande réputation.

Avant de se mettre en route, le roi, qui ne se dissimulait point la gravité de son état, voulut régler les affaires de sa conscience. Il fit donc appeler le Père Jean de La Puebla, son confesseur, et, après l'humble aveu de ses fautes, il reçut avec une dévotion touchante le sacrement de l'Eucharistie.

C'est en vain que les médecins le pressaient de partir; un point important le retenait encore. Jean II, qui avait montré pendant sa vie un esprit d'ordre si admirable en toutes choses, ne voulait point être surpris par la mort sans avoir fait un testament en règle. Au sujet de la rédaction de cet acte définitif, il existe deux versions, que je me ferai un devoir de rapporter.

Selon Reisende, attaché à la personne du roi, mais écrivain peu judicieux, les dernières volontés du monarque furent écrites de la main du confesseur qui, simple religieux franciscain, s'était acquis une grande renommée de vertu en refusant à plusieurs reprises les hon-

neurs de l'épiscopat. Le même historien rapporte que le roi s'étant enfermé avec le révérend Père pour vaquer en paix à une affaire aussi grave, la porte de l'appartement avait été sévèrement consignée. Or, le duc de Béja, qui ignorait ce qui se passait en ce moment, vint rendre visite à Sa Majesté; quand on lui dit que le souverain était occupé avec son confesseur, il refusa de se faire annoncer. Cette réserve, de la part d'un prince du sang, qui avait ses entrées libres, plut beaucoup au roi lorsqu'il en eut connaissance, et il en manifesta hautement sa satisfaction.

Je ne puis passer sous silence un fait qui, dans sa simplicité, met bien en relief la sincère modestie du bon moine honoré de la confiance de Jean II. Celui-ci lui ayant demandé ce qu'il pouvait faire en sa faveur après le dernier service qu'il venait de lui rendre, le disciple de saint François répondit : « Sire, pour moi, je n'ai besoin de rien; j'espère, avec la grâce d'en haut, être toujours fidèle à mon vœu de pauvreté. » Le roi insistant, le religieux lui dit alors que ses compatriotes désirant que le bourg de La Puebla, lieu de sa naissance, fût érigé en cité, il sollicitait pour eux ce privilège qui depuis longtemps faisait l'objet de leurs vœux.

La seconde tradition concernant le testament de Jean II, est celle-ci : Antoine de Faria, secrétaire intime de Sa Majesté, chargé d'écrire sous la dictée du roi l'acte en question, y eut, dit-on, une influence prépondérante. En effet, lorsque le monarque lui ordonna de mettre le nom de Georges de Lancastre à l'endroit où devait être désigné l'héritier du trône, l'écrivain s'arrêta court, et, tombant aux pieds de son maître, il s'écria : « Ah! si je ne consultais que mes propres intérêts, je vous obéirais avec plaisir, mais, quand je songe à l'avenir de votre renommée, je ne puis me décider à ratifier de ma main un choix que n'approuverait point la nation. Le duc de Béja a pour lui le droit de naissance et l'opinion publi-

que; en le frustrant de la couronne, vous allumerez la guerre civile. O mon roi, ô mon père, pardonnez ma franchise; je vous aime trop pour ne pas vous dire la vérité. Pensez aux conséquences d'une résolution qui non-seulement affaiblira le respect dû à votre mémoire mais encore attirera les plus grands malheurs sur celui-là même que vous voulez favoriser; le roi de Castille et tous les princes ligués contre la France, déjà mécontents de vous, ne feront-ils pas cause commune pour s'opposer à l'exécution de votre dernière volonté, si elle n'est conforme à la justice et à l'équité? »

Le secrétaire était toujours à genoux devant le monarque. Celui-ci, hésitant entre la voix de sa conscience et l'amour paternel, gardait le silence. Une lutte terrible s'opérait dans l'âme de ce souverain qui, naguère si puissant, se voyait en proie aux faiblesses de la nature humaine. Il dit enfin : « Laisse-moi, Faria, laisse-moi; un tel sacrifice ne saurait m'être imposé. » Cependant le fidèle serviteur gardait son attitude suppliante.

Après avoir beaucoup réfléchi, le roi comprit que le langage qu'avait osé lui tenir son meilleur confident était conforme aux règles de la sagesse et de la prudence; il se décida donc à désigner comme successeur au trône de Portugal don Emmanuel, duc de Béjà, qu'il avait eu tant de peine à agréer pour héritier.

Il partit ensuite pour Monchique, où les eaux n'eurent pas le résultat qu'on en attendait; de là il se rendit à Alvor, petit village situé non loin d'Alcaçar-do-Sal, dans l'Estramadure, et, contre l'avis des médecins, il y prit des bains malgré la rigueur du froid. La santé du roi parut un instant s'améliorer; un jour, il se sentit assez fort pour aller à la chasse. Mais, hélas! l'excès de fatigue peut-être lui causa de si fortes oppressions pendant la nuit, que bientôt il se vit aux portes du trépas. Ses derniers moments et sa fin vont nous occuper maintenant.

XXVII. — MORT DE JEAN II.

Etendu sur un lit de douleur, le roi ne conservait plus d'espoir de guérison, cependant il s'occupait encore des affaires de l'Etat. Il recevait ses ministres et leur donnait des ordres; sa présence d'esprit ne le quittait jamais. Le mal progressant toujours, ce dut être une peine bien vive pour un monarque si actif de se trouver tout à coup dans la nécessité de suspendre ses audiences. Quand le peuple sut que Jean II ne pouvait plus recevoir personne, il le jugea perdu.

Le duc de Béja n'osait trop s'éloigner de Lisbonne, dans l'incertitude où il était du sort qui lui était réservé. Cependant le souverain mourant témoignait le désir de le voir, pour lui faire des recommandations auxquelles il attachait de l'importance. Il lui dépêcha successivement deux courriers qui le trouvèrent fort incertain sur le parti qu'il avait à prendre.

Craignant d'encourir la disgrâce du roi, don Emmanuel se mit en route, mais à si petites journées, qu'on voyait bien qu'il agissait à contre-cœur. Pour lui, l'important était que les courtisans annonçassent à leur maître qu'il était en chemin pour Alvor. Il espérait, en gagnant du temps, éviter une entrevue dont le résultat lui semblait au moins douteux. Quoiqu'il eût lieu d'être inquiet, assurément il se trompait sur les dispositions actuelles du monarque, son beau-frère et cousin.

Les souffrances de Jean II augmentant sans cesse, les médecins vinrent à bout de les calmer par l'emploi des narcotiques. Alors le roi tomba dans un si profond sommeil, que rien n'était capable de le réveiller; néanmoins, à un certain moment, le prieur d'Ocrato lui ayant touché le visage pour se rendre compte de son état, il le rappela vivement à l'ordre.

Cet assoupissement, pour ainsi dire invincible, dura plusieurs jours; et, le 22 octobre, l'auguste malade ne donnait presque plus signe de vie. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, des courriers furent expédiés à Lisbonne pour les préparatifs du deuil. Les adulateurs et les ambitieux, comme il arrive toujours en pareil cas, s'empressèrent autour du duc de Béjà qui se disposait à paraître en public, lorsque l'un des officiers de la cour, envoyé en toute hâte, annonça que le roi avait recouvré la parole et se trouvait aussi bien que possible.

Quel coup de théâtre pour les hommes à double face! Ils ne savent où cacher leur confusion, car leur hypocrisie est percée à jour. Je plains sincèrement la position des grands, quand elle les oblige à garder près de leur personne ces créatures rampantes qui ne les servent que par intérêt ou par avarice. Ce n'est pas sans raison que le poète latin a dit, dans un langage plus concis que le mien. « *Tant que vous serez heureux et puissant, vous aurez beaucoup d'amis; la fortune viendra-t-elle à vous être contraire, vous serez seul.* »

Il est à présumer que ceux qui avaient si vite oublié le roi pour aller se jeter dans les bras de son successeur, ne furent pas les derniers à manifester leur satisfaction, plus ou moins bruyante, mais non sincère. Quoiqu'il en soit, il y eut des réjouissances publiques dans la capitale et dans toutes les autres villes du Portugal.

Les fêtes qui se firent à Alvor empruntèrent à la présence de Sa Majesté, un caractère plus touchant que partout ailleurs. Le peuple accourut en foule au château et demanda instamment à voir le roi. Celui-ci, touché jusqu'aux larmes de l'affection de ses sujets, ordonna qu'on ouvrit toutes les portes et adressa des paroles de reconnaissance à la foule qui l'entourait.

Ce mieux, cause de tant de joie, dura deux jours seulement. Le troisième, la maladie revint avec une telle violence, qu'elle enleva tout espoir de rétablissement;

Jugeant sa fin prochaine, le monarque demanda alors qu'on lui dît la vérité sur son état. L'évêque de Tanger et le prieur d'Ocrato se chargèrent de cette triste mission.

Etant donc entrés dans la chambre où se trouvait le roi accablé par la souffrance, ils se prosternèrent à son chevet, et, au milieu d'un torrent de larmes, ils lui déclarèrent que, à moins d'un miracle de la toute-puissance divine, il ne restait plus à Sa Majesté que peu de temps à vivre.

Jean II se tourna vers les deux prélats et leur adressa ces mots avec une sérénité étonnante : « La visite que vous me faites, chers amis, est peu rassurante pour le corps, sujet à toutes les faiblesses de la nature; mais elle est précieuse à l'âme, qui doit être toujours prête à paraître devant Dieu. Recevez mes sincères remerciements pour la démarche pénible que le dévouement chrétien a pu seul vous inspirer; j'espère dans les mérites infinis de la Passion du Sauveur. S'il m'a été donné de reconnaître mes fautes et mes misères, je prie le Père des miséricordes de me les pardonner et de m'introduire dans le sein de sa gloire. »

Désormais tout entier à la pensée de l'éternité, le roi ordonna qu'on retirât les meubles de l'appartement pour y dresser un autel surmonté du crucifix et décoré des images de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, à qui il avait une dévotion particulière. Il se confessa à plusieurs reprises, et toujours avec de grandes marques de contrition. Puis, pour montrer qu'il reconnaissait formellement le duc de Béjà comme héritier de la couronne, il fit rédiger un codicille où le nom de don Emmanuel était consigné deux fois de la manière la plus expresse.

La sollicitude du monarque, déjà au bord de la tombe, s'étendit à tous ses serviteurs, grands et petits. Il les recommanda à la bienveillance de son successeur; de plus, il fit appeler ses domestiques un à un, prit congé



d'eux avec affabilité et les exhorta vivement à s'attacher à la reine, son épouse. Enfin le roi, avant de fermer les yeux, demanda pardon par écrit à l'infante, sa belle-mère, au cardinal Georges d'Acosta, et à tous les habitants du royaume qu'il aurait pu avoir offensés.

Sentant sa fin prochaine, Jean II reçut, le matin même du jour de sa mort, les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction; il se fit ensuite lire l'histoire de la Passion de Jésus-Christ, qu'il écouta avec une religieuse attention. Tandis que toutes les personnes présentes poussaient des sanglots, le mourant seul était calme et ne songeait qu'à implorer le pardon de ses péchés. Comme saint Ferdinand, roi de Léon et de Castille, il voulut qu'on le déposât à terre et qu'on n'usât plus d'aucun titre à son égard. « Je ne suis plus que cendre et pourriture, disait-il, et n'ai plus besoin que de prières. »

On rapporte que, voyant au nombre de ceux qui l'assistaient à sa dernière heure un prélat dont la conduite laissait à désirer, il le prit en particulier et lui fit promettre par serment de mener à l'avenir une vie plus édifiante. De même qu'il avait demandé pardon à tout le monde, le souverain portugais voulut aussi pardonner à tous ceux qui avaient eu des torts envers lui.

Cependant l'heure fatale approchait; le roi était en butte à de fréquentes syncopes; à la suite d'une crise prolongée, on le crut mort. L'évêque de Tanger pensa qu'il était temps de lui fermer les yeux, mais, au moment où il s'apprêtait à remplir ce pieux devoir, l'agonisant le regarde fixement et lui dit : « Monseigneur, il n'est pas encore temps. » S'informant alors à quel point en était la marée, il répondit à la personne qui le lui indiquait : « Il me reste deux heures à vivre. »

Pendant ce court intervalle, qui le séparait de l'éternité, le roi s'unit à la récitation des prières que l'Eglise a consacrées au soulagement des fidèles prêts à quitter

la terre; et, quand il eut prononcé ces paroles : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi,* il rendit le dernier soupir. C'était le dimanche 25 octobre 1495, au coucher du soleil, à l'instant où la mer achevait de retirer ses flots du rivage. Jean II avait vécu quarante ans et huit mois, et régné pendant quatorze ans et deux mois.

XXVIII. — FUNÉRAILLES DU ROI.

L'homme est mort! s'écria Isabelle de Castille en apprenant le trépas d'un souverain qui fut son adversaire, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher d'estimer comme l'un des grands caractères de l'époque. Il y aurait cent à parier contre un que le roi de Portugal succomba aux suites du poison qui lui fut administré lors des noces de son fils; s'il résista longtemps aux progrès du mal, c'est qu'il était doué d'un tempérament extraordinairement fort.

Quant aux gens qui le soupçonnaient de se servir à l'égard de ses ennemis du procédé dont on avait usé envers lui, ils furent bien détrompés lorsque se fit l'inventaire des meubles du monarque défunt. Certaine cassette éveillait surtout l'attention; l'évêque de Tanger l'ayant ouverte, il s'y trouva une haire et un cilice maculés de sang.

Sans doute, le roi eut des moments de violence très regrettables; mais s'il employa le poignard pour venger la trahison du duc de Viséo, jamais il n'eut recours au poison. *L'homme* était trop brave pour recourir à des moyens de défense que la lâcheté seule inspire; il ne craignait point de voir le danger en face, et, quand il fallait combattre les armes à la main, il était toujours prêt.

Le corps de Jean II ayant été lavé par les serviteurs intimes de la cour, fut embaumé aussi bien que le permettaient les moyens alors en usage, et déposé dans un cercueil recouvert de velours noir, sur lequel se détachait une croix en damas blanc. La lecture du testament eut lieu ensuite.

Don Emmanuel, duc de Béjà, fut proclamé successeur au trône, sans la moindre contestation; et, bientôt après, il reçut les hommages de la noblesse et du peuple. Ayant à parler plus loin de son avènement, je ne m'occupe pour le moment que de ce qui concerne le souverain décédé.

Porté sur les épaules de chevaliers en costume de deuil, la dépouille mortelle du roi fut d'abord déposée dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, en l'église de Sylves; là, pendant plusieurs jours, les pieux fidèles vinrent en grand nombre prier pour le repos de l'âme de celui qui les avait aimés comme un père, et dont ils déploraient la perte.

Souvent, après leur mort, les puissants monarques qui ont fait trembler le monde et imposé la crainte à leur entourage, sont abandonnés comme des êtres devenus inutiles; l'histoire nous dit que le vide se fit dans l'appartement de Louis XIV aussitôt qu'il eut fermé les yeux à la lumière; et cela ne surprend point, parce que l'on sait que le grand potentat était bien moins aimé que redouté.

Le roi de Portugal, au contraire, avait su, malgré sa sévérité, se concilier l'amour de ses sujets; et quand ceux-ci le virent dans le tombeau, ils voulurent honorer sa mémoire et reconnaître ses bienfaits en répandant des pleurs sur la pierre qui le dérobait pour toujours à leurs regards.

Nous avons vu que le service funèbre de l'infant don Alphonse avait été assez longtemps différé; celui de son père le fut encore davantage. Transporté dans la suite

au couvent de la Bataille, le corps de Jean II ne reçut la sépulture entouré de pompes solennelles qu'en 1499, environ deux ans après son décès.

A cette lugubre cérémonie assista tout ce que le royaume comptait de plus notable parmi les grands seigneurs. Rentrés en possession de leurs biens et privilèges sous Emmanuel, qui ne partageait pas toutes les idées de son prédécesseur, les gentilshommes portugais oublièrent les procédés violents du feu roi à leur égard, pour ne songer qu'aux belles découvertes et aux glorieuses conquêtes qui avaient illustré son règne, et ils firent un devoir d'assister à ses funérailles. Le peuple, de son côté, accourut en masse pour célébrer une fois de plus les louanges de celui que le vénérable cardinal Georges d'Acosta avait proclamé : *Le plus grand roi, fils du meilleur des hommes.*

XXIX. — JUGEMENT SUR LE RÈGNE DE JEAN II.

Fénelon, dans son immortel *Télémaque,* a dit : « L'état d'un roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paraît commander : il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs faiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paraît avoir n'est point la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir ; son autorité est celle des lois, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner ; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir ; il

est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publique. »

Le règne et la personne de Jean II ont été diversement appréciés par l'histoire; je crois avoir fait connaître l'un et l'autre, cependant il me semble bon de mettre plus en lumière, dans un seul tableau, la figure du grand monarque.

Au physique, le roi de Portugal était d'une taille au-dessus de la moyenne; mince et élancé jusqu'à l'âge de trente ans, il prit ensuite de l'embonpoint. Son visage, légèrement coloré, respirait la majesté et imposait le respect; ses yeux, noirs et intelligents, lançaient des flammes quand il était fortement émotionné; ils n'indiquaient, en tout autre temps, que la bonté et le génie. La barbe, qu'il portait entière, et les cheveux, coupés de plus court, étaient de couleur châtain foncé et commencèrent à grisonner de bonne heure. Il ne voulut jamais recourir aux moyens de dissimuler cette maturité précoce; quoique mis avec une convenance parfaite, il méprisait tout ce qui sent l'afféterie et une trop grande recherche; son air martial lui seyait à merveille.

Sans doute, cet extérieur avantageux parlait déjà en faveur du souverain, mais il n'était rien en comparaison de l'esprit cultivé qui l'élevait au-dessus de la plupart des hommes de l'époque. Jean II avait très bien compris les besoins de son temps, et, en particulier, de sa nation. Le peuple portugais, resserré dans une langue de terre, ne demandait qu'à se répandre au dehors pour y acquérir de la gloire et des richesses; les expéditions de don Henri l'avaient mis en goût des découvertes lointaines. Il fallait répondre à ces aspirations sous peine de mécontenter une foule de gens qui, nés sur les bords de la mer, ne craignaient point d'en affronter les dangers.

Comme nous l'avons vu, le roi ne négligeait point les intérêts de l'agriculture, mais il sentait que la petitesse

de son royaume ne pouvait suffire à procurer le bien-être de tous ses sujets, et il concevait ces vastes entreprises qui ont immortalisé son nom et fait bénir sa mémoire.

L'étude des mathématiques appliquées à la navigation absorbait ses veilles; il acquit, par un travail assidu, non-seulement les connaissances astronomiques et cosmographiques qui distinguaient les savants d'alors, mais encore il poussa au delà des limites connues l'art des constructions navales. C'est à lui que l'on dut le plus grand vaisseau qui eût encore paru en Europe; c'est grâce à ses expériences, que l'artillerie joua un rôle si efficace dans l'armement des flottes; c'est à son instigation enfin que l'invention de l'astrolabe contribua à assurer la sécurité des marins au milieu des étendues immenses de l'Océan.

Le commerce, sous le règne de Jean II, fut si florissant qu'il contrebalança, s'il ne le surpassa, celui des Vénitiens et des Gênois; la ville de Lisbonne et tous les autres ports regorgèrent de marchandises apportées des quatre parties du monde; à la pauvreté, que le roi avait trouvée à son avènement, succéda l'abondance; à l'inertie, qu'engendre la misère, succédèrent l'activité et le mouvement des affaires.

A quoi bon rappeler ici les expéditions de Barthélemy Diaz, de Diégo Cam et de tant d'autres intrépides navigateurs, qui se signalèrent au service d'un monarque toujours prêt à entreprendre de grandes choses? Les voyages de Covilham et de Païva, les guerres contre les Maures d'Afrique, la voie ouverte à la conquête des Indes, suffiraient seuls à couvrir de gloire le prince qui n'aurait point d'autres titres au souvenir de la postérité.

Que j'aime à voir ce roi si occupé de l'administration intérieure et extérieure de ses Etats, prendre encore le temps d'écrire à Ange Politien, pour le prier de faire l'histoire du Portugal! La lettre royale, reproduite dans

les œuvres de l'écrivain toscan, est tellement remplie de grâce et d'élégance, qu'on ne peut se lasser de l'admirer. A une époque où l'art était pour ainsi dire inconnu dans sa patrie, Jean II cultivait la musique; et, pour dessiner aussi bien que Cimabué, il eût volontiers fait les plus grands sacrifices. Sa puissante rivale, Isabelle la Catholique, ne désirait qu'une chose : « Que ses propres fils eussent les qualités du souverain portugais. »

Camoens a résumé en peu de mots la vie d'un roi qui n'eut jamais un instant de repos : « Il tenta plus qu'il n'est donné à l'homme de tenter sur la terre. » Ajoutons, pour être juste, qu'il fit plus aussi pour la prospérité de son pays qu'on ne pouvait attendre des forces humaines.

XXX. — AVÈNEMENT D'EMMANUEL. — EXPÉDITION DE VASCO DE GAMA.

Deux jours après la mort de son prédécesseur, le duc de Béja prit les rênes du gouvernement; quoiqu'il ne partageât pas toutes les idées du roi défunt, il eut le bon esprit de ne point se lancer trop vite dans les innovations. Peu à peu la noblesse, qui avait été forcée de se plier à des mesures d'une sévérité peut-être excessive, recouvra ses anciens privilèges et reparut à la cour avec un nouvel éclat. Cependant le jeune monarque n'écartait point systématiquement les personnages qui avaient le plus contribué à l'exécution des décrets touchant les titres de propriété, il comptait qu'en se montrant bienveillant à tous, il arriverait à l'apaisement des anciennes querelles. Le règne d'Emmanuel s'inaugura donc sous d'heureux auspices.

Comme je n'entreprends point, en ce moment du

moins, de retracer la vie de ce prince, j'ai hâte d'arriver à la réalisation de la grande pensée de Jean II touchant la conquête des Indes. Le roi, avant de mourir, avait préparé l'expédition qui, par son importance, devait dépasser toutes les précédentes, et Vasco de Gama était désigné pour la commander.

Un peu moins de deux ans après son installation sur le trône, Emmanuel résolut de poursuivre le plan que lui avait légué son beau-frère, et s'il eut la chance de le mener à bonne fin, le principal mérite, selon moi, revient à celui qui l'avait conçu à la suite de longues et patientes recherches.

Il faudrait traduire tout le poème des *Lusiades* pour rendre d'une manière sublime les diverses péripéties de la découverte de l'Inde par mer; dans l'impossibilité où nous sommes d'entreprendre ce travail qui, d'ailleurs, a déjà été fait plusieurs fois, qu'il nous suffise d'indiquer la route suivie par la flotte portugaise depuis son départ jusqu'à son retour à l'embouchure du Tage.

Là où s'élève aujourd'hui la fameuse église de Bélem à huit kilomètres de Lisbonne, existait une humble chapelle qui portait le titre de Notre-Dame de Bethléem, et était un lieu de pèlerinage. C'est dans ce sanctuaire que Gama et ses compagnons se rendirent le 7 juillet 1497 pour mettre leur périlleuse entreprise sous la protection de la Mère du Sauveur; ils y furent accompagnés d'une foule de peuple et d'un grand nombre de prêtres et de moines, qui formèrent une procession pendant laquelle on chanta les litanies de la sainte Vierge. L'assistance était émue, car des vieillards, des épouses, des mères et des enfants regardaient en pleurant les courageux marins qui leur étaient chers, et que, peut-être, ils ne reverraient jamais.

Deux jours plus tard, quatre bâtiments, de faible tonnage mais de solide construction, recevaient cent soixante hommes aguerris aux vents et aux tempêtes,



et mettaient à la voile par un temps favorable. La première relâche fut aux îles du cap Vert, découvertes en 1456 par Cada-Mosto, navigateur vénitien au service du Portugal; Madère, qui doit ses vignes et son vin renommé au prince Henri, n'avait été vue qu'en passant.

En quittant Santiago, la flotte lutta pendant quatre mois contre les éléments déchaînés, avant d'entrer dans la baie de Sainte-Hélène. Elle y fit un long séjour pour réparer ses avaries; c'est là que Camoens place l'aventure de Velloso, jeune Portugais que son imprudente curiosité faillit faire massacrer par les indigènes; c'est là aussi que, trois siècles plus tard, devait mourir exilé le plus grand capitaine des temps modernes.

Au cap de Bonne-Espérance, qui fut doublé au milieu d'une horrible tourmente, se rattache la fiction du géant Adamastor, dont l'auteur des *Lusiades,* s'il ne l'a créée lui-même, a su tirer un si beau parti. Il fallut laisser un peu plus loin le navire commandé par Pierre Nunez, tant il avait été éprouvé; après l'avoir déchargé de ses munitions, on y mit le feu.

Vasco de Gama n'eut pas seulement à lutter contre la fureur des flots, il se vit encore obligé de sévir contre son équipage révolté; pour déjouer une trame qui menaçait ses jours, il fit mettre aux fers les plus mutins de ses matelots. Il dut bien en coûter à cet homme de cœur d'être contraint d'en venir à une telle mesure de rigueur.

Le beau temps reparut un peu au delà de l'endroit où Barthélemy Diaz avait planté son dernier pilier. L'équipage se soumit, les punitions furent levées, la gaieté revint sur tous les visages, et, quand on aborda les côtes de la Cafrérie, il y avait une parfaite harmonie à bord des trois navires. S'étant mis en rapport avec les naturels du pays, le chef de l'expédition n'eut qu'à se louer de leurs bons procédés; il prit ensuite le large pour ne pas échouer contre quelque écueil inconnu, et ne tarda pas à découvrir l'île de Mozambique.

Mais pendant le trajet, un cruel fléau s'était déclaré ; le scorbut faisait d'affreux ravages dans les rangs de la flotte. Camoens décrit ainsi cette affection si commune dans les longues traversées : « Les gencives du malade se gonflaient tout à coup, et dans sa bouche difforme, les chairs croissaient et se corrompaient à la fois : l'air en était infecté. » Puis, un peu plus loin, le même poète s'écrie : « Oh! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure! » Un peu de sable remué sur le rivage, quelques vagues fugitives reçoivent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros et les restes d'un soldat obscur. Ainsi périrent quelques-uns des compagnons de Gama.

Aussitôt que les bâtiments portugais eurent jeté l'ancre à une lieue environ du port, en face d'un îlot qui prit plus tard le nom de Saint-Georges, des embarcations, montées par des nègres, se détachèrent du rivage et vinrent accoster le navire qui leur parut le plus important. Parmi ces noirs aux cheveux crépus et aux lèvres épaisses, se trouvaient quelques Arabes, dont un Maure du royaume de Fez. Ce disciple de Mahomet connaissait de vieille date la valeur des chrétiens et ne leur voulait aucun bien. Il dissimula cependant ses sentiments de haine et dit à Gama qu'il se procurerait facilement des pilotes pour le conduire aux Indes, s'il voulait descendre à terre et offrir quelques présents au cheik de Mozambique.

Le brave commandant se laissa tenter par le langage du perfide musulman ; il donna ordre d'entrer dans le port et d'aller renouveler les provisions d'eau à la source la plus voisine. L'accueil qu'il reçut lui-même du cheik sembla d'abord amical ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les démonstrations de cet homme n'avaient rien de sincère. En effet, pendant que les marins étaient occupés à la fontaine, les indigènes les assaillirent d'une grêle de flèches ; il fallut que les Européens se servissent

du mousquet dont ils étaient armés pour mettre fin à cette agression. Gama, dans une autre circonstance, dut recourir à l'artillerie; enfin, il quitta l'île inhospitalière en emmenant un pilote qui ne lui inspirait guère de confiance.

Trois jours après, le 3 avril 1498, la flotte entrait en rade de Mombaza, sur la côte de Zanguebar, et, comme on était au dimanche des Rameaux, on résolut d'y célébrer les fêtes de Pâques. Ce qui s'était passé à Mozambique avait donné de l'expérience aux Portugais; aussi ne se laissèrent-ils pas prendre aux avances qui leur furent faites par les principaux habitants de la ville. A la ruse ils opposèrent la ruse; ils échappèrent donc aux piéges des Maures, et arrivèrent à Mélinde le 15 du même mois.

Le *sophi,* ou roi du pays, quoique mahométan, n'était point hostile aux chrétiens; il le prouva bien par les bons offices qu'il rendit à Vasco de Gama. Celui-ci, qui ne se souciait pas trop d'aller à terre, invita le souverain à venir visiter ses navires. L'offre fut acceptée, et lorsque l'embarcation royale eut amené à bord du vaisseau principal le monarque africain, ses yeux furent éblouis de la pompe qu'on avait déployée en son honneur. Quiconque a lu le poëme de Camoens, se rappelle la belle description de l'Europe, l'histoire du Portugal et le récit de la navigation de Gama, qui occupent le troisième, le quatrième et le cinquième chant des *Lusiades.*

Pressé d'arriver au but de son voyage, le chef de l'expédition s'arrête le moins possible à Mélinde, malgré les excellents procédés du roi à son égard. C'est grâce à l'obligeance de ce prince qu'il rencontre cette fois un pilote, dont le nom mérite de figurer à côté du sien dans la découverte de l'Inde. Il est juste, au fond, d'attribuer une partie du succès au courage, à la fidélité et à l'habileté de Malémo Canaca, qui sut diriger la flotte et la conduire à Calicut, ville capitale du Malabar. Voici donc Gama au comble de ses désirs; plus heureux que Covil-

ham, il n'a point eu à traverser les déserts de l'Egypte et de l'Arabie; l'Océan lui a laissé un libre passage.

L'aspect de la cité, située à une certaine distance du littoral, parut enchanteur au navigateur portugais; persuadé qu'elle renfermait une colonie chrétienne, d'après un faux renseignement, il abandonna sa prudence ordinaire et s'empressa de demander une audience au *zamorin* qui régnait sur cette partie de l'Indoustan. Cette démarche n'eut pas le succès qu'il en attendait, car après de longs pourparlers soit avec le souverain lui-même, soit avec son premier ministre, il ne put lier des relations sérieuses et n'obtint qu'une vague promesse de traité d'alliance avec le roi de Portugal. Il fallut s'en contenter.

Vasco de Gama avait abordé le sol de l'Inde le 20 mai 1498; il le quitta à la fin d'août, et retourna à Mélinde où il prit un ambassadeur chargé d'offrir à Emmanuel l'amitié de son maître; un des navires, le *Raphaël*, se perdit sur les bas-fonds de la côte de Zanguébar, de sorte que la flottille se trouvait réduite à deux vaisseaux quand elle relâcha à Mozambique. Le cap de Bonne-Espérance fut doublé avec infiniment plus de facilité qu'on n'osait s'y attendre, et, sans une terrible bourrasque qui s'éleva dans les parages du cap Vert, le retour se serait accompli dans les meilleures conditions. Le 29 août 1499, cinquante-cinq marins, sur cent soixante qui étaient partis, rentraient à Lisbonne; et peu après, Gama était nommé amiral des Indes et créé comte de Vidigueira. Bientôt une nouvelle expédition se prépara et donna de meilleurs résultats; le rêve de toute la vie de Jean II était accompli.

ELOGE

DE

CAMOENS

DÉDIÉ A SA MAJESTÉ TRÈS FIDÈLE DON LUIZ Ier, ROI DE PORTUGAL

PAR

M. L'ABBÉ PATRICE CHAUVIERRE
Missionnaire Apostolique.

A SA MAJESTÉ TRÈS FIDÈLE DON LUIZ I[er]

ROI DE PORTUGAL.

Sire,

Lorsque, naguère, Votre Majesté Très Fidèle présidait à l'inauguration de la statue élevée à la mémoire du plus grand des poètes portugais, un immense cri de reconnaissance et d'amour retentissait non-seulement à Lisbonne, mais encore dans toute l'étendue de vos États. Que dis-je? ce cri enthousiaste, porté sur les ailes de la renommée, pénétrait jusqu'aux extrémités du monde civilisé. La France n'a pas été la dernière à applaudir à l'hommage rendu à l'immortel auteur des *Lusiades*, et le plus humble des littérateurs français vient aujourd'hui déposer aux pieds de Votre Majesté Très Fidèle son faible tribut d'admiration pour le génie de Camoens, glorifié par un roi digne de faire le bonheur de la nation qu'il gouverne avec tant de sagesse et tant de bonté.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Sire,

de Votre Majesté Très Fidèle,

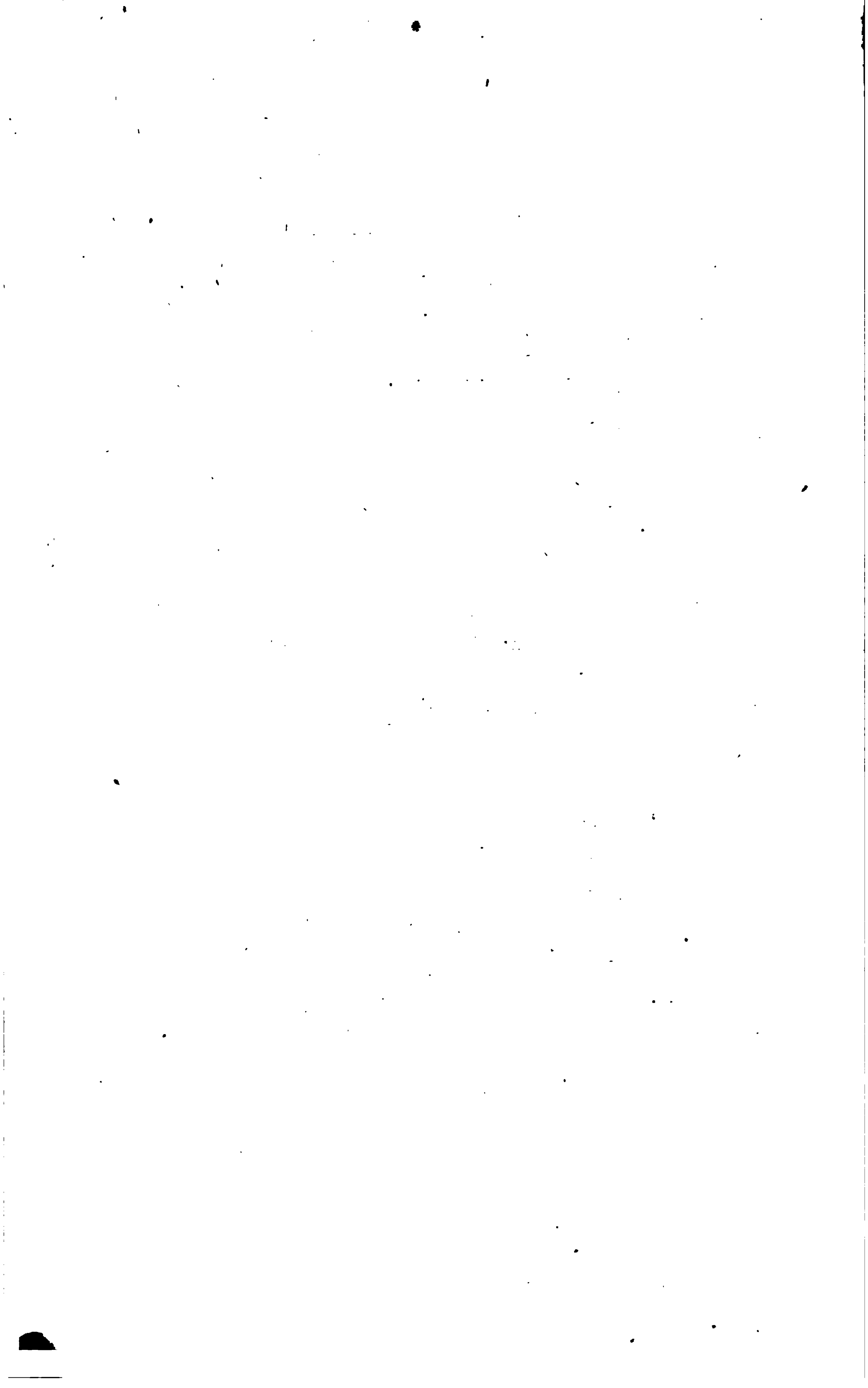
le très humble et très obéissant serviteur.

PATRICE CHAUVIERRE,

Missionnaire Apostolique, ancien Curé de Montrouge, membre de la Société des Gens de Lettres.

1, Rue de la Barouillère à Paris.

Paris, le 3 décembre 1880, fête de saint François Xavier, apôtre des Indes.



Servicio
de
Suas Altezas.

Lisbonne, le 2 janvier 1881.

Monsieur et très honoré Confrère,

Le Roi a vu l'éloge de Camoens, que vous lui avez dédié. Sa Majesté a accueilli votre hommage avec l'intérêt qu'Elle accorde à toutes les œuvres littéraires, et en particulier à celles qui ont pour but de relever la gloire d'un Peuple sur lequel Elle est fière de régner.

Je suis chargé par le Roi de vous remercier, Monsieur, de votre attention et des sentiments que vous lui avez exprimés.

Agréez, je vous prie, Monsieur et très honoré Confrère, l'assurance de ma parfaite considération.

LE VICOMTE DE SANTA-MONICA

Sous-Gouverneur des Princes, Commandeur de la Légion d'Honneur, Membre correspondant de la Société des Gens de Lettres de France, etc.

A Monsieur l'abbé Patrice Chauvierre, Missionnaire Apostolique, Membre de la Société des Gens de Lettres, à Paris.

—•◊◊◊•—

CAMOENS

C'est dans la classe des hommes d'élite, dont s'honore l'humanité tout entière, que brilla don Luiz de Camoens. Si nous connaissons les actions héroïques des guerriers qui ont versé leur sang pour assurer l'indépendance du Portugal; si nous assistons, pour ainsi dire, avec Vasco de Gama, à la découverte des Indes orientales, à qui en sommes-nous redevables sinon aux chants sublimes du premier poète épique des temps modernes, au successeur d'Homère et de Virgile? Sans lui, assurément, les ténèbres de l'oubli auraient enveloppé dans l'ombre une foule de choses qui, sans effacer complètement l'histoire, en sont l'ornement et l'appui; il suffit d'entendre les merveilleux accords de la lyre de Camoens pour sentir que la vérité seule inspire ces sons harmonieux, si propres à réveiller dans les cœurs le feu sacré du patriotisme. Les maximes les plus profondes, les conseils les plus sages se révèlent sans cesse sous le voile de la fiction; et l'auteur de la *Jérusalem délivrée* avait bien raison de dire en s'adressant à Gama :

Hardi navigateur, tes voiles fortunées
Du monde oriental ont vu les bords fameux :
De fleurs et de lauriers tes poupes couronnées
Du berceau du soleil ont réfléchi les feux.

Le sage Ulysse errant sur les mers étonnées,
Jason bravant les vents et les flots orageux,
Ont moins montré d'audace aux vagues mutinées;
Et moins d'honneur les attendait tous deux.

Oui Gama; mais rends grâce à l'immortel génie
Qui confia ta gloire au Dieu de l'harmonie :
Sa muse a dans son vol dépassé tes vaisseaux.

Il chante, et tes exploits qu'il embellit encore
Ont retenti soudain des portes de l'Aurore
Jusqu'aux lieux où Phébus disparaît sous les eaux.[1]

Pour contribuer, autant qu'il est en moi, à la glorification du poète qui a le plus honoré son pays, je le considérerai d'abord comme homme privé et ensuite comme rénovateur de l'épopée historique au XVIe siècle. Puissé-je ne pas demeurer trop au-dessous de mon sujet! S'il est facile à l'orateur de trouver des paroles émues, trop souvent, hélas! toute son éloquence est impuissante à célébrer dignement le mérite des hommes extraordinaires que le ciel a marqués du sceau du génie, et que l'univers acclame.

I

Je serais indigne de louer celui qui, malgré son mérite, vécut pauvre et mourut de même, si je lui cherchais un titre de renommée dans le hasard de la naissance. Que d'autres s'informent de quel sang descendent les illustres personnages par qui l'humanité est ennoblie. Ce n'est point un éloge pour Camoens d'être sorti d'une famille notable;[2] le seul avantage qui en résulte, c'est d'obliger à plus de vertus. Pourquoi craindrais-je de répéter une maxime que l'on oublie trop souvent? « L'homme n'a de grandeur que celle qu'il doit à lui-même. »

Est-ce un instinct inconnu aux âmes vulgaires, qui

(1) Imitation du sonnet italien du Tasse, qui se trouve en tête de la traduction des *Lusiades*, par J.-B. Millié.

(2) La famille de Camoens, originaire de la Galice, tirait son nom d'un château situé près du cap Finistère; on croit généralement que l'auteur des *Lusiades* naquit en 1525 à Lisbonne, quoique plusieurs villes se soient disputé l'honneur de lui avoir donné le jour.

apprend aux grands hommes le secret de leurs destinées? Alexandre enfant rêvait déjà de conquérir la terre : ses jeux offraient l'image des combats, et, jusque dans ses pleurs, disent les historiens, on remarquait une nature belliqueuse. Descartes, au premier éclair de sa raison, se sent né pour la philosophie. Il ouvre des yeux avides de tout savoir; il interroge le monde et il le prie de lever en sa faveur le voile dont il se couvre. Don Luiz de Camoens annonce aussi de bonne heure ce qu'il sera un jour : son intelligence précoce étonne tous ceux qui l'entourent; il aime à entendre le récit des voyages lointains; il admire Vasco de Gama et rêve de chanter un jour ses exploits.

Quoique n'ayant qu'une fortune médiocre, le père du jeune Luiz n'hésite pas à l'envoyer, au prix de généreux sacrifices, étudier à l'université de Coïmbre. Une raison droite, un jugement ferme, une imagination vive, rapide, vaste, mais vigoureuse, capable de représenter sans confusion un nombre infini de rapports, une foule d'objets, et de les classer chacun à la place convenable; un courage au-dessus de toutes les difficultés, qui se mesure avec elles, et qui les méprise par la connaissance qu'il a de ses forces; le désir de s'instruire, joint à une mémoire prodigieuse, tout entraînait l'écolier à parcourir avec ardeur la carrière des lettres. Les sciences physiques étaient alors moins cultivées que de nos jours; cependant il ne néglige point de s'y appliquer et de les approfondir.

Homère, Virgile, Horace, Ovide, et les autres poètes de l'antiquité attirèrent vivement l'attention de Camoens; c'est à ces sources fécondes qu'il puisa la noble ambition de donner à sa patrie une œuvre immortelle. Qui n'a eu, dans le printemps de sa vie, la passion de rimer? Qui n'a, un jour ou l'autre, aspiré à rendre son nom célèbre en marchant sur les traces des écrivains du siècle d'Auguste? Mais, comme l'a fort bien dit Boileau :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Prétend de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète.
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase rétif.[1]

Aussi docile qu'intelligent, Luiz s'exerçait à la pureté de diction sous la conduite de maîtres habiles, et accueillait avec reconnaissance les conseils qui lui étaient adressés. Ses premiers essais furent heureux : ils lui conquirent l'admiration générale. Pourquoi tant de talents, qui présageaient le bonheur, n'ont-ils pu tirer de la misère celui qui les possédait? Il entre dans les desseins de Dieu, si l'on en juge d'après ce qui se passe ici-bas, de soumettre les âmes fortes aux plus rudes épreuves pour montrer la puissance de la vertu. Nous allons voir la patience d'un sage en butte à la mauvaise fortune.

Il était d'usage que les gentilshommes, au sortir de l'université, parussent à la cour, tant pour achever leur éducation que pour se produire dans le monde. Camoens, avec son extérieur aimable et son esprit hors ligne, y fit sensation; mais, simple cadet de famille, la carrière des armes lui était seule ouverte. Le désir de défendre son pays remplissait son âme, car la valeur, chez lui, égalait l'instruction. Une dame du palais, Catherine d'Ataïde, ne tarda pas à fixer son attention : elle appartenait à une noble famille, et brillait surtout par les plus belles qualités. Sérieusement épris, il conçut le dessein de s'unir à elle par des liens sacrés aussitôt que les circonstances le permettraient; il comptait, hélas! sans les obstacles. Si la naissance était égale de part et d'autre, la richesse ne l'était pas; pour couper court à toute instance, les parents de la jeune fille firent exiler à Santarem celui qui, quoique pauvre, osait prétendre à sa main.

Errant sur les bords du Tage, dont les ondes azurées

(1) *Art poétique*, début.

semblaient emporter ses regrets vers Lisbonne, l'amant malheureux exhalait sa douleur en touchantes élégies; il verse des larmes amères, mais il espère toujours. Sa pensée est libre, son esprit brave les injustices du sort, et, pour charmer ses ennuis, il compose même des comédies, qui ne sont que le prélude d'un poème impérissable. Deux années s'écoulent : le temps, impuissant à calmer les peines de don Luiz, finit par apaiser la rage de ses persécuteurs, sans toutefois faire tomber la barrière qui s'opposait à la réalisation de ses vœux; et, rappelé dans sa ville natale, le jeune gentilhomme tient à montrer sa valeur en se signalant sur les champs de bataille.

Le Portugal était alors en guerre incessante avec les Maures, qui lui disputaient la possession de ses établissements de la côte d'Afrique; le gouverneur de Ceuta demandant des renforts de troupes, une expédition fut décidée dans les conseils de Jean III, défenseur de la foi chrétienne et de la liberté de son pays. Voici donc l'occasion pour le poète de montrer que son courage n'est point au-dessous de son mérite littéraire; il s'embarque résolûment et ne tarde pas à se trouver en face de l'ennemi. Le combat s'engage; la mer est le théâtre de scènes sanglantes, les morts et les blessés jonchent le pont du vaisseau; et, au moment où Camoens accomplit des prodiges de vaillance, un coup de feu vient le frapper à la tête et le prive de l'œil droit; il demeure les armes à la main jusqu'au moment décisif de la victoire.

Une si glorieuse blessure réclamait assurément une récompense éclatante. Don Luiz fut oublié : d'autres recueillirent les lauriers qui auraient dû être placés sur sa tête. Je plains les rois qui ne savent pas reconnaître le mérite de leurs sujets; mais c'est avec une reconnaissance profonde que j'ai vu dernièrement le prince qui préside aujourd'hui aux destinées de la nation portugaise

rendre hommage à la mémoire de Camoens. La postérité la plus reculée se rappellera que la statue de l'auteur des *Lusiades* a été inaugurée sous le règne bienfaisant de l'auguste fils de dona Maria.

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, s'écrie, dans un moment de juste indignation, le nouvel Horatius Coclès, comme autrefois Scipion; et, au mois de mars 1553, il part pour les Indes. Quel déchirement de cœur ne dut-il pas éprouver en s'éloignant de celle qu'il avait choisie pour l'associer à ses espérances d'avenir! Ce qui prouve une exquise délicatesse de sentiment, c'est le soin qu'il met à ne jamais faire connaître si son amour fut partagé et à ne pas même prononcer une seule fois le nom chéri de Catherine d'Ataïde. Dans ce long voyage, il se passa de dures péripéties; assaillie par la tempête au cap de Bonne-Espérance, l'escadre fut obligée de laisser en relâche trois des vaisseaux qui la composaient, le quatrième seul résista à la force des vents et sauva du naufrage le futur Homère des Lusitaniens. Tout porte à croire que la tourmente dont il fut témoin au milieu des flots lui inspira l'ingénieuse fiction du géant Adamastor, qui produit un merveilleux effet dans le récit de la navigation de Gama.

A peine arrivé à Goa, don Luiz, qui vient de parcourir la route tracée par le génie et l'intrépidité de ses ancêtres, songe plus que jamais à célébrer leurs exploits; déjà il accorde sa lyre; il oublie ses déboires; il ne songe plus à l'ingratitude des grands; et si la passion qu'il porte au fond de son âme est toujours aussi vive, il tient, avant tout, à montrer qu'aux cœurs généreux la patrie est toujours chère, quelles que soient ses fautes. Le vice-roi des possessions orientales se dispose à marcher contre le tyran de Pimenta qui a violé le droit des gens; il a besoin d'hommes de bonne volonté. Le héros de Ceuta s'offre le premier et contribue par sa bravoure au succès de l'entreprise. Loin de se prévaloir de cet évène-

ment heureux, nous le voyons s'attacher à relever la belle conduite de ses compagnons d'armes.

Qu'un ami véritable est une douce chose! a dit le bon La Fontaine. Camoens avait su s'attirer de nombreuses sympathies, et, parmi les personnes qui lui étaient le plus dévouées, se trouvait don Antonio de Noronha. Tout à coup il apprend la nouvelle de la mort de ce fidèle confident de ses peines, tué en face de Tétuan, en défendant son pays; ce trépas imprévu lui fait cruellement sentir le vide qui l'entoure sous le ciel de l'Asie, et il exhale sa douleur en accents pleins de tendresse et de patriotisme. Ah! s'écrie-t-il, ce n'était donc pas assez que la distance nous séparât! fallait-il encore que nos relations prissent une fin si inopinée. Plût à Dieu que ma vie eût pu racheter la sienne! mais honneur à celui qui tombe en combattant pour la gloire de son drapeau!

Le souvenir de ses amis, et surtout celui de la noble jeune fille qu'il avait voulu associer à son existence, lui revient sans cesse; il n'a d'autres distractions que l'étude, d'autres délassements que la culture de la poésie, à laquelle le portent son imagination ardente et sa profonde connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il est entouré de l'estime générale, et cependant il est triste; cette patrie, qu'il a si justement taxée d'ingratitude, il l'aime toujours; aux rives embaumées du Gange, il préfère les bords chéris du fleuve qui lui rappelle les joies de son enfance.

Une nouvelle occasion de signaler sa valeur martiale, se présente bientôt. Il s'agit d'aller croiser à l'entrée de la mer Rouge pour s'opposer aux pirateries des Maures de la côte d'Afrique; une escadre est expédiée dans les parages du golfe Persique, et Camoens, toujours prêt à affronter les dangers quand il s'agit d'être utile à son pays, prend part à l'expédition navale. Condamné à hiverner pendant de longs mois en face des rochers sauvages de Bab-el-Mandeb, il attend en vain l'ennemi qui

se tient éloigné; souvent la tempête menace d'engloutir son vaisseau : il demeure calme, quelle que soit l'agitation de la mer, et il compose des vers où respirent les plus beaux sentiments de constance, de dévouement et de générosité. Heureuse la nation qui produit de pareils hommes! plus heureuse encore quand elle sait les apprécier.

Après avoir imposé la terreur aux musulmans, la flotte rentre à Goa au mois d'octobre 1555; l'administration coloniale a subi un changement; don Francesco Barreto a succédé au vice-roi avec le titre de gouverneur. Loin de réprimer les désordres que le poète-guerrier n'a pas craint de signaler dans une satire intitulée DISPARATES NA INDIA, *Sottises dans l'Inde,* le nouveau chef, vain et orgueilleux, se trouve offensé de ce qu'on lui rappelle son devoir; il tolère tout pourvu qu'on le flatte; mais il pousse la fureur jusqu'à reléguer aux îles Moluques celui qui, le premier, a osé divulguer les plus criants abus.

Semblable au juste si bien dépeint par Horace, don Luiz accepte son sort avec une conscience tranquille; le monde s'écroulerait sur sa tête, qu'il en supporterait sans défaillance les débris; entre lui et son persécuteur, il se contente d'en appeler à la postérité. Il faut dire ici que cet appel a été entendu et que la victime a triomphé du bourreau devant le tribunal de l'opinion publique. Au bannissement vient se joindre un supplice plus douloureux : Catherine d'Ataïde s'est éteinte à la fleur de l'âge; tout Lisbonne a pleuré l'ange de douceur et de bonté qui avait séduit le cœur de Camoens, et le pauvre exilé ne peut, à cette fatale nouvelle, contenir la peine qui déborde de son âme ulcérée.

Trois années se passent sans alléger le tourment de l'infortuné en proie aux plus cuisants chagrins; enfin Barreto est rappelé et don Constantin de Bragance vient occuper sa place. L'espoir renaît au cœur de Luiz; d'an-

ciennes relations d'amitié plaident en sa faveur auprès du maître actuel des possessions indiennes, et celui-ci s'empresse de lui confier la charge de curateur aux successions vacantes à Macao. Cette position qui, sans être fort lucrative, permit à Camoens de jouir d'une honnête aisance, influa considérablement sur la composition du poème qu'il méditait depuis sa sortie de l'université de Coïmbre; c'est dans une grotte, que l'on montre encore,[1] que l'auteur des *Lusiades* allait chaque jour consacrer quelques heures à ses méditations poétiques; là, en présence de l'océan qui grondait à ses pieds, il évoquait les fastes glorieux de l'histoire du Portugal, et, par l'harmonie de ses vers, donnait un gage d'immortalité à ses concitoyens dignes d'être recommandés aux siècles à venir.

Les habitants de Goa, qui avaient donné des fêtes ridicules à l'arrivée de Barreto, attribuaient faussement à Camoens un libelle où ils étaient tournés en dérision; c'est pourquoi plusieurs d'entre eux lui avaient voué une haine injuste. Pour ne pas exposer son protégé à d'indignes récriminations, don Constantin attendit que les esprits fussent calmés avant de le rappeler auprès de lui. L'heure de la délivrance a enfin sonné pour le proscrit : il s'embarque plein d'espérance; s'il n'a pas amassé de trésors, il a, du moins, travaillé à doter sa patrie d'un monument littéraire qui fera l'admiration de tous les âges. Mais à quoi tient la destinée des choses humaines? La tempête mugit; le vaisseau fait naufrage, et, comme César dans une circonstance semblable, don Luiz se jette à la nage à l'embouchure du fleuve Mécom, tenant d'une main le manuscrit des *Lusiades,* et de l'autre fendant l'onde amère pour gagner le rivage. Ses efforts sont

(1) Une inscription en français et en chinois, due à M. Rienzi, perpétue le souvenir du grand poète; la grotte est située tout près de la ville de Macao et surmontée d'un rocher qui domine au loin les flots.



couronnés de succès : rendons grâces à Dieu d'avoir secouru l'intrépide Portugais et préservé de la destruction une œuvre dont on ne saurait prononcer le nom sans se sentir ému. Qui, en effet, demeurerait indifférent aux chants patriotiques de Camoens? Que de peuples, pour célébrer leur gloire, doivent envier un tel génie!

Recueilli par des pêcheurs chinois, le naufragé attend une occasion favorable pour achever son voyage; sa simplicité est admirable au milieu de ces gens rustiques qui ne se doutent pas qu'ils ont accordé l'hospitalité à l'homme le plus remarquable de son siècle; il a pour serviteur un nègre de Java, dont le dévouement est sans bornes; tous deux ont subi les mêmes périls, et, désormais, rien ne pourra les séparer. La vue de la terre entourée d'écueils, où le sort l'oblige à mener une vie oisive et ennuyeuse, lui inspire soudain la pensée d'utiliser ses loisirs; comparant sa situation à celle des Hébreux au bord de l'Euphrate, il se met à commenter le psaume *Super flumina Babylonis,* dans lequel le roi-prophète exprime d'une manière si touchante les regrets des enfants de Jacob au souvenir de Jérusalem. Malgré son serment téméraire de ne jamais revoir Lisbonne et les rives du Tage, Luiz ne peut oublier les beaux jours de l'enfance et de la jeunesse, et en pensant au pays qui l'a vu naître, il suspend, lui aussi, son luth aux arbres qui l'entourent, et se prend à pleurer.

Le moment arrive enfin de continuer sa route vers Goa; là, au moins, si la patrie ne lui est pas encore rendue, il en entendra le langage et en verra flotter le drapeau. A peine débarqué, Camoens s'empresse d'aller remercier son bienfaiteur, à qui il dédie des stances dignes d'être comparées aux plus belles pages d'Horace en faveur d'Auguste. Il loue à bon droit don Constantin de Bragance d'avoir mis fin aux abus qui s'étaient introduits dans l'administration coloniale; puis, voulant donner aux amis qui le félicitent de son retour, une preuve

de gratitude, il les réunit dans un festin où chacun d'eux trouve, à la place qu'il occupe, une pièce de vers en son honneur. Quelle délicatesse de cœur! On s'étonne qu'une nature aussi généreuse ait jamais pu être en butte à l'inimitié.

Cependant le temps fixé pour le séjour du vice-roi dans l'Inde, a atteint son terme; au protecteur du poète succède le comte de Redonho qui, bien disposé d'abord, ne tarde pas à se laisser circonvenir par quelques intrigants furieux d'avoir été démasqués dans les *Disparates na India;* ils poussent l'audace jusqu'à accuser l'honnête Camoens de malversation dans son emploi de curateur et le font emprisonner. Spectacle déchirant! L'innocence est en proie à la calomnie; une foule stupide se mêle aux clameurs des méchants qui ont juré la perte de leur victime. Aussi patient dans les fers que dans l'exil, celui qui a assisté aux plus rudes combats sans trembler se remet avec confiance dans les mains de la Providence; sa conscience lui dit qu'il n'a rien à se reprocher, et il dort tranquille. Son intégrité ne tarde pas à être reconnue et proclamée au grand jour; il ne reste à ses lâches délateurs que la honte de leur perfidie. Un impitoyable créancier vient, pour une dette légère, protester contre la mise en liberté de Camoens, et celui-ci recourt alors, (c'est la seule fois de sa vie) au crédit du vice-roi. Il le fait sans bassesse, et sa requête montre bien que, loin de s'emparer de la fortune des autres, il n'a pas même assez songé à la sienne.

Délivré de tout ennui, don Luiz passe la saison d'hiver dans ses études favorites, et, selon le précepte de l'*Art poétique,* il revoit ses ouvrages jour et nuit; de nouvelles productions sortent encore de sa verve féconde. Mais, quand revient le printemps, quand recommencent les expéditions maritimes, il reprend son épée et va, comme de plus belle, affronter la mort pour l'honneur de son pays; c'est donc avec raison qu'il peut dire à son

roi : « J'ai, pour vous servir, un bras fait aux armes, et, pour vous chanter, une voix chère aux Muses. »

C'est ainsi que s'écoulent plusieurs années; l'âge n'a point affaibli l'ardeur guerrière de Camoens, les traverses n'ont pu ternir l'éclat de sa brillante imagination. Que va devenir l'épopée à laquelle il a consacrée sa vie entière? L'Europe, où fleurit le goût des Lettres, est seule capable d'apprécier à sa juste valeur cette œuvre éclose sous le soleil brûlant de l'Inde, au milieu des plus grandes vicissitudes; oubliant donc les torts de sa patrie, l'auteur des *Lusiades* se décide à revoir Lisbonne et le Tage, qui lui rappellent tant de souvenirs. Trop pauvre pour subvenir aux frais d'une longue traversée, il accepte l'offre trompeuse d'un autre Barreto qui s'engage à le prendre pour compagnon de voyage jusqu'à Mozambique, et qui, une fois en route, le traite avec une dureté révoltante. Réduit à la dernière misère, le poète rencontre heureusement des amis généreux dont l'appui le tire d'embarras; il ne peut toutefois échapper au misérable qui l'a séduit par des promesses fallacieuses, qu'en lui remboursant le prix de son passage.

Don Luiz n'a point à rougir de son indigence : la conscience du devoir accompli lui tient lieu de richesses. Si des compatriotes, plus favorisés des biens de la fortune, lui viennent en aide, il saura témoigner à la face du monde que son cœur est plein de reconnaissance, et il s'acquittera de sa dette en immortalisant le nom de ceux qui lui tendirent une main secourable.

Après seize ans d'absence, qu'il est doux de revoir le sol natal! Le navire, à bord duquel l'humble barde est admis, grâce à la libéralité de quelques gentilshommes portugais, marche trop lentement au gré de ses désirs; lorsque les hauteurs de Cintra apparaissent dans le lointain et que, dans les nuages transparents, se dessinent vaguement les contours du cap de Roca et la pointe de Cascaès, des larmes de joie coulent des yeux

de Camoens; il ne songe plus au passé; l'avenir semble lui sourire plein d'espérances.

Douces illusions d'une âme loyale où la haine n'a jamais eu d'accès, pourquoi vous évanouirez-vous si vite? Déjà les eaux du Tage viennent se mêler à celles de l'Océan, les édifices et les jardins se distinguent à l'œil nu, le son des cloches arrive jusqu'aux oreilles du poète; encore quelques instants, et le rivage tant désiré recevra, au milieu d'une foule empressée, le plus généreux des enfants de Lisbonne. Mais partout, hélas! règne un morne silence : les habitants de la cité, décimés par un terrible fléau, ne fréquentent plus le port; les promenades sont désertes; la peste ne cesse d'exercer ses ravages. L'entrée de la rade étant rigoureusement défendue à tous les bâtiments du dehors, il faudra attendre plusieurs mois peut-être avant d'être admis à la libre pratique; don Luiz perd un de ses amis pendant la longue quarantaine à laquelle il est forcé de se soumettre; et, malgré sa douleur et le danger qu'il court lui-même, il est toujours fort et courageux. Il a fait le sacrifice de sa vie; il ne désire qu'une chose : c'est d'embrasser, avant de mourir, la terre où repose celle qui lui a inspiré un si noble et si pur attachement, et de déposer aux pieds de son roi la sublime épopée que lui a dicté le plus ardent patriotisme.

Arrivé en face de la capitale du Portugal à la fin de l'année 1569, Camoens ne peut quitter sa prison flottante qu'au mois de mai suivant; tout entier au bonheur de serrer des mains avides de toucher la sienne, de retrouver des visages sympathiques, d'épancher son cœur dans des entretiens intimes, il aborde le quai avec un empressement fébrile..., il ne rencontre qu'une tristesse et une désolation effrayantes. La détresse est venue après l'épidémie; l'affliction a pris la place de cette joie qui, autrefois, éclatait en bruyants accents; la ville est plongée dans le deuil. Que les temps sont changés!

s'écrie-t-il avec angoisse, et il mêle ses larmes à celles de ses concitoyens.

Don Sébastien régnait alors; à peine sorti de tutelle, ce prince, qui ne manquait pas de bonnes qualités, était à la discrétion de favoris qui ne pouvaient que l'entraîner à sa perte. En cet état de choses, il était difficile au poète de pénétrer à la cour; ce n'est qu'à force de temps et d'instances qu'il parvient à obtenir une audience du jeune souverain et à lui présenter ses *Lusiades*. Faut-il attribuer au mauvais état des finances ou à l'impression fâcheuse que firent sur les ministres les sages conseils donnés au roi par Camoens, la maigre, je pourrais dire dérisoire pension [1] allouée à ce dernier pour ses longs et fidèles services militaires? L'une et l'autre de ces deux causes y furent sans doute pour beaucoup; toujours est-il que cette parcimonieuse retraite, fort irrégulièrement payée, ne sauva point de la misère celui qui fit tant pour l'honneur de la nation portugaise.

Les *Lusiades* parurent en 1572 et excitèrent un cri d'admiration; il fallut en donner une seconde édition avant la fin de l'année, et cependant l'auteur, vu le peu de bénéfice que lui rapporta son chef-d'œuvre, resta aux prises avec l'indigence. Ni les descendants de Vasco de Gama, dont le nom devenait immortel, ni les riches et puissants seigneurs d'alors, tout fiers qu'ils étaient de l'éclat jeté sur leur pays, ne s'émurent de la position précaire de l'illustre Camoens; je dis *illustre*, car sa renommée ne tarda pas à s'étendre au delà des bornes de la péninsule ibérique. Le Tasse, qui n'a point encore publié la *Jérusalem délivrée*, s'empresse d'adresser un magnifique sonnet à celui qui lui ouvre la voie dans l'épopée historique. Touchant hommage rendu au génie du poète portugais, par un rival d'un mérite incontestable! Ils ont

(1) Cette pension ne représentait guère alors que cent francs de notre monnaie française.



eu pendant leur vie plus d'un trait de ressemblance ces deux hommes célèbres, et tous deux ont fini leurs jours sur un lit d'hôpital.

Comment dépeindre la détresse des dernières années de Camoens? A mesure qu'il avance en âge, ses besoins augmentent, et sa misère devient plus poignante. Logé dans une petite chambre près de l'église de Santa-Anna, il endure sans se plaindre les plus dures privations; il aime à passer ses soirées dans le couvent des Dominicains, dont il est voisin, et il trouve dans la conversation des révérends Pères un charme qui lui fait oublier les ennuis de sa pénible situation. Il en est bientôt réduit à vivre d'aumônes; son fidèle Antonio, le nègre de Java qui l'a suivi, va, à l'entrée de la nuit, tendre la main aux passants pour subvenir à la nourriture de son maître; une pauvre mulâtresse des Antilles, Barbara, est touchée de compassion : elle vend des fruits dans les rues de Lisbonne; elle en donne au poète malheureux pour soulager, autant qu'il est en elle, un si triste dénûment.

Antonio meurt; Camoens tombe gravement malade, et, privé de toute ressource, il est transporté à l'hospice des indigents. Ecoutons avec quelle résignation il parle de son état : « Vit-on jamais, dit-il, un misérable grabat devenir le théâtre d'aussi grandes infortunes? Et loin d'accuser les rigueurs du sort, je prends son parti contre moi, je lui abandonne sa victime. Il y aurait trop d'orgueil à vouloir résister à tant de maux. » Soumis à la volonté de Dieu, qui sait rendre à chacun selon ses œuvres dans un monde meilleur, Camoens attend avec une patience héroïque le terme de ses souffrances, et trouve dans les secours de la religion, qui lui sont prodigués, un calme et une paix qu'il ne goûta jamais au milieu des agitations du monde.

En apprenant le désastre d'Alcacer-Québir, qui causa la mort du roi Sébastien et la ruine du Portugal, le chantre des *Lusiades* se soulève sur son lit de douleur et



s'écrie : « Enfin je vais cesser de vivre : on saura que j'ai aimé ma patrie, que non-seulement je me trouve heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle. » Quelque temps après, il rendait le dernier soupir.

Reléguée dans un coin obscur de l'église de Santa-Anna, la dépouille mortelle du grand poète national demeura de longues années sans marque extérieure; un ami des lettres, don Gonzalo Coutinho, justement affligé d'un tel oubli, lui fit élever un monument avec cette inscription :

Ci gît
LUIZ DE CAMOENS,
Prince des poètes de son temps.
Il vécut pauvre et malheureux
et mourut de même
l'an MCLXXIX.

Tel fut le citoyen intègre qui, par son intelligence et sa bravoure, honora son pays; si j'ai réussi à le faire paraître sous son jour véritable, je m'estimerai heureux d'avoir contribué à sa gloire dans la mesure de mes faibles talents. Il me reste à le montrer comme rénovateur de l'épopée historique au XVIe siècle; ici ma tâche est plus facile; il me suffit d'analyser en peu de mots le livre impérissable où il rappelle à l'univers tout ce qui peut contribuer à l'éclat de sa patrie.

II

Sans m'arrêter aux divers genres de poésie dans lesquels a excellé Camoens, j'aborde de suite l'ouvrage qui a mis le sceau à sa réputation. Avant lui, sans doute, le Dante avait mis au jour la *Divine Comédie;* mais ce poème mystique et politique à la fois, où brillent toutes les ressources d'une imagination ardente secondée par des

connaissances immenses, ne semble avoir pour but que la satire des vices de l'époque où vivait son auteur; l'Arioste s'était rendu fameux par son *Orlando furioso,* qui n'est, en somme, qu'un roman de chevalerie; il était donc réservé au poète portugais de venir après de longs siècles, à la suite d'Homère et de Virgile, faire vibrer le sentiment patriotique, en rappelant à ses contemporains les hauts faits de leurs ancêtres. Le Tasse et Milton n'ont paru qu'après lui.

Aristote définit l'épopée: Une narration en vers d'aventures héroïques; elle doit être, dans son action, *une, grande* et *entière.* Si je m'en rapporte au jugement de l'un de ses meilleurs interprètes,[1] Camoens remplit ces conditions; il me paraît aisé de le démontrer. Et d'abord je remarque qu'il ne cherche point hors du Portugal le sujet de son poème; il est animé de l'esprit national qui inspira l'*Iliade* et l'*Enéïde;* il veut éterniser la gloire de son pays.

Un peuple qui, de son berceau, s'était élancé à la conquête des régions subjuguées par les Maures; qui, après avoir fondé sa monarchie sur les champs de bataille et l'avoir maintenue contre toutes les forces de la Castille, avait rejeté dans les déserts de l'Afrique l'antique ennemi des chrétiens; qui, bravant enfin les fatigues et les tempêtes, était allé, à travers des mers inconnues, élever un empire en Orient : un tel peuple dut exciter l'enthousiasme d'un poète qui adorait sa patrie. Il résolut de transmettre à la postérité le souvenir de ces glorieux évènements, et de donner au nom portugais un éclat qu'aucun autre nom n'avait encore obtenu. Ce n'est plus un héros qu'il va célébrer, c'est un peuple de héros, c'est la race entière de Lusus, *os Lusiadas,* les Portugais, aussi grands dans la navigation qu'ils l'avaient été dans les batailles.

(1) Don Jose-Maria de Souza-Bothelo, dans sa notice sur la vie et les ouvrages de Camoens, traduite par J.-B. Millié.

Il choisit pour sujet de son poème le fait le plus mémorable de l'histoire de sa nation, la découverte de l'Inde par Vasco de Gama et ses compagnons. Autour de ce grand fait, il rassemble comme parties intégrantes du sujet les actions éclatantes qui conduisirent graduellement le Portugal à l'établissement du vaste empire qu'il devait fonder en Asie. Tout ce qui peut rehausser la gloire de son pays entre dans son plan et s'y rattache sans détruire l'*unité* de l'action principale. Il s'agit évidemment d'aventures héroïques, car si l'on considère l'état des connaissances nautiques à l'époque où se passent les évènements, le peu de ressources de la nation portugaise, la faiblesse même de l'expédition de Gama, qui n'avait que trois vaisseaux et cent cinquante hommes à sa disposition, on est forcé d'admettre que le succès de l'entreprise égale en merveilleux, si elle ne la dépasse, la fameuse prise de Troie.

Quant à la *grandeur* de l'action, elle ressort des résultats obtenus. Tout le monde sait que les conquêtes chantées par Camoens affaiblirent la puissance des Musulmans qui menaçaient de réduire l'Europe en servitude, et que l'ouverture des mers orientales et le commerce de l'Asie ont considérablement influé dans l'ancien monde sur l'accroissement des richesses, les progrès de la civilisation, la propagation de la foi et le bonheur des peuples.

Enfin l'action du poème est *entière;* il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler ce simple début qui renferme tout le plan de l'ouvrage. « Je chanterai les combats, et ces hommes courageux qui, de la rive occidentale de la Lusitanie, portés sur des mers que la proue n'avait point encore sillonnées, franchirent les plages de la Taprobane, déployèrent au milieu des périls et des batailles une force plus qu'humaine, et, parmi des peuples lointains, fondèrent si glorieusement un nouvel empire. »

Le reproche le plus souvent adressé à l'auteur des *Lusiades* est celui d'avoir mêlé la mythologie aux mys-

tères du christianisme. Il faut nécessairement se reporter au temps où le poète écrivait, c'est-à-dire en pleine Renaissance, pour se rendre compte de ce mélange, qui n'avait point alors le caractère choquant qu'il a pris de nos jours. Il a été longtemps de règle, et Boileau lui-même est d'avis qu'il ne saurait y avoir de véritable épopée sans recourir aux anciennes fictions.[1] Le Tasse et Milton, qui sont venus après Camoens, ne sont pas entièrement exempts du même reproche. Le barde portugais était de si bonne foi en empruntant à Homère et à Virgile le merveilleux antique, qu'il a eu soin de déclarer par la bouche de Téthys que toutes les divinités du paganisme mises en jeu dans son ouvrage ne doivent être regardées que comme des allusions poétiques.[2] Il ne faut pas le juger comme s'il avait vécu au XIXe siècle; d'ailleurs quelle est l'œuvre humaine sans défaut?

Je ne puis résister au désir de faire ressortir brièvement les beautés qui m'ont le plus frappé à la lecture de ce poème si propre à inspirer l'amour de la patrie; ces citations, inutiles aux Portugais qui savent par cœur les beaux vers de Camoens, auront, je crois, l'avantage de vulgariser en France une des plus remarquables productions de la littérature étrangère. Au début, que nous avons déjà reproduit, le poète ajoute : « Je dirai les vertus héroïques de ces princes qui soumirent à leur domination les contrées infidèles de l'Afrique et de l'Asie, et, sur d'impurs débris, établirent le règne de la foi. Je dirai ces guerriers que leur valeur a rendus immortels. Si l'art et le génie me secondent, leur renommée remplira l'univers. »

Lorsque le chef des insulaires demande à Gama arrivé en face de Mozambique, quelle est sa religion, le grand navigateur lui répond : « Le Dieu que j'adore gouverne

(1) *Art poétique*, chant III. D'un air plus grand encore la poésie épique, etc.
(2) *Os Lusiadas*, canto X.

la terre et les cieux. La nature vivante, la nature inanimée, le monde et ses merveilles sont l'œuvre de sa puissance. Ami des faibles humains, il a souffert pour eux l'injure et la mort, et n'est descendu du ciel que pour les y faire monter avec lui. »

A l'approche du danger qui menace les Portugais, prêts à devenir victimes de la plus noire perfidie, qui n'admirerait cette réflexion philosophique. « Triste condition des humains! Sur mer, les tourmentes et les naufrages, à chaque instant la mort sous les yeux! Sur terre, les combats, les trahisons, l'indigence et toutes ses horreurs! Où fuir? où trouver un asile pour cette existence si malheureuse et si courte? Dieu de bonté! que mes misères te désarment. Epargne dans ta clémence la faible et gémissante créature qui s'anéantit devant toi. »

Echappé au piège que lui avaient tendu les féroces disciples de Mahomet, Gama rend grâces au secours d'en haut et l'implore de nouveau pour le succès de son entreprise, en ces termes touchants : « Céleste Providence! c'est ta main qui nous arrête au bord du précipice, à l'entrée de ces ports infidèles que l'amitié semblait nous ouvrir. C'est ton flambeau qui vient de percer la nuit des complots formés contre nous. Ah! n'abandonne pas d'infortunés voyageurs qui n'ont que toi pour guide et pour appui. Si déjà ta bonté tutélaire a daigné nous arracher aux trames de la perfidie, si tu prends en pitié les maux que nous souffrons pour ta gloire, achève ton ouvrage : conduis-nous dans un port de salut, ou montre-nous cette terre que nous ne cherchons à découvrir que pour y faire adorer ton nom. »

Le roi de Mélinde, qui accueille favorablement les Portugais, demande au chef de l'expédition de lui faire connaître les évènements qui ont précédé et préparé l'héroïque aventure dont le but est si glorieux. C'est alors que Camoens retrace avec une exactitude surprenante l'état de l'Europe et fait une description de lieux que le génie

d'Homère pouvait seul inspirer. Il est certain qu'en mettant sur les lèvres de Vasco de Gama des paroles qui respirent le plus pur patriotisme, il se sentait lui-même épris des sentiments qu'il rend ainsi : « Le Ciel a voulu que la Lusitanie triomphât des enfants d'Almanzor, qu'elle les rejetât de son sein, et devînt à son tour la terreur de l'Afrique. C'est mon pays, mon cher pays. Puisse le Ciel y ramener mes heureux navires! Puissé-je, à la fin de ma laborieuse entreprise, revoir ses doux rivages, les fouler encore et mourir! »

Dans le récit de la mort tragique d'Inez de Castro, il y a des beautés de premier ordre; l'antiquité classique reparaît tout entière dans un grand nombre de tableaux; qu'il me suffise, pour en donner un aperçu, de ces simples lignes : « Les monstres des forêts, les farouches habitants des airs, ont quelquefois, à la vue de l'enfance abandonnée, oublié leur instinct féroce. Une louve a nourri Romulus et son frère; l'oiseau ravisseur a secouru Sémiramis aux déserts de l'Assyrie... » Puis, s'adressant à Alphonse IV, le poète lui dit : « Ta main victorieuse a su, dans les combats, donner la mort aux infidèles. Ne saurais-tu donc aujourd'hui accorder la vie à une infortunée qui n'a point mérité de la perdre? » Peut-on lire, sans être attendri, cette description des derniers instants de la victime sacrifiée à une politique barbare : « Comme la fleur des champs se flétrit et perd son parfum sous la main folâtre de la bergère trop pressée d'en orner sa guirlande : telle pâlit et se décolore la mourante Inez. Ses traits s'effacent, ses yeux s'éteignent, les roses de son teint ont disparu avec la vie. »

Quelle touchante simplicité, quel naturel dans le récit du départ de Gama : « Enfin nous sortons du temple, de ce temple saint qui a pris le nom de Bethléem,[1] berceau d'un Dieu. Il s'élève sur le rivage et regarde cette mer

(1) Par contraction, on dit aujourd'hui *Belem*.



à laquelle nous allions confier nos destinées.... O roi![1] pardonne un douloureux souvenir. Quand je reporte ma pensée vers ces bords que je quittais avec tant d'émotion, j'ai peine encore à retenir mes larmes. Nos parents, nos amis, un peuple immense accourait sur le rivage. L'affliction se peignait dans tous les yeux. Et nous, accompagnés de paisibles cénobites dont les pieux cantiques s'élevaient jusqu'au ciel, nous marchions lentement vers nos vaisseaux. Le deuil général s'accroissait à chaque pas. Les femmes versaient des pleurs, les hommes laissaient échapper de profonds soupirs. Les sœurs, les épouses, les mères, en proie aux alarmes d'une tendresse plus défiante, augmentaient encore la tristesse d'un départ qui semblait sans retour. »

Rien de plus saisissant que l'apparition, non loin du cap de Bonne-Espérance, de la figure du géant qui se dit préposé à la garde de l'océan indien. « Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de Neptune. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace. » Et quand Gama, s'adressant à ce prophète de malheur qui lui annonce les plus épouvantables désastres, lui dit : Qui es-tu, monstre? celui-ci lui répond : « Je suis le génie des tempêtes; j'anime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon et les Pomponius, qu'aucun de vos savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace. Tu vois un des compagnons d'Encelade, d'Egée et du géant aux cent bras. Je m'appelle ADAMASTOR. »

(1) C'est sous le règne d'Emmanuel qu'eut lieu l'expédition célébrée par Camoens.

Qui ne serait profondément ému à la prière du grand navigateur, dont les espérances vont s'évanouir si la tempête continue à se déchaîner sur sa flotte déjà si éprouvée; il invoque le bras divin qui peut seul l'arracher au trépas, lui et ses compagnons, et il s'écrie : « Céleste Providence! qui gouvernes les cieux, la terre et l'onde, ô toi qui sauvas jadis Israël au sein du golfe Erythrée, et l'apôtre des nations au milieu des Syrtes sablonneuses; toi qui, dans le grand naufrage où périt une race coupable, daignas épargner la famille de ce Juste qui devait être le second père des humains. O mon Dieu! n'aurions-nous donc franchi tant d'écueils, que pour en trouver de plus terribles encore? Ne nous aurais-tu délivré de tant de périls, que pour nous abandonner au terme de nos travaux? N'est-ce pas pour toi, pour ta gloire, que nous avons entrepris ce long et pénible voyage? » Et il ajoute, plein de douleur : « Ah! trop heureux nos frères qui, dans les champs de la Mauritanie, sont tombés sous la lance africaine. Ils sont morts pour la défense de la foi. Leurs exploits ne resteront pas ignorés. En perdant la vie, ils gagnaient une éternelle renommée : la mort dut leur paraître douce à ce prix.... Ainsi parlait le héros; et les vents continuaient de mugir; des sifflements aigus retentissaient dans les cordages; de sinistres éclairs sillonnaient les nues. On eût dit, au fracas de la foudre, que les cieux tombaient de leur axe, et que les éléments en guerre ramenaient le chaos. »

Le ciel a exaucé les vœux de Gama; la tranquillité a succédé à l'orage. Camoens nous fait alors assister, pour ainsi dire, à la découverte de l'Inde, quand il dit : « Déjà le soleil naissant éclairait les collines qui entendent murmurer à leur pied les eaux du Gange. Le calme régnait sur les flots, et la joie dans les cœurs, quand, de la cime du grand mât, les nochers aperçurent la terre qui s'élevait devant eux. « Amis, s'écrie le pilote de Mélinde, si j'en crois mes yeux, c'est la terre de Calicut. Oui, c'est

elle; et si l'Inde est le terme de vos travaux, réjouissez-vous, vos travaux sont finis. »

Arrivé au Malabar, Vasco de Gama s'empresse de se mettre en rapport avec le roi de ce pays; le poète nous montre dans l'entrevue de ce prince avec l'amiral portugais, une fidèle représentation des mœurs orientales; ici la poésie prête ses plus vives couleurs à la vérité historique. Mais ce qui me frappe surtout, ce sont les tristes pressentiments de Camoens sur son malheureux sort, et cette noble fierté avec laquelle il s'écrie : « Jamais, oh! non, jamais, vous ne m'entendrez célébrer celui qui, sans crainte et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'État; ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire les instruments de ses vices. » Si l'auteur des *Lusiades* gémit avec raison sur l'ingratitude de ses contemporains, il célèbre avec enthousiasme la gloire et les vertus des vieux Portugais.

Dans l'entretien du frère de Gama avec l'ambassadeur indien, le poète retrace vivement les hauts faits des hommes dont les portraits figurent sur les étendards lusitaniens; et, quand il arrive au connétable qui, sous Jean Ier, se distingua à la bataille d'Aljubarota, le 13 août 1385, il prête au navigateur ce langage : « Quel nom donner au guerrier qui puisa tant de force dans sa foi? L'appellerai-je le Scipion portugais? Le nom de Nuno-Alvarès est plus illustre encore. Heureuse patrie qui possédas un tel fils ou plutôt un si glorieux père! Tant que le soleil embrassera dans sa course et les champs de Cérès et les plaines de Neptune, la Lusitanie regrettera son libérateur. »

A la confiance qu'avait témoignée d'abord le souverain du Malabar, succède bientôt une sourde défiance; le chef de l'expédition portugaise se voit entouré d'intrigues et menacé dans sa liberté. Ce n'est qu'à force de prudence et de courage, qu'il peut se soustraire à la captivité et regagner ses vaisseaux. Ici l'action se dénoue; la flotte

triomphante va porter à Lisbonne la nouvelle de la découverte de l'Inde, et trouve sur sa route une île à l'aspect ravissant, oasis enchantée, qui donne au poète l'occasion de déployer toutes les ressources de sa brillante imagination. On peut dire qu'il va même trop loin dans ses peintures allégoriques. Fénelon, qui semble avoir imité Camoens dans sa description de l'île de Calypso, a été plus réservé; l'épisode de la nymphe Eucharis, dont il lui a été quelque fois fait un reproche, n'a rien d'aussi osé que le neuvième chant des *Lusiades.* Voici comment se termine le poème destiné à immortaliser la gloire des Portugais :

Au milieu d'un festin magnifique donné par Téthys aux enfants de Lusus, une voix prophétique leur annonce les destinées des héros qui les suivront dans les mers orientales : c'est l'histoire des vice-rois de l'Inde depuis François d'Almeida jusqu'à Jean de Castro. Téthys les conduit ensuite au sommet d'une montagne regardée sacrée, d'où elle leur montre les vastes régions qui formeront un jour l'empire portugais en Asie. Les navigateurs quittent cette île, où ils ont été initiés aux secrets de l'avenir, traversent rapidement l'espace qui les sépare de leur patrie, et le roi Emmanuel, à qui le ciel avait réservé la domination de l'Orient, apprend par leur retour, que les destins sont accomplis.

Le langage du poète, celui de ses personnages, les sentiments qu'ils expriment, sont élevés comme le sujet. Pas une pensée qui ne soit noble, généreuse, héroïque; point de basse flatterie, point d'éloge qui ne s'adresse au vrai mérite. Le barde lusitanien a vérifié cette célèbre maxime d'un moraliste français : *Les grandes pensées viennent du cœur.*

Voilà donc Camoens : le voilà tel qu'il s'est montré dans ses actions comme dans ses écrits. Les Portugais, pour le distinguer de tous les poètes de leur nation, lui ont décerné le titre de *Grand;* il l'a mérité à tous les

égards. Ses cendres reposent aujourd'hui, avec celles de Vasco de Gama, dans l'antique abbaye de Bélem, mais elles attendent encore un monument funèbre digne de figurer à côté des tombes royales qui remplissent l'enceinte du temple sacré. Je sais que le roi don Luiz Ier n'a rien tant à cœur que d'honorer la mémoire du plus illustre enfant de Lisbonne, et que bientôt, grâce à son initiative, les vœux de tous ceux qui s'intéressent à cette gloire patriotique par excellence, seront accomplis.

FIN.

TABLE

Tournai, typ. Casterman.



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE & AMUSANTE

VOLUMES GRAND IN-OCTAVO AVEC GRAVURES

Brésil et France, par E. Benoit.

Histoire du Paraguay, par M. Celliez.

Histoire de Louis XVI. Anonyme.

Histoire de saint Augustin, par Vincent.

Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Celliez.

Questionneur de la Jeunesse, par Olivier.

Vie de Monsieur Dujarié, par Leroy.

Tunis et la Tunisie, par De Bassilan.

Trois Mois à l'Ile Bourbon, par Ch. Buet.

Jean II, Roi de Portugal, par P. Chauvierre.

Séville et ses Merveilles, par P. Chauvierre.

François Pizarre ou la Découverte du Pérou, par P. Chauvierre.

Christophe Colomb, par M. Celliez.